This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

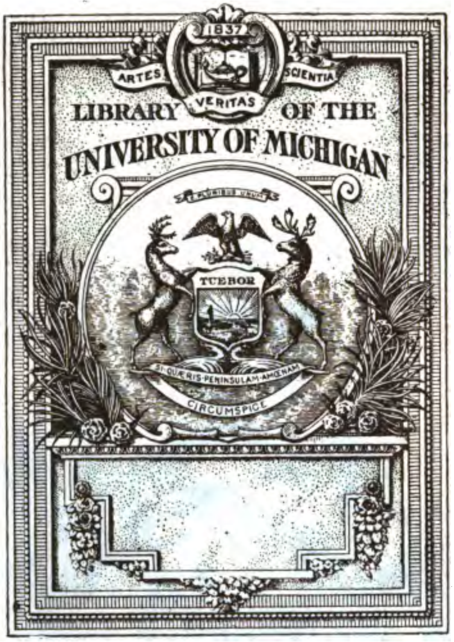
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PR 9


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

FOY EST TOUT
Thomas Philip Earl de Grey,
WREST PARK.

DR
425
.F4

MÉMOIRES

HISTORIQUES,

POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

DES VOYAGES

Louis François

DU COMTE DE FERRIÈRES-SAUVEBOEUF,

FAITS EN TURQUIE, EN PERSE ET EN ARABIE,

DEPUIS 1782, JUSQU'EN 1789;

AVEC ſes Obſervations ſur la Religion, les Mœurs, le Caractère & le Commerce de ces trois Nations;

SUIVIES de détails très-exacts sur la Guerre des Turcs avec les deux Cours Impériales, d'Autriche et de Russie; les dispositions des trois Armées, et les résultats de leurs Campagnes.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtloſquet, N°. 20.

1790.

AVANT-PROPOS.

Mon nom a si souvent paru dans les papiers publics où des Rédacteurs mal informés ont voulu faire mention de mes voyages, que je me suis enfin décidé à rédiger mes journaux pour livrer à l'impression le tissu des observations que j'ai fait pendant l'espace de sept années.

Afin d'épargner à mes Lecteurs le dégoût qu'entraîne ordinairement les descriptions intinéraires, je me suis borné à faire connoître les villes principales des différens pays que j'ai parcouru ou dont j'ai reçu des rapports exacts.

En ajoutant mes réflexions particulières, sur la religion, les mœurs & le commerce de leurs habitans, j'ai usé du droit des Voyageurs, qui, par l'étude journalière des contradictions en usage chez tous les peuples, acquiè-

rent cette philoſophie étrangère à ceux qui n'ont jamais quitté leurs foyers.

M'étant trouvé pluſieurs fois à Conſtantinople dans les circonſtances de la guerre entre la Porte & les deux Cours Impériales, j'ai cru devoir tracer les différentes cauſes qui ont amené cette rupture, en rappellant tous les ſacrifices que les Turcs ont fait avant & depuis 1774, & motivant les démarches ou les négociations de différentes Puiſſances de l'Europe.

J'ai voulu envain jetter le voile du ſilence ſur les réflexions qui m'ont échappé malgré moi; la nomination d'un Ambaſſadeur ſuſpect à la Porte Ottomane, fut à la vérité la ſuite d'une intrigue de Cour, mais notre miniſtère avoit ſemblé vouloir réparer ſa faute; nous vîmes les Turcs inſtruits par nos Officiers, leurs places de guerre fortifiées par nos Ingénieurs, & leurs vaiſſeaux conſtruits par nos ouvriers; tout enfin paroiſſoit les appaiſer & ils laiſſoient par reconnoiſ-

sance, le Comte de Choiseul-Gouffier, réparer tranquillement les débris de sa fortune, lorsque la main secourable qui assistoit les Ottomans, retirant tout à coup ce que ces fideles alliés appelloient des bienfaits, un abandon aussi nouveau qu'impolitique, est venu succéder à l'attachement le plus juste & le mieux mérité : puisse ma patrie ne pas venger elle-même ses alliés trahis & ses amis délaissés, & que ce même fer qui devoit défendre les uns & protéger les autres, reste à jamais émoussé plutôt que d'en frapper son propre sein ! puisse-t-elle enfin respecter de nouveau le droit sacré des alliances, & la foi des traités, pour recouvrer la confiance de ses voisins, & manifester encore le crédit & la puissance qui la rendoient l'arbitre de l'Europe !

Mon séjour en Perse m'a fourni des notions sur les intérêts de Russie, du côté de la mer Caspienne & de la Géorgie; ayant vu ce Royaume livré à toutes les horreurs de l'anarchie, les Provinces

déchirées par les chefs de parti qui s'en disputoient la Souveraineté, les villes détruites par les fureurs des guerres civiles, & les campagnes couvertes de ruines, il m'eût été impossible de fixer le Gouvernement actuel de la Perse, depuis que la Monarchie fut anéantie par Nadircha; d'ailleurs il est peu intéressant de savoir les noms des tyrans, qui après avoir ravagé quelques villes deviennent eux-mêmes les victimes de leurs factions.

J'ai rapproché les différents tableaux de l'Arabie, parce que d'après mes voyages dans le désert & les instructions que j'ai pris des personnes digne de foi, il m'a été facile d'en donner des relations intéressantes que j'ai tracé suivant le rang qui convenoit à chacune d'elles.

Ne faisant point un métier décrire, mon style n'aura d'autre mérite que celui d'un exposé naïf; la vérité a seule dirigé mes crayons, & c'est elle qui forme l'ensemble de mon ouvrage. Peut-être me

reprochera-t'on d'avoir réuni tant de matières en deux volumes; mais je le repete, n'ayant point voulu fatiguer l'imagination de mes lecteurs, j'ai supprimé tout ce qui pouvoit harasser inutilement leur mémoire.

Quelques soient les critiques lancées sur mon ouvrage, j'apprendrai avec plaisir ce qui auroit échappé à mes observations, mais je n'en mourrai pas de chagrin. M. Savari s'estimoit si heureux du succès qu'avoient d'abord obtenu ses lettres sur l'Egypte, qu'il n'a pu survivre à sa douleur causée par la préférence que l'opinion publique a semblé donner aux voyages de M. de Volney. Mais s'il étoit question de faire l'oraison funèbre de ce premier Auteur, je dirois qu'un homme sachant parfaitement l'arabe, & qui avoit resté plusieurs années en Egypte, devoit mieux la connoître sous tous les rapports que M. de Volney, qui ayant passé quatre mois à Alep où j'ai eu l'honneur de le voir, deux fois autant chez les

moines du Liban, & guères plus en Egypte, n'a pu, quelques fussent ses heureuses dispositions, apprendre en aussi peu de tems la langue arabe, dont les sons âcres & les aspirations rudes ou plus adoucies, signifient différents mots suivant qu'ils sont prononcés. L'oreille ne s'y accoutume qu'après qu'elle en a *été* long-tems frappée, & le gozier d'un étranger se prête encore plus difficilement à répéter un dialecte qui exige une modulation si précise & si différemment renouvellée ; ce qui annonce que M. de Volney a plus étudié l'arabe qu'il ne l'a appris, c'est qu'il nous dit à chaque page dans ses notes, prononcez comme-çà, ce mot vient de là, celui-ci a telle analogie avec tel autre ; c'est comme un écolier qui, nouvellement sorti du collège, veut parler latin à tout le monde, & qui dans le fait n'est pas un latiniste ; cette érudition est d'autant plus superflue, que nous avons trop peu d'arabes dans nos sociétés de Paris, pour que

nos dames préparent leur gozier délicat & flexible à la prononciation méthodique de cette langue.

M. Savari familiarisé avec le style Oriental, avoit embelli ses lettres de tous les agrémens de l'élocution; le lecteur lui avoit su bon gré d'être aussi agréable qu'instructif, lorsque M. de Volney a publié son ouvrage d'un style préparé avec d'autant plus d'art, qu'il paroît toujours simple; s'il a vu des orangers ou des cédrats, il ajoute avec humeur qu'ils ne sont point soignés par l'opulence. M. Savari au contraire décrit un bel horison, dessine un lieu champêtre & parle d'une mer argentée, parce que le peintre de la nature s'occupe plus souvent de ses beautés. Mais M. de Volney parle des rochers hideux du mont Liban, & n'oublie pas de donner l'éthimologie du *Sam-Iel* vent empoisonné qui cependant est inconnu à Damas. J'ose assurer qu'il lui a été aussi impossible de connoître les Turcs, d'après son séjour

en Syrie, qu'il l'est aux Russes d'appercevoir, comme il le dit, de la mer Noire, les *Minarets* de Constantinople, parce qu'en n'étant pas si élevés que les piramides, une espace de six Heures entrecoupée de hautes montagnes, doit en dérober la vûe à la vedette des plus grands vaisseaux.

M. de Volney nous débite encore que les Arabes des villes regardent les Bedouins comme des infideles, & fait dire à un de ceux-là, où est l'eau dans les déserts pour faire des ablutions? mais il n'a pas vû qu'avant de faire leurs prières, les Arabes se frottent avec de la terre & s'en servent à la place de l'autre élément; comment faire des aumônes? ils donnent l'hospitalité même à ceux qu'ils ont dépouillé: comment observer le *Ramazan*, eux qui jeûnent toute l'année? mais cette loi ne fait qu'indiquer les heures de l'abstinence & non comme chez nous la nature des alimens: pourquoi faire le voyage de la Mèque quand Dieu est

par-tout? Les Musulmans n'y ont jamais été que pour visiter le tombeau d'Ismael, & la maison de Mahomet qui est la Lorette de cette ville.

Les Arabes, dit-il, ne volent que les étrangers; n'ayant jamais passé le désert, il ignore les combats qu'ils se livrent mutuellement pour enlever & défendre leurs troupeaux.

Il ajoute que les Turcménes ne dépouillent point les Caravanes; il paroît qu'il a été fort heureux de n'être allé à Alep que par la voie de Lataquie, où il n'a rencontré que des Kurdes & non pas les Turcménes, qui ont volé pour mon compte une montre d'or que me portoit un messager d'Alexandrette, sans compter toutes les marchandises des Négocians d'Alep, qu'ils ont pillé tant de fois dans la plaine d'Antioche.

Je pense comme M. de Volney, qu'un Arabe est fort mal à son aise, les jambes croisées sur une natte de jonc; mais il ne sait pas que les Turcs revêtus d'habits

très-amples & de pelisses bien fournies, croisent voluptueusement leurs jambes, sur un sopha matelassé avec des coussins derrière & sous les bras; cette position ne paroît-elle pas aussi commode que celle d'un homme assis sur une chaise?

M. de Volney, naturaliste profond, a vu le sol de Syrie & d'Egypte, il a discuté les ouragans, analysé les vents; il a disserté sur la nature des rocs, graté divers terreins pour faire mention de celui qui est fertile & le distinguer d'une portion plus ingrate ou moins aride; il ne lui a manqué qu'une collection de plantes & de coquillages avec leurs noms propres, pour rendre son ouvrage complet en Histoire-Naturelle.

En rendant hommage aux connoissances & au style de M. de Volney, je me suis permis de relever les petites erreurs que j'ai remarqué dans son voyage; je ne me formaliserai point que l'on cite celles qui seront reconnues dans mes mémoires.

Il eſt beaucoup de livres que peuvent conſulter ceux qui voudroient des détails plus étendus ſur les pays dont je fais une légère deſcription; j'ai traverſé pluſieurs fois l'Archipel, j'ai parcouru preſque toute l'étendue de l'Empire Ottoman; mais je n'ai pris à tâche d'entrer dans la diſcuſſion de toutes les provinces, que pour mettre mes lecteurs à même de les connoître particulièrement, ce qui ne ſera peut-être pas inutile dans un moment où les victoires des ennemis du croiſſant pourroient forcer les Turcs aux plus grands ſacrifices.

Mon dernier voyage fait à travers les armées des Ottomans, a dû me donner une connoiſſance raiſonnée de leurs forces; n'ayant rien épargné pour m'en inſtruire, j'ai pu conſtater mieux que tout autre les événemens qui vont réſulter de cette triple guerre, qui fixe aujourd'hui l'attention de l'Europe, & qui fera peut-être le deſtin d'une partie de l'Aſie.

J'ai dû, pour ma justification envers le public & pour mon honneur, ne rien omettre de tout ce qui m'est arrivé dans cette mission; les détails répandus dans Paris par des personnes affidées au Comte de Choiseul-Gouffier, étoient si évidemment faux, qu'ils n'ont pu jetter sur moi que le voile de l'inconséquence, & même de l'étourderie. J'ai démasqué avec toute la loyauté & la franchise d'un homme d'honneur, celui qu'on appelloit mon sauveur lorsqu'il avoit tout fait pour me perdre.

Je me suis plaint aux Ministres du Roi qui n'ont osé prononcer, tant il étoit difficile il y a quelques mois, d'obtenir justice d'un homme en place; j'allois porter mes reclamations au Tribunal des loix, lorsque le cahos survenu sur ces entrefaites ne m'a laissé d'autre moyen, que de citer au public celui qui mérite par tant de titres mon plus juste ressentiment.

Heureusement n'ai-je plus à craindre

les lettres de cachet de la faction Choiseulique, depuis qu'on ne peut plus tromper impunément le Roi & ses Ministres ; & le tems est venu que l'Ambassadeur à Constantinople ne sera plus insolent envers ceux qui sont aujourd'hui ses concitoyens.

Je préviens d'avance que si le Comte de Choiseul-Gouffier me fait une réponse, je la lirai sans crainte, parce que le redacteur de son voyage pittoresque m'ayant promis de ne pas se mêler de cette discussion, son style légérement academique, n'aura pas cette fougue d'éloquence qui séduit en frappant les esprits, & dont les mauvaises causes tirent toujours beaucoup d'avantages.

J'ajouterai encore une convention, c'est qu'il est nécessaire que le Comte de Choiseul-Gouffier justifie en original ou en copie bien collationnée, la lettre qu'il a écrit au grand Visir, & celle qu'il en a reçu, ainsi que les requêtes d'office que le Kaimakan lui avoit

adressé plusieurs fois pour exiger que je fusse puni, ainsi qu'il l'a écrit au Ministre du Roi. Ce n'est pas trop exiger, & je vais dire pourquoi.

Lorsque je revins à Constantinople après le départ de l'Internonce de l'Empereur, le premier initié dans la confiance du Comte de Choiseul-Gouffier, voulant me convaincre qu'à sa seule considération & par son crédit, le baron d'Herbert n'avoit pas été mis aux Sept-Tours, me fit lire une prétendue traduction du commandement que lui avoit donné la Porte, pour lui permettre de se retirer; en effet, il étoit on ne peut pas plus honorable pour cet Ambassadeur, dont l'éloge étoit dans toutes les lignes & chaque mot un grain d'encens; quoique cette traduction m'eût paru bien suspecte, je vis en passant aux Dardanelles, à mon retour en France, le Sécretaire du Pacha que j'avois connu à Alep; lui ayant dit par forme de conversation

que le Comte de Choiseul - Gouffier avoit empêché, par ses bons offices, l'emprisonnement de l'Internonce, il ne revenoit pas de sa surprise; la mienne il est vrai n'étoit pas moindre, mais pour m'en désabuser il me communiqua la copie de ce commandement tirée par ordre du Pacha, lorsque l'Internonce avoit passé aux Dardannelles; le nom du Comte Choiseul-Gouffier y étoit seulement indiqué vers la fin pour l'autoriser à prendre sous sa protection les sujets Autrichiens, jusques au tems fixé pour leur départ.

Ayant revu en France le sécrétaire de cet Ambassadeur, je le plaisantai beaucoup sur la manière adroite dont s'y étoit pris son patron pour faire croire au Ministre qu'il avoit une grande influence à la Porte, en lui envoyant des copies fausses & controuvées de ses opérations, d'après quoi il ne falloit pas s'étonner si les gratifications de quatre-vingt dix mille livres à la fois & tant

d'autres renouvellées à chaque pareil chef-d'œuvre de sa politique, épuisoient les finances des affaires étrangères. Oh bien! si vous dites cela au Ministre me répondit ce confident, son Excellence pourra se disculper, en disant que son interprète l'a trompé & que ne sachant pas le Turc, il n'a pu juger si la traduction étoit bien exacte. D'après ces mots, j'annonce d'avance qu'il est nécessaire que les lettres dont j'ai fait mention, soient insérées comme l'original dans sa réponse, ce qui ne lui sera pas difficile, puisqu'il a une Imprimerie turque chez lui.

Je crois cela d'autant plus nécessaire, que je prouverai dans le cours de mes Mémoires, que son Interprète, faiseur de traductions, est un maître frippon, d'après quoi j'aurois tout à craindre qu'il ne fît à mon égard quelques nouveaux tours de son métier.

La Table suivante indiquera les matieres.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans les Chapitres du premier Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Description de Constantinople*, page 1; *du Bezestin*, 6; *du Séraï*, ibid; *Sainte Sophie*, ibid; *Top-Ana*, 8; *Péra*, ibid; *Galata*, 11. *Le Bagne*, 13. *Le Fanal*, 15. *L'At-Meydan*, ibid. *Les Sept-Tours*, 16. *Le Port*, 17. *La Tour de Léandre*, ibid. *Scudari*, 18; *ses Cimetières*, ibid.

CHAP. II. *Mort du Sultan Abdul-Hamid*, 21. *Avénement du Sultan Sélim*, ibid. *Exil du Grand-Visir Youssef-Pacha*, ibid. *Bostangis*, 22. *Femmes du Sérai*, 24. *Education de l'héritier présomptif*, *Succession à l'Empire*, 26. *Installation du Sultan*, 28. *Kaliffes*, ibid. *Politique des Sultans au sujet de la Religion*, ibid. *L'Aigrette*, *distinction impériale*, 30.

CHAP. III. *Division de l'Empire Ottoman*, 32. *Sérasquiers*, ibid; *leurs marques distinctives*, ibid. *Muphti*, 33. *Le Koran & le Multéka*, *codes des Loix religieuses & civiles*, 34. *Cadis*, 35.

CHAP. IV. *Cas où la Porte Ottomane envoye des Ambassadeurs*, 37. *Confiance qu'elle témoignoit jadis à ceux de France*, 38. *Quelles sont les Puissances qui en ont à Constantinople*, 41. *Etiquettes de leurs réceptions & de leurs audiences*, 45. *Usage des Interprétes*, 47; *leur abaissement*, 48. *Villages de Tarapia*, *Buyucdéré & de Belgrade*, ibid. *Régime des Ambassadeurs*, 51. *Fêtes données chez eux*, ibid.

b

CHAP. V. *Médiation de la France ; sa politique*, 54. *Asoph*, ibid. *Oczakow nouvellement fortifiée par M. de la Fitte*, 55. *MM. de St. Remi & Aubert envoyés pour la direction de l'Artillerie*, 56. *M. Le Roy dirige la construction des vaisseaux de guerre*, 57. *Chaimguéré, Kan de Crimée, cède son pays à l'Impératrice de Russie*, 58. *Iman-Mansour faussement célèbre dans les gazettes*, 61.

CHAP. VI. *Mon premier passage à Constantinople*, 63. *Embellissement de Kerson*, 64. *Entrée d'une frégatte Russe dans le port de Constantinople*, 65. *Voyage de l'Impératrice de Russie fait en Crimée*, 66. *Son entrevue avec le Roi de Pologne & l'Empereur*, 67. *Conjecture sur ce voyage*, 68. *Je fais un envoi d'armes à Constantinople*, 74. *Le Comte de Choiseul-Gouffier y met des obstacles*, 75.

CHAP. VII. *Motifs qui ont dû engager les Turcs à déclarer la guerre aux Russes*, 77. *Embarras de leur situation*, 78. *Leur façon de penser à l'égard des François*, ibid. *Causes du discrédit du Comte de Choiseul-Gouffier près la Porte Ottomane*, 79. *Déclaration de guerre faite à la Russie*, 81. *L'Ambassadeur de France auroit pu éviter cette rupture s'il n'eût pas été suspect aux Turcs*, 82. *Emprisonnement de l'Envoyé de Russie*, 84. *Egards qu'on a pour lui*, 85. *Prises Russes faites dans le port de Constantinople*, ibid.

CHAP. VIII. *Surprise générale causée par ces événemens imprévus*, 86. *Propositions du Comte de Choiseul-Gouffier rejettées par la Porte*, 87. *Signification faite ou nom de l'Empereur*, ibid. *Résistance de Kiburne attaquée par les Turcs*, 88. *Mort de Chaimguéré*, 90. *Mon retour à Constantinople*, 91. *Ambassadeur Tipo Saïb*, 92. *Mon entrevue avec le Pacha de Belgrade*, 94. *Lettre adressée au Rédacteur de Leyde, au sujet de plusieurs détails qu'il avoit publié sous mon nom*, 95.

CHAP. IX. *Retour du Capitan-Pacha à Constantinople*, 100. *Vrai rapport de son expédition en*

Egypte, ibid; *ses exactions*, 101; *son traité avec les Beys*, 101. *Détails sur Assan-Pacha*, 103. *Son caractère, le lion & le tigre dont il se faisoit escorte*, 104. *Les Autrichiens échouent aux pieds des murs de Belgrade dont ils vouloient s'emparer*, 106. *La Porte en fait ses plaintes à l'Internonce qui lui déclare qu'il a ordre de se retirer*, 107. *Apparence de crédit que veut se donner le Comte de Choiseul-Gouffier; craintes & soupçons augmentès à son sujet par sa conduite*, 108. *Départ de l'Internonce pour Livourne*, ibid.

CHAP. X. *Le drapeau de Mahomet est déployé; le Grand-Visir se rend au camp & marche vers Sophie à la tête de l'armée*, 111. *Dernier motif qui a brouillé ce premier Ministre avec le Capitan-Pacha*, 112. *Départ de cet Amiral pour la mer Noire avec son escadre, nombre des vaisseaux qui la composoient*, 113. *Manière de traiter les déserteurs qui passent chez les Turcs*, 114. *Sollicitations du Comte de Choiseul-Gouffier pour obtenir la liberté de l'Envoyé de Russie*, 115. *Réponse que lui fait le Grand-Visir*, ibid. *Malheureuse position qui en est résultée pour M. de Bulgacow*, 117.

CHAP. XI. *Nouveau voyage à Constantinople; Résultat de mon entrevue avec le Comte de Choiseul-Gouffier*, 119. *Départ d'une escadre turque pour l'Archipel, & d'une autre pour la mer Adriatique*, 124-125. *Cause de l'inaction de la République de Venise*, ibid.

CHAP. XII. *Mon départ de Constantinople pour revenir en France*, 127. *Dévastation faite par les armées Turques dans la Bulgarie & la Servie*, 128. *Mon arrivée au Camp du Grand-Visir*, 130. *Réponse que le Reys-Effendi fait à ma requête*, 132. *J'en fais part au Comte de Choiseul-Gouffier*, 133. *Le Grand Visir veut faire manœuvrer les Yennissaires à l'Européenne*, 135. *Danger qu'il court à cette occasion*, ibid. *Disette de l'armée*, 136 *Calcul exact du nombre des troupes qui formoient l'armée du Grand-Visir*, 137. *Résumé général de*

toutes les forces turques pendant les campagnes dernières, 139. *Nouvelles ressources de l'Empire, si le Grand-Seigneur se mettoit en marche*, 140. *Conquête de la Moldavie par les troupes impériales réunies*, 141. *Loix somptuaires établies par le Grand-Visir*, 142.

CHAP. XIII. *Je suis arrêté par les Yennissaires à à Dévébargand, en allant à Belgrade*, 144. *Je suis conduit au Pacha du Pont de Morave, qui m'envoye au Grand-Visir*, 146-147. *J'arrive au camp, près de Nisse*, ibid. *Fermeté que j'oppose aux différentes menaces qui me sont faites*, 149 *Motifs qui me rendoient exempt de toute crainte*, 150. *Ma harangue au Reys-Effendi*, ibid. *Mes réponses aux questions du Grand-Visir*, 153. *Je suis mis à la chaîne par ses ordres*, 154. *Revenu de son erreur & de sa prévention, il m'envoye un Officier pour me rassurer de sa part & me remettre en liberté*, 155.

CHAP. XIV. *Le Grand Visir part de Nissé pour aller à Vidin*, 157. *Il reçoit en route une lettre du Comte de Choiseul-Gouffier, qui se porte mon accusateur auprès de lui*, ibid. *Combien je suis heureux qu'elle ne soit pas parvenue avant ma justification*, 158. *Réponse que lui fait le Grand-Visir*, 161. *Les Yennissaires se révoltent à Vidin*, 162. *Le drapeau de Mahomet, s'il existe encore*, 163. *Avantages du Pacha de Bosnie sur les Autrichiens*, 164. *Progres de l'armée Ottomane*, 165. *Victoires des Russes sur le Capitan Pacha*, 167.

CHAP. XV. *Mon retour à Constantinople avec des prisonniers de guerre*, 169. *Animosité des femmes que nous trouvons dans la route*, 170. *Cruauté de nos conducteurs*, 172. *Nous rencontrons des déserteurs de l'armée du Grand-Visir; leur honte en nous voyant*, 173. *Exemple de deux Grecs qu'on avoit accusé comme moi d'être des espions, & que l'Ambassadeur d'Angleterre avoit reclamé*, 175. *Je fais part de mon aventure au Comte de Choiseul-Gouffier, par le moyen de l'agent du Consulat d'Andrinople*, ibid.

CHAP. XVI. *Mon entrée dans Constantinople où je je suis détenu chez le Kaimakan*, 177. *Les prisonniers sont mis au Bagne*, 178. *Comment j'évite la torture dont j'étois menacé*, 179. *Vaines tentatives pour obtenir des secours du Comte de Choiseul-Gouffier*, 180. *Apparition du Drogman qu'il m'envoye le cinquième jour*, 181. *Manière obligeante d'un négociant François, qui me rend les plus grands services*, 182. *Nouveau message de l'Ambassadeur*, ibid.

CHAP. XVII. *Le Kaimakan reçoit du Grand-Visir l'ordre de me remettre en liberté*, 184. *Je suis nouvellement prisonnier chez le Comte de Choiseul-Gouffier*, ibid. *Manière dont cet Ambassadeur veut excuser ses mauvais procédés*, 185. *Lettre qu'il m'écrit à ce sujet*, 188. *Les Turcs rendent la liberté au fils du prince de Moldavie*, 189. *Sensation qu'occasionne à Constantinople la campagne du Grand-Visir*, 190. *Politique du Grand-Seigneur*, ibid. *Mon départ de Constantinople pour revenir en France*, 192. *Observations faites à mon passage aux Dardanelles*, 193. *Spéculations mercantiles du Comte de Choiseul-Gouffier*, 194. *Reflexions que je fis sur l'ordre que m'avoit donné cet Ambassadeur pour débarquer à Marseille*, 196.

CHAP. XVIII. *Mon arrivée Toulon, lettre que m'écrit M. le Comte de Montmorin*, 198. *Analyse de ma conduite*, 200. *Je suis détenu au Lazaret par un ordre insidieux de l'Ambassadeur*, 203. *Abolition de pareille tyrannie*, 204. *Mes projets de défense suspendus d'après une lettre de cachet qui me constitue prisonnier d'Etat au Château d'If*, 205. *Manière dont j'avois été trahi par le Comte de Choiseul Gouffier*, 206. *Mon mémoire justificatif est accueilli du Conseil du Roi qui ordonne sur le champ ma liberté*, ibid. *Manière dont l'Ambassadeur auroit pu justifier ses procédés si je ne leur avois pas survécu*, ibid. *Caractère du Comte de Choiseul-Gouffier; sa foiblesse depuis qu'il est à Constantinople*, 207. *Sé-*

vérité atroce de ses caprices, 208. *Résume de son crédit & des opérations de son ambassade*, 210.

CHAP. XIX. *Différente façon de penser des Ottomans à l'égard des Russes & des Autrichiens*, 213. *Motifs de leur opinion*, 215. *Empressement des Turcs à se réunir sous leurs drapeaux*, 216. *Erreur de M. de Peissonnel sur la discipline des Troupes Ottomanes*, 217. *Formations des Yennissaires & leur régime*, 218. *Leur esprit de corps*, 221. Sipahis *qui forment la meilleure cavalerie turque; administration féodale de ces troupes*, 223. *Corps des Canoniers & des Bombardiers; ineptie de leurs Officiers*. 224. *Mauvaise manœuvre de l'artillerie Ottomane*, ibid. *Volontaires de l'armée*, 225. *Fournitures des troupes*, 226. *Luxe réformé dans les armées*, ibid. *Manière de lever les armées*, 227. *Armure & bagages des soldats*, 228. *Précautions en usage pour éviter la désertion*, 230.

CHAP. XX. *Campemens des Turcs; divisions de leurs troupes*, 232. *Désordres de leurs marches, mauvaise méthode pour l'approvisionnement des armées*, 234. *Ration des soldats*, 235. *Avant garde du Grand-Visir*, 236. *Danger de cette disposition*, ibid. *Manière dont les Turcs s'encouragent mutuellement*, ibid. *Les Albanois, enfans perdus de l'armée*, 238. *Insubordination des troupes Ottomanes pour tout ce qui regarde la tactique militaire*, ibid. *Leur cri de guerre*, 239. *Leur ordre de bataille*, ibid. *Inconvéniens qu'ils éprouvent s'ils ont le désavantage*, ibid. *Ils dédaignent de fortifier leurs villes frontières*, 240. *Service militaire des places de guerre*, 241. *Manière de les fortifier*, ibid. *Inflexibilité des Turcs pour conserver la gabarie de leurs vaisseaux; Assan-Pacha quitte le Commandement de la marine pour prendre celui d'une armée de terre qui est battue par le prince Rapenin*, 243. *Chantiers des Ottomans*, 244. *Les caravelles*, 245. *Leurs grandes ressources pour une marine formidable, si elle étoit bien dirigée*, 246. *Mauvaises écoles des Elèves*, 247. *Politique de l'Impératrice de Russie pour mettre dans son parti le*

Prince de Georgie & quelques Gouverneurs de Perse, ibid. *Tentative du Grand-Seigneur pour parer l'orage qui le menaçoit du côté de Perse; mon séjour à Hispahan*, 249. *Manière dont se conduit Ali-Mourat-Kan dans une affaire aussi délicate*, 249, 250. *Moyens favorables à l'Impératrice de Russie pour attirer dans son parti les peuples du Caucase*, 251.

CHAP. XXI. *Intérêts des Turcs du côté de leurs frontières d'Asie*, 253. *Situation actuelle de l'Arménie*, ibid. *Description des Villes d'Erserom*, 254; *de Trébisonde*, 255; *de Kars*, 256; *de Bayazet*, 257; *de la province d'Erivan*, ibid. *Dissertation sur le paradis Terrestre*, 260. *Les Trois-Eglises où réside le Patriarche des Arméniens*, 261. *Leur Imprimerie*, 262. *Le mont Ararat*, ibid. *Pays des Curdes; Betlis, leur capitale*, 263. *Description de Naksivan*, 264. *De l'ancienne Julfa*, 265. *Caractère, mœurs & religion des Arméniens*, 266. *Résumé de ce qui concerne l'Arménie*, ibid.

CHAP. XXII. *Description de la Georgie; bravoure de ses habitans*, 263. *Gouvernement de ce pays depuis Nadircha*, 269. *Religion des Georgiens*, 270. *Description de Tifflis*, ibid. *Son commerce*, 271. *Sort des jeunes Georgiennes*, ibid. *caractere des Georgiens, celui de leurs femmes & leurs mœurs*, 274. *Description de la Mingrelie, mœurs de ses habitans*, 275. *L'influence de la Porte est perdue dans ce pays-là*, ibid. *Description de la Circassie; caractère de ses peuples*, 276. *Du Cuban, mœurs des Tartares Naghuis*, 277. *Taman*, 277. *Du Daguestan, des Lesguis & des Komouks*, ibid. *Leur boisson, liqueur fermentée*, 279. *Leurs chevaux de race excellente*, ibid. *Du* Yogourt, *sorte de lait caillé, en grand usage chez les Turcs*, 280. *Description du Chirwan & du fameux défilé de Derbend, ou Portes caspiennes*, ibid.

CHAP. XXIII. *Commentaire sur la mer Caspienne; Observation de M. l'Abbé Bauchamp*, 282. *Opinion générale sur cette mer, dangers de sa navigation*, 284

Etat de la Perse lorsqu'elle fut soumise à une autorité monarchique, 285. *Différentes révolutions de ce Royaume*, ibid. *La fortune, les forfaits & les Conquêtes de Thamas-Kouli-Kan, Souverain de la Perse & vainqueur de l'Inde*, 286, *Sa mort cause de l'anarchie qui a ruiné la Perse*, 287. *Calme momentané qu'éprouva ce royaume sous la Régence de Kérimkan*, 288. *Nouveaux troubles occasionnés en Perse par la mort de Kérimkan*, 289. *Rusés & succès d'Ali-Mourat-Kan*, ibid *Origine de Mehemet-Kan, Gouverneur du Mazandran*, 290. *Son alliance avec les Russes*, ibid. *Ali-Mourat-Kan lui déclare la guerre; exploits de son fils aîné, réjouissances faites à Hispahan*, 291. *Révolte de Jafferkan, frère d'Ali-Mourat-Kan, mort de ce Souverain aux portes d'Hispahan*, 292. *Etant resté à Teyran je ne fus point enveloppé dans ces désordres qui suivirent cet événement*, 293. *Fureur des soldats*, ibid. *Les portes d'Hispahan leur sont fermées*, 294. *Checveskan y est fait prisonnier*, ibid. *Maniere dont je fus instruit de cette catastrophe*, 295. *Mon retour à Hispahan*. 296. *Mouvemens politiques & militaires de la Russie*, ibid. *Jafferkan abandonne Hispahan pour se retirer à Chiras*, 297. *Mehemet-Kan entre sans résistance dans la capitale*, ibid. *Cette ville est livrée au pillage par les Tartares & les autres troupes de Mehemet-Kan; Julfa éprouva le même sort*, 298.

Fin de la Table.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

HISTORIQUES, POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

DES VOYAGES

DU Cte. DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,

FAITS EN TURQUIE, EN PERSE ET EN ARABIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de Constantinople & de ses Fauxbourgs, Péra & Galata, celle du Seraï & de la villede Scudari.

PLUSIEURS écrivains nous ont donné l'histoire des Turcs, celle de leur origine & de leurs conquêtes; voyons-les aujourd'hui maîtres des plus beaux pays du monde, & jouissant des fruits de la valeur de leurs ancêtres; jettons d'abord les yeux sur cette ville immense dont ils ont fait leur Capitale.

Conſtantinople est ſituée entre deux mers; ſon port, un des plus beaux et des plus vaſtes de l'Univers, reçoit tous les jours des vaiſſeaux de la mer noire ou de la Méditerranée ; des superbes moſquées, ſurmontées de gros dômes et de minarets pointus, paroiſſent au-deſſus de la ville et ſe perdent dans les nues; on apperçoit de fort loin cette Capitale bâtie ſur pluſieurs collines. Les faux-bourgs *Galata* & *Péra*, ſitués de l'autre côté du port, et la ville de *Scudâri* qui s'éléve en face, ſur la côte d'Aſie, offrent le plus beau coup-d'œil à celui qui, abordant à Conſtantinople, apperçoit ce mélange varié d'arbres touffus et de maiſons peintes placées en amphithéâtre.

Le *Séraï* qui domine sur la mer de Marmara, le port & le boſphore, amas confus de grands et de petits édifices entaſſés ſans ordre, mais entremêlés de cyprès plantés dans les jardins ou ſur les terraſſes, forment un enſemble qui

donne un air de grandeur & de majesté à ce séjour aussi triste que bien gardé ; une nombreuse artillerie rangée aux pieds des murs qui l'environnent, sert à donner le signal des fêtes ou réjouissances publiques, & à saluer le Sultan lorsqu'il se proméne dans ses gondoles.

Constantinople, magnifique au-dehors, consterne l'étranger qui la parcourt dans son intérieur ; peu dédommagé par la splendeur de Ste-Sophie, que les tems et les Turcs ont également dégradée ; peu satisfait d'ailleurs du goût bizarre & grotesque de certaines fontaines dorées & des frontispices somptueux de quelques mosquées ; il ne voit que des places irrégulières, des arsenaux mal-pourvus, des chantiers en plus mauvais état, et des vaisseaux ridiculement construits ; il plaint en passant devant les Sept-Tours les malheureuses victimes d'une autorité qui méconnoît jusqu'aux droits des nations ; il trouve par-tout des rues étroites, tracées la

plûpart en pentes rapides ou tortueuses, mal pavées et toujours couvertes d'immondices que des chiens auſſi affamés que nombreux, les ſeuls voyers de la Capitale, ſe diſputent entre les pieds des paſſants; il rencontre des charrettes en guiſe de caroſſes, attelées de deux chevaux, qui d'un pas lent, à cauſe de la difficulté des rues ou des chemins, conduiſent les dames turques à la promenade ou en viſite; entaſſées dans leurs coffres, elles ont la facilité de voir à travers les jalouſies des portières ceux que les roues froiſſent contre les murs. Tantôt c'est un peſtiféré qui ſe laiſſe tomber mort dans la rue, & un porte-faix, moyennant le ſalaire accoutumé pour le tranſport d'un ballot, le porte chez lui ſans crier garre; ſes parens & ſes amis, auſſi peu craintifs que le mercénaire, s'empreſſent religieuſement de lui rendre les derniers devoirs, ſans chercher à ſe garantir d'un fléau dont ils meurent quelquefois le jour même ou le lendemain.

L'étranger voit avec plus de plaisir des cohortes nombreuses de femmes qui beaucoup moins astreintes à rester chez elles, qu'on ne le croit en Europe, sont continuellement dans les rues, allant & venant de la promenade, du bain, des visites ou des marchés. Le curieux apperçoit à la dérobée deux beaux yeux qui s'échappent entre deux mousselines si légères qu'elles ne voilent qu'en apparence le reste du visage. Un manteau qui semble fait pour exprimer les contours les plus heureux, annonce de belles formes et désigne la taille svelte d'une jeune femme toujours attentive à étudier sur les passans les sensations occasionnées par ses charmes; elle continue sa route en jettant un coup d'œil expressif, ou faisant un signe gracieux & non équivoque, qui bien des fois ne reste pas sans avoir des suites. Souvent ce sont de graves matronnes qui, par leur robuste ampleur, exigent qu'on se serre pour les laisser passer; alors il est des Turcs d'un grand appétit,

car il ne faut pas disputer des goûts, qui dérivent de leur marche avec une admiration mêlée d'enthousiasme, priant le Prophéte de leur accorder des femmes sur ces modèles.

Toutes les maisons de Constantinople sont bâties en bois; des boutiques assez propres, mais petites, désignent des fortunes bornées; le *Béseftin*, ou quartier des joyailliers, réunit des richesses considérables quoique dans un pays où il est dangereux d'avoir l'air d'en posséder; on erre dans des lacunes occasionnées par des incendies aussi fréquents, que les défauts de précautions ou les mécontentemens des factieux, qui les manifestent en brûlant quelquefois plusieurs quartiers.

Le *Séraï* a sa grande porte à l'extrémité d'une place irréguliere, décorée d'un côté par une assez belle fontaine & de l'autre par une façade de Sainte Sophie. Ce précieux monument de la plus belle architecture, offre encore les

indices de sa magnificence première ; la voûte, ornée d'une superbe mosaïque, composée de plusieurs cristaux différemment émaillés, reproche aux Turcs l'ignorance & la barbarie qui laissent dépérir tous les jours ce chef-d'œuvre. En approchant du *Séraï*, on apperçoit un grand corps-de-logis dont les fenêtres qui sont au-dessus de la porte, grillées par de gros barreaux de fer, annoncent plutôt le séjour ténébreux des malheureux séquestrés de la société des hommes, que le palais où réside le plus puissant Souverain de l'Asie ; il faut ajouter encore le spectacle effrayant de voir maintes fois les têtes des proscrits entassées d'un côré, & les cadavtes de plusieurs autres suppliciés, répandus sur la place ; horreurs qui font redouter les approches du *Seraï* à tous ceux qui, soumis aux loix arbitraires d'une autorité aussi terrible, frémissent d'en augmenter le nombre.

L'intérieur du *Séraï* est composé des

édifices qui formoient le palais des Empereurs Grecs; les Sultans l'ont augmenté suivant les circonstances pour les adapter à leurs mœurs; l'architecture n'en est pas merveilleuse & encore moins réguliere. Il paroît d'après la vue du côté de la mer & les cours où il est permis de pénétrer, que les Sultans se sont bornés à la commodité des appartemens & à la richesse des ameublemens.

En face du *Séraï*, de l'autre côté du port, on voit un grand édifice avec plusieurs dômes; des canons de bronze de tous calibres, sans affuts & rangés sur la place jusqu'au bord de la mer, annoncent que c'est le chef-lieu de l'artillerie, ainsi que le désigne le nom de *Top-Ana*. Au-dessus est le fauxbourg *Péra*, bâti en amphithéâtre; une rue étroite & scabreuse, conduit jusqu'au sommet de la colline, où se trouve la rue dite des Francs, parce que les Ambassadeurs des Puissances européennes y ont fixé leurs résidences. Plusieurs négocians de toutes

nations y ont fait bâtir d'aſſez belles maiſons; elles ont toutes des *Kiosks* ou *Belvéders*, qui falicitent la vue de chaque côté de la rue. C'eſt un joli ſpectacle de voir les femmes grecques nonchalament accoudées ſur leurs ſophas, occupées du matin au ſoir à regarder les paſſants qui vont & viennent; ce petit manège leur eſt ſi agréable, qu'elles paſſent la moitié du temps à répondre par une inclination de tête, un coup d'œil ou un geſte du bras, aux ſaluts des perſonnes qui les intéreſſent plus ou moins.

Vers le milieu de cette rue eſt le collège des pages du Grand Seigneur; il y vient une fois l'an avec tout ſon cortège, en choiſit deux parmi les jeunes gens qui ont fait le plus de progrès dans leurs exercices, & les mène avec lui au *Séraï*; on prétend que perſonne ne peut mieux connoître que le Sultan, ceux qui ſont les plus habiles & qui méritent la préférence du choix.

Au bout de la rue ſe trouve l'hôpital

des pestiférés où les européens sont transportés lorsqu'ils sont atteints de peste ; il y en a un autre pour les grecs. Ces établissemens sont des asyles pour les chrétiens qui ne trouvent pas dans leurs parens cette commisération naturelle aux musulmans, d'après la fatalité de leur façon de penser qu'il faut soigner son frere au péril même de mourir avec lui, si Dieu l'ordonne ainsi. Plus loin est le cimetière des chrétiens, planté de mûriers ; c'est une espèce de promenade où se rend tous les dimanches un concours nombreux de personnes des deux sexes, qui s'y occupent bien plus souvent aux moyens d'obvier à la destruction de l'espece humaine, qu'à méditer sur la mort de ceux dont ils parcourent les tombeaux sous une apparence de dévotion.

Péra n'a que des maisons en bois, ou du moins y en a-t-il fort peu bâties en pierres ; le palais de France et celui de Venise sont de ce nombre ; ceux des

autres Ministres ne laissent pas que d'avoir une belle apparence à cause de leurs peintures à fresque : ils sont garantis des incendies par une enceinte de murs en brique, qui fait le tour de leurs dépendances.

Il y a plusieurs églises à *Péra* ; le service divin s'y fait en toute liberté par des moines de différens ordres ; les Grecs & les Arméniens en ont aussi suivant leurs rites, avec toutes leurs différentes hiérarchies sacerdotales.

En descendant de *Péra* on trouve le fauxbourg *Galata*, bâti sur une pente rapide, le long du port ; ce quartier est affecté aux Grecs & aux Arméniens, quoiqu'il y ait beaucoup de Turcs. Les négocians françois & ceux de plusieurs autres nations y ont leurs maisons avec des magasins pourvus de bonnes voûtes pour s'opposer aux ravages des incendies. *Galata* a aussi bien que *Péra* des églises et leurs ministres : moyennant de bonnes redevances les Musulmans ne s'opposent

jamais à l'exercice de la religion de leurs tributaires.

Galata eſt renommé par ſes tavernes où les Muſulmans boivent largement le jus prohibé par leur Prophéte; des diſputes & des voies de fait, mettent preſque tous les jours les chefs des patrouilles dans le cas de faire des avanies aux buveurs, ce qui leur fait accorder une protection ſpéciale aux cabarets qu'ils regardent comme des lieux de rétributions journalières.

Non loin de la douane des Francs, car les Européens en ont une particulière, ſe trouve le quartier des Juifs; leurs maiſons ont tout l'extérieur de la misère, mais ce n'eſt que par politique; l'air ſale qu'il ont toujours, joint au coſtume humiliant qui les diſtingue, ſemble toujours dire aux Muſulmans de ne pas les preſſurer davantage; ce ſont les courtiers et gardes-magaſins de preſque tous les négocians européens.

Vers le milieu du port eſt l'arſenal,

composé de plusieurs corps - de - logis où sont casernés les gardes & les ouvriers ; quelques hangards renferment des munitions peu considérables, & ce qui est nécessaire pour la construction des vaisseaux n'y est jamais en grande quantité. Le désordre & même l'abandon y regnent le plus souvent,& les chantiers n'offrent que l'expression de l'ineptie des Ottomans pour ce qui concerne la marine & ses manœuvres. On a vu un vaisseau rester sept ans sur sa quille avant qu'il fût en état d'être lancé à la mer. Il est aisé de juger de quel service peuvent être des vaisseaux faits la plûpart de bois de pin, qui restent si longtems exposés aux injures de l'air, d'après les lenteurs de la construction.

Le *Bagne*, qui fait partie de l'arsenal, renferme également des criminels qui n'y sont condamnés que pour un tems aux travaux publics, & des esclaves qui ont perdu tout espoir de leur liberté ; les malheureux prisonniers de guerre y

gémissent entassés les uns sur les autres dans des hangards entourés d'épaisses murailles; sans cesse maltraités par leurs gardiens, nouris avec l'âcreté de la misère, la peste & tous les maux de l'humanité les assiégent continuellement, & les font succomber à petit feu sous le poids de l'autorité barbare qui les enchaîne.

On voit à côté de l'arsenal le logement du Capitan Pacha, divisé en plusieurs petits pavillons au rez-de-chaussée & sur le bord de l'eau; ils ont une assez belle apparence, sans offrir aucun agrément d'architecture.

Deux canons, placés sur une petite platte forme, annoncent la fonderie de canons établie par M. le Baron de Tot. Cet officier a rendu de véritables services à l'Empire Ottoman; il a donné aux Turcs les premières idées d'une fortification régulière, & leur a même appris les proportions & les avantages de l'artillerie; son attelier se voit encore avec

ſes fourneaux, dont ſe ſont ſervis nouvellement les officiers François pour remplir une partie de leur miſſion.

Le quartier de Conſtantinople qui eſt en face, s'appelle le *Fanal*; c'eſt une colline où les maiſons, ſituées ſur une pente agréable, offrent le plus beau coup d'œil; les Grecs les plus riches de l'Empire y ſont établis; les Princes de Valachie & de Moldavie y ont auſſi leurs habitations qu'on appelleroit des palais, ſi ces Princes, quoique revêtus de la puiſſance ſouveraine dans les provinces dont la Porte leur confie le gouvernement, n'étoient, lorſqu'ils ſont à Conſtantinople, les premiers parmi les malheureux tributaires qui courbent la tête ſous le joug de la ſervitude.

L'At-Meydan, ou place des chevaux, eſt la plus conſidérable de Conſtantinople; on y voit une Obélyſque Egyptienne, chargée d'inſcriptions hiérogliſiques, & une aſſez belle colonne de porphire, caſſée en pluſieurs endroits,

& ſoutenue avec des cercles de fer. Les Turcs veulent perſuader que Mahomet II a coupé d'un coup de revers de ſon ſabre, l'un des trois ſerpens qui forment une colônne dreſſée au milieu de cette place, bornée d'un côté par des maiſons de mauvaiſe apparence, & de l'autre par une aſſez belle moſquée, dont le périſtile eſt en colonade; des vaſtes lacunes faites par les incendies augmentent l'étendue de ce terrein, conſacré certains jours à la courſe du *giritte*, qui eſt une eſpèce de joute, & ſert d'autres fois de marché aux chevaux.

Les Sept-Tours, circuit immenſe, fermé de murailles, flanquées de groſſes tours, forment cette priſon redoutable à tous les Miniſtres des Puiſſances qui ont des conteſtations avec la Porte Ottomane; cette citadelle, dont les fortifications ne paroiſſent propres qu'à garder des priſonniers, domine ſur la mer de *Mermara*, & s'étend ſur ſon rivage: le dernier incendie qui conſuma près d'un

tiers

tiers de Conſtantinople en 1782, rendit la proie des flammes un grand nombre de malheureux renfermés aux ſept tours, dont pluſieurs corps-de-logis de l'intérieur furent conſumés par le feu.

Le port de Conſtantinople a près de deux lieues de profondeur; les courans qui le nétoyent ſans ceſſe le conſervent toujours dans un bon état; les vaiſſeaux de tout rang peuvent y mouiller en ſûreté, & mettre leur cable à terre. Il n'y a point de quai autour du port; l'on n'arrive aux endroits déſignés pour s'embarquer que par de petites rues, & trois barques de front ont peine à s'approcher de quelques planches placées ſur des traiteaux pour en faciliter l'abordage.

La tour de Léandre, garnie de quelques canons à ſon rez-de-chauſſée, poſſède une bonne ſource d'eau douce, quoique ſiſe ſur un rocher au milieu du canal; on y allume tous les ſoirs quel-

ques lampions pour éclairer les vaisseaux.

La ville de *Scudari*, bâtie sur la côte d'Asie, en face de Constantinople, s'élève en amphitéatre & domine l'entrée du canal, située comme un fauxbourg de cette Capitale, elle a dans ses environs de beaux mausolées & de superbes tombeaux. Les Ottomans regardent la terre d'Asie comme celle de leurs pères, & si le droit de conquête les fait résider en Europe, le fanatisme leur fait désirer de déposer leurs cendres au-delà du Bosphore; cette idée rend immenses les cimetières des environs de *Scudari*; ils servent, comme ceux qui entourent Constantinople, de rendez-vous aux femmes de toutes conditions; elles s'y rassemblent sous prétexte de venir pleurer leurs parens; des forêts de cyprès y donnent de l'ombrage & une agréable fraîcheur; mais comme les hommes ont le même droit de venir s'y lamenter,

ces bonnes dévotes ont l'occasion de s'y consoler avec les vivans de la perte des morts dont elles pressent les tombes.

L'étranger qui n'y va pas pour sécher les larmes des veuves, voit avec regret s'élever parmi d'énormes cyprès un nombre infini de colonnes tronquées, couvertes d'inscriptions dorées sur un fond d'azur; elles rappelleront à tous les âges l'ignorance des Ottomans, qui, après avoir asservi & dévasté la Grèce, jaloux de voir des chefs-d'œuvre déposer contre leur mauvais goût & leur tyrannie, ont renversé sur leurs tombeaux les plus précieux marbres de l'antiquité, bien moins pour couvrir leurs cadavres de monumens respectables, que pour insulter à la mémoire des peuples qui avoient su immortaliser leur existence par des témoins immuables de leur grandeur.

Telle est cette Capitale de l'Empire Ottoman qui renaît sans cesse de ses cendres, & se relève toujours au milieu

de ses décombres; sa population qui peut égaler celle de Paris, semble braver, depuis plus de trois siècles, les ravages de la peste qui y est aussi constante que meurtrière.

CHAPITRE II.

Du Sultan Selim, aujourd'hui régnant; régime du Séraï; de l'héritier présomtif, & maniere de succéder à l'Empire parmi les Ottomans.

LA mort du Sultan Abdul-Hamid ayant terminé la captivité de son neveu Sultan Selim; son avénement à l'Empire ranimera sans doute les opérations antérieures du gouvernement, & les Yennissaires qui fondoient toutes leurs espérances sur son courage & la fermeté de son caractere, ne tarderont pas à oublier le défunt Sultan qu'ils avoient plus d'une fois accusé d'indolence & de foiblesse. Sultan Selim s'en étoit d'abord rapporté, pour le commandement de ses armées, à son grand Visir Youssef-Pacha, qui, de simple esclave du grand Amiral, avoit été élevé à la première place de l'Empire par Sultan Abdul-Ha-

mid, qui lui avoit donné toute sa confiance; Youssef-Pacha, sacrifié à l'envie, s'est vu depuis peu relégué en Bessarabie, & remplacé par le Pacha de Vidin, qui s'étoit plusieurs fois distingué dans la dernière guerre.

Les Turcs voyent rarement leur souverain; ce n'est que le vendredi que sa Hautesse se rend à la Mosquée Sainte Sophie, avec un cortége aussi pompeux que magnifique; après avoir fait sa prière, elle rentre de nouveau dans l'enceinte de ses murs, où plusieurs de ses prédécesseurs ont été troublés plus d'une fois par les révoltes des Yennissaires, & ont même payé de leur vie les fautes de leur nonchalance & les exactions de leurs Ministres.

Une Garde nombreuse de *Bostangis*, distingués par un grand bonnet de drap écarlatte qui s'allonge en arrière, veille nuit & jour dans les cours & au tour des murs du *Séraï*; plusieurs Eunuques blancs & noirs forment la

garde intérieure, & ne laiſſent pénétrer les femmes dans ſon enceinte qu'après s'être phiſiquement aſſurés de leur ſexe.

On connoît peu les mœurs de ce ſéjour impénétrable aux hommes, & les rapports multipliés qui en ſont faits par quelques femmes qui n'y entrent pas ſans difficultés, ne ſont pas aſſez dignes de foi pour laiſſer préſumer qu'elles ſoient bien inſtruites du régime qui s'obſerve dans un lieu auſſi vaſte, diviſé en tant de compartimens, & où le ſecret doit régner de concert avec l'intrigue, l'ambition, la haine & la trahiſon qui s'y montrent néceſſairement tous les jours ſur un nouveau théâtre.

On ſait ſeulement que lorſqu'un Sultan parvient à l'Empire, tous les Grands lui envoient des eſclaves vierges, dont ils lui font préſent dans l'idée de s'en faire autant de protectrices; ſa Hauteſſe choiſit parmi celles-là & les autres qui ſont élevées dans le vieux *Séraï* depuis

leur enfance six vierges qui sont titrées de *Kaduns* ou *Princesses*; mais le Sultan Abdul-Hamid trouvant sans doute que ce nombre ne lui suffisoit pas, en avoit installé une septième; il est à présumer que Sultan Selim n'aura pas manqué de suivre, le systême de son oncle à cet égard. La première de ces *Kaduns* qui donne le jour à un enfant mâle, a la prééminence sur les autres, sans cependant acquérir par-là le titre exclusif de Sultane favorite. Il y a encore dans le *Sérai* plusieurs autres femmes dont la volonté du Sultan peut seule fixer le nombre, mais leurs enfans viennent rarement à terme, par l'effet de la jalousie & des intrigues des *Kaduns* qui croyent posséder le droit exclusif de donner des successeurs à l'Empire.

Sa Hautesse reçoit encore tous les vendredis une jeune vierge; cet holocauste, renouvellé toutes les semaines, doit lui être pénible dans un âge avancé; mais c'est un droit du seigneur dont les

Sultans ne veulent pas laiſſer perdre l'uſage, ſauf ſans doute de ne pas appointer la requête. Si l'entrevue n'a pas eu de ſuite après le tems fixé pour s'en aſſurer, on a ſoin de marier ces jeunes filles, qui ne manquent jamais d'époux; mais ſi le Sultan veut prendre un intérêt particulier à quelque belle eſclave & qu'il veuille écarter les projets meurtriers des rivales qui conſpirent contre le fruit de celle qu'il aime, il la met en ſureté d'après ſes ordres; mais le nouveau né ne pourroit avoir de droit à la ſucceſſion impériale, qu'autant que les *Kaduns* n'auroient point d'enfant mâle.

L'héritier préſomptif eſt renfermé dans un quartier du *Séraï*; il n'a en ſa puiſſance que des femmes hors d'âge d'avoir des enfans, & ſa mère reſte confinée au vieux *Séraï*, crainte que le deſir de voir plutôt regner ſon fils, ne fût un ſujet d'intrigues pour occaſionner des révoltes ou une révolution; elle ne peut le voir que deux fois par an, c'eſt aux

deux fêtes du grand & du petit *Beyram* que le Sultan le conduit avec lui au vieux *Sérai*; l'un y voit la pépinière de ses plaisirs, car c'est le dépôt de toutes les jeunes Circassiennes, Georgiennes & autres qui sont achetées dans leurs bas âges de ceux qui les mènent à Constantinople, & l'autre y jouit pendant quelques heures des embrassemens de celle qui lui a donné le jour, après quoi il retraverse encore tristement cette Capitale, jette à la dérobée les yeux sur le cortège qui l'environne, ne voit qu'un maître & des gardes, & soupire sans doute après le moment où la mort de celui qui l'asservit fera tomber à ses pieds ceux qui gardent ses portes & le tiennent en captivité.

Malgré l'usage de renfermer ainsi celui que le droit de succession appelle à l'Empire, on a vu plusieurs fois les Yenissaires déposer le Sultan & mettre à sa place celui qu'il tenoit en séquestre.

Le frère succède au frère, & le ne-

veu ſuccédant à l'oncle, reprend dans un âge plus mûr l'héritage de ſon père; ainſi le Sultan Selim, fils de Sultan Muſtapha, vient de ſuccéder à ſon oncle Sultan Abdul-Hamid, & le fils de celui-ci renfermé à ſon tour ne parviendra à l'Empire qu'après la mort de Sultan Selim. Cette manière d'établir la ſucceſſion eſt fort ſage, puiſqu'elle met à l'abri de toutes les mauvaiſes opérations qui ont preſque toujours lieu pendant la minorité des Souverains.

A la mort du Sultan, le nouveau régnant fait paſſer dans le vieux *Séraï* toutes les *Kaduns* & autres femmes de ſon prédéceſſeur, & repeuple le *Seraï* en la manière accoutumée; toutes celles qui n'ont point eu d'enfans ou dont ils ſont morts ſont bientôt mariées à des ſeigneurs qui tiennent à grand honneur d'épouſer les veuves de leur maître.

L'uſage des Ottomans eſt de ceindre le ſabre au Sultan proclamé; entouré de Yenniſſaires dont il fait nombre puiſqu'il

eſt inſcrit à la tête de la première légion de cette milice, il leur jure de conſerver leurs privilèges & promet à tous les ordres de l'Empire de régner avec juſtice.

Il faut avouer que cette cérémonie eſt beaucoup plus impoſante pour une nation noble & guerrière, que celle des Souverains de l'Europe, qui reçoivent à genoux les marques de leur puiſſance, en courbant la tête devant le Prélat qui les couronne; il eſt vrai que par ſa qualité de *Kaliffe* & d'*Iman* ſuprême, le Sultan ſe trouve tout-à-la-fois Monarque & Pontife; c'eſt le premier exemple de bonne politique parmi les Ottomans. Les ſucceſſeurs de Mahomet qui prirent le nom de *Kaliffe* ou de Vicaire du Prophéte, tranſportèrent ſucceſſivement leur ſiège de Médine à *Couffa*, ſur l'Euphrate, & enfin s'établirent à Bagdad, pendant pluſieurs ſiecles. Ces *Kaliffes* joignirent d'abord le Pontificat à l'Empire, juſqu'à ce que

les Sultans des Turcs connurent combien il étoit dangereux de s'assujettir à un Pontife étranger jouissant de la souveraineté; ils craignirent de s'exposer à payer des annates, redoutèrent les bulles & prévirent l'exportation d'espèce que causeroient hors de l'empire le monopole & l'achat des dispenses avec la monnoie imaginaire & factice des indulgences; ils auroient vu sans doute éclore un armée de *Dervizs* sous le nom de compagnie de Mahomet, qui eût miné l'autorité impériale pour cimenter celle du *Kaliffe* de Bagdad par l'abus de leur ministère & celui de la confiance aveugle de leurs prosélytes; toutes ces considérations furent assez graves pour engager les Sultans à dépouiller les *Kaliffes* de leur double autorité; ils la respectèrent d'abord par politique, mais peu à peu ils s'attribuèrent leur puissance; le crédit même si cher à ceux qui n'ont que le glaive de la persuasion, s'affoiblit & disparut avec le phantôme. Le Sultan, par sa qualité

de *Kaliffe* & d'*Iman* ſuprême, ne regarde aujourd'hui le Muphti que comme ſon ſecrétaire interprète pour expliquer l'Alcoran ; de-là eſt venu la véritable grandeur du chef des Ottomans, qui n'eſt jamais dans le cas de fléchir le genou devant un mortel, tandis que le premier Prince de l'Europe, à qui on n'a laiſſé que le grade de diacre dans la hiérarchie romaine, ne pouvant ſe placer qu'après le doyen des Cardinaux dans une cérémonie pontificale, auroit l'honneur de verſer de l'eau ſur les doigts du Pape, & celui-ci pourroit dire à bon droit *lavo manus meas inter innocentes.*

L'aigrette eſt parmi les Ottomans la marque impériale : le Sultan & ſes enfans ont ſeuls le droit de la porter ; compoſée de pluſieurs gros diamans ſurmontés de plumes noires d'un grand prix, elle eſt placée au milieu du turban et au-deſſus du front.

Le Sultan a un palais ſur le canal de la mer noire; il en a un autre au milieu

du port. C'eſt un ſpectacle impoſant & magnifique de voir paſſer ce Souverain avec toute ſa ſuite, dans ſes gondoles; un coq d'or maſſif qui eſt au bout de la ſienne, la diſtingue des autres; toutes richement peintes & dorées, conduites par des vigoureux rameurs, elles gliſſent ſur les ondes avec une légèreté merveilleuſe lorſque les coups redoublés de l'artillerie du *Séraï*, de l'arſenal de *Top-Ana* & des vaiſſeaux annoncent la marche brillante de ſa Hauteſſe.

Le Sultan a, comme tous les autres Souverains de l'Europe, de grands officiers de ſa maiſon, qui ſont les premiers de l'Empire; leurs charges répondent à celles des officiers qui forment la cour des Princes de l'Europe, excepté les Eunuques dont le cérémonial n'eſt affecté qu'aux Souverains aſiatiques.

CHAPITRE III.

Du gouvernement & de l'administration de l'Empire Ottoman avec la manière d'en percevoir les revenus.

L'EMPIRE Ottoman eſt diviſé en plusieurs grands gouvernemens réunis sous deux Lieutenants-Généraux qui commandent sous le titre de *Séraskiers*, l'un les poſſeſſions d'Europe & l'autre celles d'Asie. Les provinces & plusieurs grandes villes sont gouvernées par des Pachas; cette dignité se confère avec des queues, sorte d'enseignes militaires, surmontées d'une boule dorée, autour de laquelle pendent en guiſe de frange des crins blancs qui l'entourent avec plusieurs cordons de soie & des glands d'or. Il y a des Pachas à une, deux & trois queues, ſuivant les charges dont ils sont pourvus & la conſéquence des gouvernemens qui leur sont confiés.

Les

Les revenus du Sultan proviennent de ses domaines qui sont très-considérables ; des impôts ou contributions que lèvent les Pachas ou Gouverneurs des provinces, & des douanes qui sont de dix pour cent pour les Musulmans ou leurs tributaires, & de trois pour cent pour les Européens : le tribut ou capitation des Chrétiens forme encore des sommes immenses ; il faut y ajouter les dépouilles des grands Officiers de l'Empire & des Pachas dont Sa Hautesse hérite, à la réserve de peu de chose qu'il est d'usage de laisser à leurs familles. Ceux dont la tête n'est quelquefois proscrite qu'à cause de leurs trésors, ajoutent encore à celui du Sultan qui trouve pour les besoins de l'État de puissantes ressources dans les finances de la Mèque, administrées par le Chef des Eunuques noirs.

Le Muphti ou interpréte du *Coran*, décide de tous les points de la religion, & tout ce qui a rapport au régime des mosquées le concerne particulière-

ment; il nomme les *Moullas* ou ministres religieux qui vont exercer en chef dans les provinces les fonctions de leur district; aussi soumis au Sultan que les premiers Papes l'étoient à l'Empereur, le Muphti se voit déchu de sa place sans murmurer, & nommer un successeur sans faire de schisme.

Le *Coran*, livre des loix théocratiques & religieuses, & le *Multéka*, code général des coutumes qui s'observent depuis long-tems pour rendre la justice & même diriger les principales opérations du gouvernement, servent de base à tout ce qui se rapporte à l'administration. Le Divan ou grand Conseil présidé par le grand Visir, chez lequel il s'assemble tous les mardis & vendredis, ne peut s'en écarter dans aucun cas, & le Sultan s'y conforme religieusement; ce n'est que dans des cas imprévus ou extraordinaires que Sa Hautesse jouit d'un pouvoir arbitraire, qu'elle ne peut même exercer en matières politiques ou reli-

gieuses, sans la décision du Muphti qui a droit de représenter si l'ordre du Sultan est d'accord avec le *Coran*. L'exécution en matière criminelle, ne peut avoir lieu sans un décret du *Sceïslam*, Juge souverain qui doit déclarer que la sentence est conforme au *Multéka*.

Un pouvoir moins limité pour les affaires en sous ordre, donne au grand Visir & au Capitan Pacha le droit de faire mourir ceux qu'ils jugent coupables : les Gouverneurs des Provinces ont aussi la même puissance. Mais c'est toujours en la rapportant aux préceptes du *Coran* & du *Multéka*, d'après lesquels les tribunaux répandus dans toutes les Villes & les *Cadis* ou juges civils doivent exercer la justice. Dans tous les tems, les prévaricateurs ont répondu de leur administration, soit au Sultan, toujours armé du cordon, ou aux Yennissaires qui finissent par mettre en pièces ceux qui ont comblé la mesure de leurs injustices.

Lorſqu'on connoît les Turcs, il eſt aiſé de voir qu'une manière active de rendre la juſtice eſt la ſeule qui leur convienne; ils n'ont ni avocats, ni procureurs, & les voies longues & ruineuſes uſitées dans les tribunaux de l'Europe chrétienne, ſeroient peut-être dangereuſes parmi une Nation où il faut des exemples de ſévérité qui, en immolant ſur-le-champ les coupables, intimident les ſpectateurs.

CHAPITRE IV.

Des Ambaſſadeurs ou Miniſtres Européens réſidens près la Porte Ottomane. Manière dont ils vont à l'Audience. Moyens qu'ils emploient pour traiter les affaires, & de leur ſéjour à Conſtantinople.

LES Sultans n'ont jamais été dans l'uſage d'avoir des Ambaſſadeurs ou des réſidens auprès des Puiſſances Européennes ni des autres Souverains, ce n'eſt que pour un ſujet important que la ſublime Porte envoie des Ambaſſadeurs; elle traite magnifiquement ceux qu'elle reçoit, quoiqu'il y ait une différence dans les honneurs qui leur ſont rendus, ſuivant la puiſſance du Souverain qui les envoie, ou la valeur des préſens qui ſont toujours les meilleurs articles des lettres de créance.

Le Sultan ſe croit ſi fort au-deſſus

des autres Potentats, qu'il accorde très-difficilement le titre d'Empereur aux autres Souverains, & le Roi de France est le seul de l'Europe à qui Sa Hautesse en fasse honneur.

Presque toutes les Nations Européennes, par des vues de commerce ou de politique, ont fait, avec la Porte Ottomane, des traités qu'on appelle capitulations, & qui renferment tous les droits, priviléges & franchises qui leur sont accordés chacune en particulier; elles maintiennent un Ambassadeur, un envoyé ou un résident à Constantinople; celui de France a la prééminence sur les autres: cette distinction, fondée sur une amitié ancienne & non interrompue, valoit autrefois aux Ambassadeurs de France, une confiance sans bornes & la Porte les consultoit dans toutes les grandes affaires.

M. de Volney reproche amérement à M. le Comte de Vergennes la no-

mination du Comte de Choiſeul-Gouffier à l'Ambaſſade de Conſtantinople, mais tout le monde ſait qu'elle n'a été que le fruit de l'intrigue ; & d'après même ce qu'en a dit publiquement cet Ambaſſadeur, il ne la doit qu'à madame la Ducheſſe de Polignac, dont le crédit étoit auſſi connu que le diſcernement de ce Miniſtre qui ne pouvoit pas ignorer que le Comte de Choiſeul-Gouffier, entiérement voué aux marbres d'Athènes, occupé uniquement à la recherche des médailles & des antiques, n'ambitionnoit qu'une place à l'Académie, lorſqu'il faiſoit ſon Voyage Pictoreſque, & qu'il s'étoit ſi peu attaché à connoître les mœurs & le gouvernement des Habitans de la Grèce moderne, que malgré les longs ſéjours qu'il a fait parmi eux, il ignore même aujourd'hui juſqu'au premier mot de leur langue.

D'ailleurs, M. le Comte de Vergennes avoit lu la préface de ſes ou-

vrages, où il parle des Turcs en termes si peu mesurés, & appelle l'Impératrice de Russie à Constantinople, pour y ramener les beaux jours de l'ancienne Grèce; ces vœux n'étoient pas faits pour laisser présumer au Divan que le Comte de Choiseul-Gouffier auroit pendant son ambassade le même zèle que ses prédécesseurs; & si un repentir, à la vérité un peu forcé, lui a fait bisser quelques articles de sa nouvelle édition, cela doit moins attester le désir récent qu'il auroit de voir prospérer les Turcs, que le regret de se rétracter, malgré lui, de ce qu'il a écrit de désobligeant sur cette Nation; elle a eu assez de prudence pour ne pas flétrir le caractère dont il est revêtu, & la politique de ne témoigner qu'une juste méfiance, sans donner au Comte de Choiseul-Gouffier des marques plus graves de son ressentiment.

La Porte ne fait aucune différence entre les Ambassadeurs & les Envoyés, ces deux titres ont la même signification

en langue Turque; ce n'eſt que la puiſſance de leur maître ou leurs liaiſons plus ou moins rapprochées qui peuvent les accréditer à Conſtantinople.

Il y réſide un Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, dont les intrigues ont fait beaucoup de bruit; j'en parlerai ſuivant les circonſtances; il eſt particuliérement chargé de veiller à ce que la correſpondance de l'Inde, par la voie de Baſſora ou de Suez, ne ſoit pas interrompue pour les affaires de la Compagnie.

Veniſe, fidelle à ſes anciens uſages, nomme Bayle l'Ambaſſadeur qu'elle envoie tous les trois ans à la Porte. Le Bayle d'autrefois, lorſque la République avoit des poſſeſſions en Levant, pouvoit faire couper la tête à un Vénitien; mais celui d'aujourd'hui n'a que le droit de porter, à l'audience du Grand Seigneur, un bonnet pareil à celui de ſon Doge. Le Bayle fut obligé l'année dernière de chaſſer ſa garde eſclavonne

qui avoit maſſacré devant ſa porte deux ſoldats de marine. Ce meurtre produiſit un ſoulèvement général parmi ces troupes qui vouloient mettre le feu au Palais de Veniſe, & faire main baſſe ſur tous les eſclavons; le Capitan Pacha, qui s'y tranſporta, eut toutes les peines poſſibles à retenir la fureur de ſes *Galiongis*, acharnés à venger la mort de leurs camarades.

La Hollande envoye un Ambaſſadeur qui maintient ou renouvelle, au beſoin, les capitulations qui aſſurent en Levant le commerce des Provinces-Unies.

La renommée du grand Fréderic étoit parvenue juſques chez les Ottomans; ils diſent que les Pruſſiens ſont braves & ſe battent bien; ils accueillent d'autant plus favorablement l'Envoyé du Roi de Pruſſe, qu'il leur a dit que ſon maître & l'Empereur n'étoient pas bons amis.

Quoique les Eſpagnols ne faſſent pas encore de commerce avec les Ottomans,

néanmoins le Roi d'Efpagne a un Envoyé à Conftantinople, & fes négociations peuvent fe borner, tout au plus dans ce moment ci, à promettre au Divan que l'efcadre Ruffe ne mouillera pas dans Cadix, & que les vaiffeaux de Sa Majefté catholique fe mettront en ligne pour lui fermer l'entrée de la Méditerranée.

Malgré que les Napolitains foient retenus en deça de la Sicile, à caufe de la terreur que leur infpirent les Barbarefques, il réfide près la Porte Ottomane un Envoyé du Roi de Naples, dont le crédit fe développe fuivant les circonftances.

L'Envoyé du Roi de Suéde qui n'avoit qu'à protéger la navigation Suédoife en Levant, & maintenir auprès de la fublime Porte l'équilibre entre fes Puiffances rivales, vient d'acquérir un grand luftre & beaucoup de crédit, depuis que les vaiffeaux Suédois tiennent en échec,

dans la mer Baltique, l'eſcadre Ruſſe qui auroit ravagé l'Archipel.

Le *factotum* du Roi de Danemarck, qui eſt tout à la fois interpréte & chargé d'affaires, jouit d'autant moins de conſidération, que le Divan, qui n'aime pas ceux qui donnent des ſecours aux ennemis du Croiſſant, n'ignore pas le traité auxiliaire de Sa Majeſté Danoiſe avec l'Impératrice de Ruſſie.

Le chargé d'affaires de Pologne ſe conſerve dans un équilibre aſſez difficile, en aſſurant la ſublime Porte que la République ne fournira point de vivres aux armées de Ruſſie, & leur accordera encore moins la permiſſion de paſſer ſur ſon territoire pour venir en Moldavie.

Le Repréſentant de Raguſe eſt le premier garant du diſcrédit de ſa République, qui, vainement protégée par l'Empereur, & réellement tributaire de la Porte Ottomane, ſe trouve dans ce moment-ci entre l'enclume & le marteau.

Tel eſt le nombre des Ambaſſadeurs & Miniſtres réſidens à Conſtantinople; lorsqu'ils arrivent, la Porte leur donne une compagnie de Yenniſſaires pour leur garde, & une ſomme conſidérable pour frayer aux dépenſes de leurs maiſons; ce traitement dure quelquefois plusieurs mois, juſqu'à ce qu'ils aillent à l'audience du grand Viſir; ils s'y rendent avec le cortége le plus brillant qu'il leur eſt poſſible, & accompagnés de tous ceux de leur Nation qui ſe trouvent à Conſtantinople. Le préjugé des Muſulmans étant de ne pas ſe lever devant les Chrétiens, pour éviter toute conteſtation à ce ſujet, le grand Viſir ſe préſente par une porte dans la ſalle d'audience, l'Ambaſſadeur entre en même tems par une autre, lui remet ſes lettres de créance, s'aſſeoit ſur un tabouret, & le grand Viſir, ſur ſon ſopha. Après quelques diſcours obligeans, il lui fait préſent d'une peliſſe, fait donner des *caſtans* aux perſonnes de ſa ſuite, & on ſert le caffé, le ſorbet

qui les employe. Ils abordent, avec l'air le plus soumis, le Ministre des affaires étrangères, baisent très-respectueusement le bas de sa robe & lui exposent humblement le sujet de leur mission. D'après ce cérémonial honteux, auquel ne seroit pas astreint un Secrétaire ou un Gentilhomme d'ambassade habillé à la Françoise ; on peut juger du cas que la Porte doit faire de la dignité d'un Ambassadeur qui se manifeste par des moyens aussi humilians. Les Drogmans élevés la plûpart en Levant où ils sont nés, parce que plusieurs familles se sont rendues ces places héréditaires, n'ont qu'un mêlange de mœurs Orientales & Européennes, qui les rend toujours rempans devant les Turcs, & leur inspire d'autant plus d'orgueil parmi ceux de leur Nation, qu'avec un air sournois qui les quitte rarement, ils affectent toujours celui de ruminer aux affaires; mais si le vil manége des interprétes ne jette pas un grand lustre sur la

personne des Ambaſſadeurs, ils ont auſſi cet avantage, quand leurs Drogmans reçoivent à la Porte de ces bourades qui ſont aſſez fréquentes, de pouvoir ſe paſſer les mains ſur la figure, & de dire, comme Théodoſe, quand on eut mutilé ſes ſtatues, qu'ils ne ſont pas bleſſés.

Les Ambaſſadeurs obſervent entr'eux le plus grand cérémonial. Des coups de cloches répétés par les Suiſſes, ſuivant le grade d'Ambaſſadeur, d'Envoyé ou de Réſident, annoncent dans les cours celui qui entre chez un autre. Les Yenniſſaires, aſſis ſur leurs tabourets & fumant leurs pipes, ne ſe dérangent pas, mais la livrée ſe met en haye. Les négocians tenus à une diſtance reſpectueuſe ne ſont admis à faire leur cour que les dimanches & fêtes. Les Ambaſſadeurs font appeller des palais leurs maiſons, ſituées dans le fauxbourg de *Péra*; celui de France a une belle maiſon de campagne à *Tarapia*, agréablement ſituée vis-à-vis l'entrée de la Mer Noire; mais les autres

logés moins magnifiquement, ont les leurs à *Buyucdéré*, village bâti au bout du canal où les vaiſſeaux viennent attendre le vent favorable pour ſortir du Boſphore. Il y a une aſſez belle prairie,bordée par des côteaux charmans, & ombragée par quelques gros arbres; elle ſert de promenade à tous les habitans des environs, & le Grand Seigneur y vient quelquefois paſſer une après dinée ſous des tentes. Ceux qui aiment la chaſſe peuvent prendre ce plaiſir, permis à tout le monde, dans la forêt de Belgrade, où il y a un aſſez joli village, habité par des Grecs; pluſieurs Réſidens y ont des maiſons de plaiſance; mais les eaux mal-ſaines & des marais qui ſont dans les environs, échauffés par l'ardeur du ſoleil, en rendent le ſéjour dangereux en été; le reſte du tems c'eſt un endroit fort agréable & le rendez-vous de pluſieurs familles de *Péra* qui s'y raſſemblent.

Le train des Excellences n'eſt pas en

général bien brillant quoique cette mission soit fort lucrative, ce qui est cause qu'on n'y envoye quelquefois un Ambassadeur que par cela seul qu'il a besoin de réparer les débris d'une fortune dissipée; cependant il en est qui se font un plaisir d'accueillir l'étranger qualifié qui vient à Constantinople, & de le dédommager par les agrémens de leur société, du peu de ressource que lui offre cette capitale & ses fauxbourgs, quand il les a une fois parcourus.

Pendant le carnaval, il se forme de grandes assemblées chez les Ambassadeurs qui donnent chacun à leur tour des bals & des fêtes chez eux. Les femmes de Drogmans y étalent soigneusement le plus grand luxe. Des demoiselles bien lasses de l'être encore, n'ayant pour dot que leurs beaux yeux, les dardent avec théorie sur ceux qu'elles se destinent ou qui les consolent; & des jolies servantes, devenues les femmes de leurs maîtres, y jouissent d'un rang qu'elles ne doivent

qu'à une politique fine & ſubtile, jointe à leurs charmes ſéducteurs. On y voit encore des belles dont les appas taxés par quartier, y partagent le triomphe de ceux qui ont le bonheur de ſe ruiner pour elles. C'eſt enfin dans ces aſſemblées propices aux grands coups, qu'une belle grecque, armée de toutes ſes pièces, enchaîne ſes conquêtes & fait pâlir ſes rivales; que des ſoupirans langoureux, qui ne font pas ſonner les eſpèces, voyent mépriſer leurs flammes indiſcrettes; mais ceux dont Plutus eſt l'interpréte, inſpirant de la ſenſibilité, reçoivent des demi-faveurs accordées à propos pour les enflamer davantage, & finiſſent par épouſer une ruſée blanchiſſeuſe ou la fille d'un jardinier.

CHAPITRE V.

Arrogance des Turcs, humiliée par les armes de l'Impératrice de Russie. La France envoye des Officiers à Constantinople. Le passage du Bosphore est accordé aux deux Cours impériales; la France est frustrée du même avantage. Idée du commerce qui devoit avoir lieu par ce débouché.

UNE suite de victoires & de conquêtes avoient persuadé aux Turcs qu'ils étoient les premiers peuples de la terre ; méprisant les Chrétiens, parce que plusieurs millions étoient leurs tributaires, ils faisoient peu de cas des Puissances européennes, & jamais la sublime Porte n'avoit cru devoir redouter un jour les Russes & les Autrichiens. La paix de 1774 a pu seule prouver aux Ottomans que leur orgueil pouvoit être humilié ; ils n'oublieront jamais l'entrée

que le Prince Rapenin fit dans Constantinople, lorsqu'à la tête de six cents hommes qui traversèrent cette capitale les armes hautes, il vint pour leur donner la paix qu'ils avoient humblement demandée à l'Impératrice de Russie. M. le Comte de Saint-Priest, qui faisoit valoir la médiation de la France acceptée par les Turcs & les Russes, démontra tous ses talens dans une négociation aussi épineuse que délicate, & rendit la paix à ces deux Puissances qui s'empressèrent également de le combler d'autant de bienfaits qu'elles en avoient reçu de services.

Le commerce de Russie resserré dans les murs d'Asoph, fit pressentir à Catherine II l'avantage qu'elle retireroit de la possession de la Crimée; ce projet qui, une fois exécuté, devoit entraîner beaucoup d'avantages, fit connoître à toute l'Europe combien l'Impératrice de Russie alloit devenir puissante & redoutable aux Turcs.

La France pour l'intérêt de ſon commerce en Levant ou pour maintenir l'équilibre, crut devoir s'oppoſer à l'agrandiſſement de la Ruſſie, & prévoyant les ſuites funeſtes que pouvoit avoir l'ignorance des Turcs, elle envoya des Ingénieurs pour leur apprendre à ſe fortifier ſur la Mer Noire. M. de la Fite, qui commandoit ce détachement, fit d'*Ocſakow* une place forte & un des boulevards de l'Empire Ottoman; cet Officier reçut un témoignage flatteur de la reconnoiſſance du Sultan qui fit donner mille ſequins à l'Ambaſſadeur de France pour en faire faire une épée qu'il devoit lui remettre.

D'autres Officiers vinrent à Conſtantinople pour enſeigner les mathématiques, ce qui ne put avoir lieu que par le foible moyen des interprétes peu propres à faciliter les progrès des élèves. On vouloit encore faire dreſſer aux évolutions militaires la milice indocile des Yenniſſaires, mais l'Officier deſtiné à cet

emploi, s'en revint comme le Jean de la Fontaine.

Ceux qui avoient établi une école d'artillerie & une fonderie de canons, d'abord sous les ordres de M. de S. Remy, & commandée aujourd'hui par M. Aubert, officier de fortune, à qui un travail continuel ne sauroit procurer assez d'avancement, ont bien moins perdu leurs peines, quoiqu'ils aient dû vaincre plusieurs fois l'obstination du Chef des bombardiers, renégat Anglois, qui avoit encore pour leurs opérations cet esprit d'opposition & de rivalité que ceux de cette nation ont toujours pour les François; ils leur ont fondu plusieurs pièces d'artillerie, mais ce n'est qu'à force d'usage qu'ils ont pu former quelques artilleurs plus lestes qu'habiles, semblables à ces ménétriers qui ne jouent que par routine. L'antipathie des Musulmans pour tout ce qui est à la manière des Chrétiens, fait qu'ils se refusent toujours à les prendre pour modèles; d'ailleurs des Officiers

qui n'ont aucune autorité ſur ceux qu'ils voudroient inſtruire, ſe flatteroient en vain de remplir avec ſuccès le but de leur miſſion.

Un des plus habiles conſtructeurs de la marine royale leur a été réellement plus utile en ce qu'il leur a fait un vaiſſeau de 74, qu'ils ont admiré malgré eux, & ce n'eſt pas ſans de graves difficultés qu'il put obtenir de le conſtruire entièrement à la françoiſe; un grand nombre de chaloupes canonières, bombardes, galiottes à bombes & quelques briks ont été l'ouvrage de M. Le Roy, qui a bravé pendant pluſieurs années au milieu de l'arſenal, la peſte dont fut victime l'Officier qui le ſecondoit: mais toutes ces forces navales que les Turcs ne ſavent point diriger, ne peuvent être deſtinées qu'à devenir peu-à-peu, comme dans la dernière guerre, la proie des flammes ennemies ou tomber entre les mains des Ruſſes. Les eſcadres Ottomanes ne feront jamais d'une grande défenſe

pour leur empire, à moins que les Turcs n'apprennent par ces fatals exemples à renoncer à cette inflexible opiniâtreté avec laquelle ils se refusent d'imiter les Européens & de faire un art de la navigation.

Chaim-gueré, Kan de Crimée, venoit de céder son pays à l'Impératrice de Russie, à condition qu'il seroit Capitaine de ses gardes, & recevroit à ce titre, ou en forme de retraite une pension considérable, qu'elle promit de lui payer tous les ans. Le Général Russe qui étoit venu prendre possession de cette presqu'isle avec une petite armée, voulut d'abord exiger que ce Prince, qui ne s'étoit pas encore dépouillé de sa souveraineté, vînt le premier lui faire visite dans son camp; mais sur le refus de *Chaim-gueré* de se soumettre à cette démarche humiliante, il fut lui porter son brevet de Capitaine de garde, en échange duquel il reçut la cession de la Crimée.

Catherine II pressa la Porte Otto-

mane de ratifier ſon marché avec *Chaimguéré*, exigea le paſſage libre de ſes vaiſſeaux marchands dans le Boſphore, & voulut que le Sultan abandonnât ſes prétentions de Souveraineté ſur la Géorgie, le Cuban & la Circaſſie, dont elle venoit de mettre les peuples ſous ſa protection en joignant leurs provinces à ſes Etats.

Tous ces articles dont elle demandoit la ratification en menaçant de faire gronder ſes foudres, furent concédés en 1784; un Viſir prudent, aidé par les conſeils de M. le Comte de Saint Prieſt, qui dirigea encore ce nouveau traité, fit ſentir au Sultan la néceſſité d'écarter un orage qu'il étoit dangereux de laiſſer éclater.

L'Empereur, voiſin redoutable, qui venoit d'appuyer les prétentions de la Ruſſie, obtint également le paſſage du Boſphore, aux mêmes conditions.

Le Comte de Choiſeul-Gouffier, protecteur des Lys, ſe flattoit auſſi qu'on

ne lui refuseroit pas la même faveur pour les vaisseaux françois ; il en avoit si bien assuré M. le Comte de Vergennes, que ce Ministre, regardant la chose comme faite, m'écrivit à Hispahan, le 24 mai 1784, de lui faire part des moyens qui pourroient faire prendre aux marchandises de Perse, attirées en Russie par la Mer Caspienne, un nouveau cours par la Mer Noire, la France ayant, ajouta-t-il, beaucoup d'avantages pour profiter de ce nouveau débouché.

Je me rendis auprès de tous les Princes qui gouvernoient les Provinces septentrionales de la Perse, & je les trouvai tous disposés à faciliter le commerce des François, en faisant acheminer vers Trébisonde les marchandises qui sont traduites par la Mer Caspienne, ou transportées par des caravannes à Smyrne, les Persans préférant d'avoir de la première main les échanges en marchandises de France, qu'ils estimeront toujours mieux que celles de Russie.

On parloit beaucoup alors d'un certain *Iman-Manſour*, comme d'un nouveau prophéte qui menaçoit le centre de l'Aſie d'une double révolution; on le croyoit Européen, mais ce n'étoit qu'un ſimple Tartare *Naghuis*, auſſi ignorant que ſes compatriotes, qui eut la folie de vouloir faire un nouveau commentaire du mahométiſme. Il ſéduiſit d'abord les eſprits qui aimoient la nouveauté, & promit beaucoup de victoires à ſes ſes proſélytes, en leur perſuadant qu'il avoit reçu de Dieu la puiſſance d'amortir les boulets de canon; mais n'ayant pu mettre à couvert de l'artillerie des Ruſſes les pieux croyans qu'il avoit raſſemblé du côté d'Aſtracan, il fut bientôt abandonné & réduit à ſon premier métier de vagabond. Telle eſt l'hiſtoire de celui qui a eu plus de renommée dans les gazettes d'Europe, que dans les pays où elles lui ſuppoſoient des conquêtes.

Un Seigneur Géorgien, qui alloit

en Egypte pour voir un de ses parens, devenu Bey, fut soupçonné d'y aller pour exciter la révolte qui ne tarda pas à éclater; le Pacha de Bagdad l'ayant fort bien accueilli, sous prétexte de le défendre contre les Arabes du désert, lui donna une escorte qui le conduisit à Damas; le Pacha de cette Ville, d'après les instructions de celui de Bagdad, le retint d'abord prisonnier, & finit par s'en défaire secrétement.

CHAPITRE VI.

Guerre inévitable entre les Russes & les Turcs. Projets de commerce avec la Perse. Une frégate Russe mouille dans le port de Constantinople. Le voyage de Catherine II en Crimée; son entrevue avec le Roi de Pologne et l'Empereur. Politique des deux Cours Impériales.

AYANT passé par Constantinople, en octobre 1785, lorsque je revenois de Perse, il m'avoit paru, par les impressions que les Russes manifestoient journellement dans cette Capitale, que la Guerre ne tarderoit pas à éclater de part ou d'autre. De retour en France, on me décida, sur les notions que j'avois relativement à la Perse & aux circonstances que je prévoyois, de faire une entreprise considérable d'armes à feu que je devois faire passer du côté de Trébisonde, & repartir

dans les Provinces Ottomanes qui avoisinent la Géorgie & la Perse ; ce projet paroissoit d'autant mieux combiné que le Comte de Choiseul-Gouffier avoit promis au Ministre d'obtenir le passage des vaisseaux François dans la Mer Noire.

L'Impératrice de Russie, mettant toujours une suite dans ses projets, & satisfaite de n'éprouver aucune contradiction de la part des Turcs, qui n'osoient lui résister, portoit depuis longtems ses regards sur la Tauride. La ville de Kerson, nouvellement fondée sur les rives du Boristhène, s'agrandissoit de jour en jour, & son commerce naissant promettoit d'en faire bientôt une ville florissante. Le Prince Pontankin donnoit tous ses soins à l'embellir & repeupler, s'il étoit possible, la Crimée, devenue presque déserte par la fuite de Tartares, dont les mœurs sont peu conformes, & même presqu'incompatibles, par esprit de religion, avec celles des Russes.

En

En Janvier 1786, une frégate Ruſſe entra pendant la nuit dans le Boſphore, ſans que les gardes des Châteaux d'Europe & d'Aſie, abſentes ou endormies, s'en fuſſent apperçues, & vint mouiller dans le port de Conſtantinople. La Porte fit ſes plaintes à l'Envoyé de Ruſſie ſur la témérité du Commandant, qui donna pour excuſe de ſa hardieſſe, plutôt que de ſon ignorance, qu'un brouillard épais lui ayant dérobé la vue de terre, il avoit été entraîné, malgré lui, par les courans auxquels il n'avoit pu réſiſter; quoiqu'il lui eût été ordonné de remettre ſur-le-champ à la voile, cela ne prouva pas moins qu'une eſcadre pourroit entrer de même à l'improviſte, & bombarder cette Capitale.

Les Gazettes parloient depuis long-tems du voyage que l'Impératrice vouloit faire en Crimée; ce projet fut regardé comme un problême que l'événement ſeul pouvoit réſoudre: cependant, d'immenſes préparatifs s'accumuloient de

toutes parts, des sommes énormes furent destinées aux frais de ce voyage qui ressembloit à une expédition, & des troupes nombreuses étoient rassemblées pour rendre hommage à leur Souveraine ou assurer sa marche.

Un Ambassadeur, résident près la Porte Ottomane, qui prend soin de faire traduire les Gazettes en Turc, quand il y a des articles intéressans, ne manqua pas de dénoncer au Divan le voyage de Kerson, & de faire entrevoir en même tems de quelle conséquence il pouvoit être pour l'Empire Ottoman; les Turcs, surpris d'une pareille démarche, toujours tremblants au nom des Russes, se croyoient menacés d'une nouvelle irruption; le Divan, alarmé, fit hâter la construction des vaisseaux de guerre, & manda les troupes d'Asie pour former un rempart à l'Empire.

Catherine II partit de Pétersbourg le 18 Janvier 1787, avec la Cour la plus brillante, accompagnée des Am-

bassadeurs des Cours de Vienne, de France & d'Angleterre; arrivée à Kiovie le 9 Février, elle y séjourna jusqu'au 3 Mai, qu'elle s'embarqua sur le Boristhène; ce fleuve couvert de ses galères & des barques de sa suite les portoit avec peine; la Souveraine de Memphis descendit autrefois le Nil avec plus de volupté, mais bien moins de puissance: l'Impératrice aborda le 6 à *Kaniew*, où le Roi de Pologne, son ancien allié, s'étoit rendu d'avance; & cette entrevue, aussi préméditée que nécessaire, devoit assurer à Catherine II les greniers de la Pologne & le passage de ses troupes sur les terres de la République; continuant sa route, elle arriva le 25 Mai à Kerson avec l'Empereur qui avoit été plusieurs lieues au-devant d'elle. Là, furent scellés, entre ces deux Puissances, des projets qui assuroient leur commun aggrandissement.

L'Envoyé de Russie & l'Internonce de l'Empereur qui avoient demandé à

la Porte Ottomane l'agrément d'aller ſaluer en Crimée leurs Majeſtés Impériales, n'avoient pas peu augmenté l'embarras des Turcs ; cependant, leur prompt retour à Conſtantinople rétablit le calme dans les eſprits, ſur-tout quand on ſut que ces deux Puiſſances n'avoient fait qu'un très-court ſéjour en Crimée ; alors les Ottomans reprirent courage, peut-être même leur perſuada-t-on que les préparatifs conſidérables qu'ils venoient de faire avoient intimidé l'Impératrice, qui, ne ſe croyant plus en ſûreté dans la Tauride, avoit cru devoir retourner dans ſa Capitale.

L'Europe, attentive au voyage de Kerſon, fut bien ſurpriſe de ſon peu de durée, & encore plus de ce qu'il n'avoit point cauſé d'événemens ; on accuſa Catherine II d'avoir ſacrifié à la paſſion favorite de ſon ſexe des ſommes immenſes ; on crut que la vanité ſeule avoit pu lui faire naître le déſir de paſſer quelques jours dans ſa nouvelle con-

quête ; son entrevue avec le Roi de Pologne ne rappelloit que l'occasion d'en recevoir de nouveaux hommages ; on regarda comme une foiblesse ce qui étoit l'effet de la politique la plus profonde, & l'on comparoit dans Paris le voyage de Kerson à un voyage de Fontainebleau : mais est-il croyable que l'Impératrice qui regne depuis si long-tems avec prudence, & dont les lustres, depuis qu'elle est en possession de la Couronne, sont marqués par autant de monumens d'une politique aussi bien concertée, que la vaste ambition qui la caractérise, se fût laissé entraîner au simple désir de voir la Crimée ?

Catherine II s'approchoit bien mieux de son but lorsqu'on croyoit qu'elle s'en éloignoit ; l'Empereur n'avoit pu trouver une occasion plus favorable à ses vues, que celle où devoit se trouver en Crimée la Souveraine qui l'avoit soumise à sa Puissance ; il est à présumer qu'il y tem-

plit le double but de politique & de curiosité qui avoit causé son voyage de Kerson ; rappellé à Vienne par la révolte des Pays-Bas, l'Europe n'en fut pas moins convaincue qu'il alloit diriger ses opérations de concert avec celles de Russie ; le mariage de son neveu, qu'il destine à lui succéder, avec la sœur de la grande Duchesse de Russie, sembloit prouver que les intérêts des deux Cours Impériales alloient également se rapprocher.

Un simple point d'honneur ou de rivalité suffit en Europe pour allumer une guerre longue & meurtrière. On se bat dans les trois mondes ; on prend des isles & des places ; la paix se fait ; on rend de part & d'autre ce qui détruisoit l'équilibre, & tout rentre dans l'ordre primitif. Il n'en est pas ainsi d'une guerre entre les Turcs & les Russes. Catherine II vouloit sans doute être attaquée la première, parce qu'elle étoit sure de battre les Turcs, & de les forcer, comme étant

les agresseurs, à la dédommager des frais de la guerre par la cession de quelques nouvelles conquêtes.

A la surprise de tous les Cabinets politiques de l'Europe, les Turcs ont déclaré la guerre à l'Impératrice de Russie; voilà sans doute le résultat du voyage de Kerson, je m'explique: Catherine II connoît, depuis la derniere guerre, toute sa supériorité sur les Ottomans; ils occupent des Provinces à la bienséance des Russes, à qui la rigueur de leurs frimats fait désirer un ciel plus doux & un sol plus fertile: les habitans du nord ont aujourd'hui autant de droit à chercher un climat plus heureux, que les Turcs en avoient autrefois, lorsqu'ils quittèrent les déserts de la Tartarie, pour venir renverser l'Empire des Grecs.

Le Divan, qui connoissoit tout le prix d'une paix durable avec la Russie, n'avoit que foiblement contesté sur les prétentions de l'Impératrice, qui exigeant que le Grand Seigneur consentît à

la cession de la Crimée, n'ignoroit pas qu'il n'y avoit que sa foiblesse ou son indolence qui pût l'engager à souscrire une proposition qui le couvroit de honte.

L'Europe est témoin de tous les sacrifices que les Turcs ont fait volontairement, plutôt que d'être exposés aux horreurs d'une nouvelle guerre. Catherine II avoit obtenu la Crimée, elle régnoit sur le Cuban, & donnoit des loix aux peuples de Georgie & de Circassie; que pouvoit-elle demander encore? On sait qu'*Ocsacow*, bien fortifié, offusquoit les bastions de Kinburn, & donnoit de l'ombrage aux remparts de Kerson; il valoit autant déclarer la guerre que d'avancer de nouveaux prétextes pour s'emparer de la Bessarabie; mais alors l'Impératrice eût montré à toute l'Europe que, se jouant des sermens & méprisant la foi des traités, elle ne mesuroit son ambition que sur la foiblesse de son voisin, & se fût rendue

odieuſe à toutes les Puiſſances qui ſe ſeroient réunies pour limiter la ſienne. Sans pouvoir déſigner les manœuvres qui ont favoriſé les intentions de Catherine II, il eſt poſitif que les Turcs ont pris en un moment un ſyſtême oppoſé à celui qu'ils manifeſtoient depuis long-tems, & qui a donné à l'Impératrice le droit de les battre encore, & d'appeller à ſon ſecours ſon nouvel allié, qui doit partager ſans doute avec elle les fruits de ſes nouvelles victoires. Voilà le point de réunion des deux Cours Impériales, & il falloit en venir là.

Joſeph II qui reſpectoit le traité que Marie-Théréſe fit en 1739, avec les Turcs, les voyoit avec peine poſſeſſeurs des belles Provinces qui avoient appartenu à ſes ancêtres; une armée nombreuſe & bien diſciplinée lui promettoit les plus grands avantages, & lui aſſuroit la conquête de ſes anciennes poſſeſſions.

Après avoir commandé à la ma-

nufacture de Saint-Etienne un nombre considérable de fusils & de pistolets, dont plusieurs paires étoient garnies en argent, & richement travaillés; j'avois fait garnir en pierreries un sabre & un poignard que je destinois pour un prince Persan; j'étois au moment de faire embarquer le tout à Marseille, lorsque j'appris que le passage du Bosphore étoit positivement refusé aux vaisseaux François; ce qui dérangeant totalement mes projets, relativement à la Perse, ne me laissa d'autre parti que de faire vendre toutes ces armes à Constantinople, au moment où je prévoyois que la déclaration de Guerre ne tarderoit pas à éclater. J'avois donné à mon Secrétaire un intérêt dans une partie de cet envoi, pour être plus assuré de son zèle; ayant jugé à propos de m'en faire précéder, ainsi que de quelques personnes qui avoient désiré faire ce voyage, & que je pouvois mettre à même, en acquérant des connoissances utiles, d'avoir dans

la faite part aux faveurs du Ministère, je les fis embarquer à Marseille avec le passe-port du Roi, adressant tous mes effets à deux négocians, chargés de les vendre sous l'inspection de mon Secrétaire.

Le Comte de Choiseul-Gouffier se laissa d'abord aller aux impressions de l'Envoyé de Russie, qui lui persuada qu'un envoi d'armes à Constantinople, compromettoit la neutralité que devoit garder la France, & l'engagea à me nuire sous des prétextes qui lui parurent des évidences. Dominé par M. de Bulgakov, il défendit d'abord à ces messieurs de se débarquer, & ne le leur permit que pour leur ordonner de partir pour Smyrne, libre à eux de m'y attendre. Mon Secrétaire ne voulut abandonner l'administration que je lui avois confiée, qu'après que le Comte de Choiseul-Gouffier s'en seroit rendu responsable; ce que n'ayant pas voulu faire, il lui fut permis de rester à Constantinople. Cette nouvelle que j'appris de la ma-

nière la plus circonſtanciée, dût m'engager à porter mes plaintes au Miniſtre, ſur les procédés de cet Ambaſſadeur qui croyoit que je compromettois la neutralité, en envoyant des armes à Conſtantinople, lorſque lui même avoit permis aux Turcs de fretter deux vaiſſeaux Français, & d'y arborer leur Pavillon pour tranſporter à *Ocſacow* un détachement d'Ingénieurs & d'Artilleurs Français avec des Troupes Ottomanes.

CHAPITRE VII.

Motifs qui ont dû porter les Turcs à déclarer la guerre aux Russes; toute médiation devenue inutile. L'Envoyé de Russie est mis aux Sept-Tours. On arrête & saisit les vaisseaux de sa Nation.

On blâme les Turcs d'avoir attiré l'orage sur eux-mêmes au-lieu de le conjurer; mais en faisant l'Analyse des motifs qui ont pu les porter à prendre les armes, on ne sauroit trouver imprudente une démarche à laquelle ils devoient nécessairement se porter. Il est naturel à une Natoin qui se voit avilir tous les jours par une puissance rivale, de cesser en un moment une léthargie honteuse. Les Turcs menacés continuellement par l'Impératrice de Russie, & presque toujours obligés de céder à ses prétentions, voyoient encore l'Empereur cou-

vrir ses frontières d'une armée formidable qui devoit agir de concert avec celles de son alliée ; au moment d'être attaqués de tous côtés en Europe ; occupés à soumettre l'Égypte ; peu tranquilles du côté de la Perse & de la Géorgie ; embarrassés par la révolte du Pacha de *Scudari*, qui se rendoit journellement plus dangereux : c'étoit le moment cruel où le Divan consterné par tant de revers à la fois, jettoit un regard indécis sur le parti que prendroient les alliés de l'Empire Ottoman. Les Turcs appellent les François leurs amis, & le premier des François qui s'offre à leurs yeux est l'auteur du voyage pictoresque de la Grèce ; celui qui n'a voyagé parmi eux que pour mépriser leurs mœurs, qui n'a reçu l'hospitalité dans leurs maisons que pour épier leurs défauts & publier leurs vices ; celui enfin qui a manifesté par ses écrits ses vœux les plus ardents pour la destruction de leur Empire & la gloire de celui de Russie.

La Porte avoit donné depuis long-tems toute ſa confiance aux Ambaſſadeurs de France ; elle les conſultoit dans tous les cas & aucune affaire importante ne ſe traitoit à Conſtantinople ſans leur en avoir fait part. Le Comte de Choiſeul Gouffier n'a pu jouir des mêmes avantages, parce que des mains rivales de ſon crédit ont multiplié les traductions fidelles de la préface de ſes ouvrages. Devenu ſuſpect à toute la Nation, par une imprudence qu'il commit dès le commencement de ſon ambaſſade ; il eſt bien étrange qu'il ne cherchât pas à détruire les impreſſions défavorables que les Turcs avoient à ſon ſujet.

Le Miniſtre de la Marine avoit autoriſé les négocians qui formoient la compagnie de la Mer Rouge à traiter avec les Beys d'Egypte pour la ſureté des tranſports de leurs marchandiſes. Un Officier fut chargé d'ouvrir cette négociation, qui devoit reſter ſecrette. Le Comte de Choiſeul

Gouffier apprenant qu'il avoit été obligé de relâcher dans l'Archipel pour radouber son brik qui avoit souffert d'un violent coup de vent, dépêcha sur le champ M. Truguet affecté au service de l'ambassade, pour aller en Égypte remplir cette commission qui fit beaucoup de bruit parce qu'elle fut éventée, & la Porte en ayant eu connoissance fut fort mécontente que le Comte de Choiseul-Gouffier eût envoyé le Commandant de son brik pour traiter avec les Beys des affaires qu'il devoit communiquer au Divan, au lieu de s'adresser à des rébelles.

Si le Comte de Choiseul-Gouffier n'eût pas contremandé celui qui étoit chargé de cette mission, cet Officier auroit traité en Égypte, sans fair tort à l'Ambassadeur qui auroit pu le désavouer si le Grand-Visir lui en eût fait des reproches. Tel a été le second motif qui mit à son comble la méfiance

méfiance que les Turcs avoient naturellement pour toutes les opérations du Comte de Choiſeul-Gouffier.

Le Grand-Viſir ſignifia le 16 août 1787, à l'Envoyé de Ruſſie, de ſigner la reſtitution de la Crimée ou de ſe rendre aux Sept-Tours, ne lui donnant qu'une heure pour l'alternative. Ce Miniſtre n'ignoroit pas que M. de Bulgakov n'avoit pas les pouvoirs réquis pour faire ce qu'on exigeoit de lui, mais ce n'étoit qu'un moyen ſûr de déclarer la guerre ſans réplique, afin de ne plus donner lieu à des négociations qu'il prévoyoit peu favorables aux intérêts de la Porte; elle n'auroit pu ſans inconvénient, refuſer à la France l'honneur d'une médiation qui lui paroiſſoit dangereuſe, parce que le Comte de Choiſeul-Gouffier en auroit été le premier mobile.

A la conſidération de M. le Comte de Saint Prieſt, qui avoit l'eſtime générale des Ottomans, ils avoient ſouſcrit

en 1774 à tous les articles du traité de *Kainardgi* ; en 1779, ils consentirent à l'indépendance de la Crimée; en 1783, ils ont approuvé la cession de cette presqu'isle qui en fut faite par *Chaimguéré* à l'impératrice de Russie: mais le Divan ayant aujourd'hui des impressions peu favorables au Comte de Choiseul-Gouffier, a cru devoir renfermer en lui-même le sentiment qui alloit diriger ses opérations. Ainsi les Ottomans menacés de tous côtés par leurs ennemis, peu ou point rassurés par leurs alliés, se sont vus réduits à cacher dans leur sein le projet qu'ils avoient conçu dans le désespoir, conservé la première fois dans le plus grand secret, pour n'éclater qu'au moment de l'exécution qui n'auroit pas eu lieu si l'Ambassadeur qui devoit être le vrai dépositaire de leur confiance leur en avoit paru digne, & si enfin celui qui devoit calmer leurs alarmes, ne leur en avoit pas causé.

Il est constant que si la Porte avoit cru pouvoir se fier au Comte de Choi-

ſeul-Gouffier, comme à ſes prédéceſſeurs dont elle aimoit les conſeils & recherchoit toujours la médiation, le Divan eût pris le parti moins violent de ſommer l'Impératrice de Ruſſie de rendre la Crimée ou de ſe préparer à la défendre. Ce manifeſte eût pendant l'hiver donné le tems aux Puiſſances amies de la Porte d'interpoſer leur autorité pour appuyer les prétentions du Divan. Alors le Roi de Suède, allié des Turcs, eût menacé plus à propos les Etats de l'Impératrice de Ruſſie, qui ſurpriſe de ſe voir un ennemi ſi proche de ſa Capitale et dont les vaiſſeaux pouvoient tenir en échec dans la Baltique les eſcadres qu'elle deſtinoit pour ſoumettre l'Archipel, auroit été forcée de ſe concilier les Ottomans, plutôt que de jetter un dévolu ſur leurs provinces. Alors le Nord n'eut pas été bouleverſé par les ſecouſſes qu'il vient d'éprouver; Catherine II eût renoncé à ſes projets; l'Empereur toujours redoutable à ſes voiſins gouverneroit en paix ſes vaſtes Etats;

un million d'hommes ne se seroient pas vus arrachés de leurs foyers; plusieurs milliers de braves gens n'auroient pas été voués à la mort ou à l'esclavage, & l'ambition resserrée dans les bornes de l'équilibre n'eût point troublé le calme de l'Europe ni le repos de l'Asie.

Le Grand Visir voulant faire connoître aux principaux Officiers de l'Empire combien étoit juste & nécessaire la guerre qu'il venoit de déclarer, dit en se tournant vers ceux qui étoient présens à la dernière audience de l'Envoyé de Russie, souffrirons-nous tous les jours de nouveaux outrages? si nous devons périr, mourons une bonne fois plutôt que de mourir tous les jours.

M. de Bulgakov s'étant refusé, comme on s'y attendoit bien, à signer ce qu'on exigeoit de lui, fut conduit aux Sept-Tours, mais avec une politesse inconnue jusqu'alôrs; l'usage de tous tems étoit de joindre à l'emprisonnement des Envoyés de Russie, soit des invectives de la part du

Grand Visir, ou des insultes & même des mauvais traitemens de la part de la populace; les gens de sa maison qu'il demanda pour partager sa captivité lui furent accordés sans réplique, & il jouit pendant long-tems de la liberté sans exemple, d'écrire au dehors ou de recevoir des paquets sans qu'on les eût visité; cette modération extraordinaire, peut annoncer que les Turcs se sont un peu civilisés et que la détention de l'Envoyé de Russie n'a été que le signal de guerre que la Porte a voulu donner à ses troupes en se conformant à l'usage accoutumé toutes les fois qu'elle a eu des contestations ou des démêlés avec la Russie.

Les Turcs s'emparèrent de treize vaisseaux marchands Russes qui étoient dans le port de Constantinople; la Porte ne s'opposa point à ce que l'Internonce de l'Empereur prît sous sa protection les Russes négocians & autres pendant le tems qu'il leur fut accordé pour se retirer hors de l'Empire Ottoman.

CHAPITRE VIII.

Surprise causée par la déclaration de guerre. Événemens qui l'ont suivie. Premières hostilités. Mon retour à Constantinople. Ambassadeurs de Tipo-Saïb. *Mon retour à Paris par Belgrade & Vienne.*

TOUS les Ministres résidans près la Porte Ottomane furent plus ou moins surpris du coup imprévu qui venoit d'éclater. Le Comte de Choiseul-Gouffier s'y étoit si peu attendu, que la nouvelle de cet événement parvint à M. le Comte de Montmorin, le même jour que ce Ministre venoit de faire expédier le congé sollicité par cet Ambassadeur, pour revenir à Paris. M. le Chevalier de Gaville qui arrivoit à Constantinople pour le remplacer par *intérim*, en qualité de chargé d'affaire, ne s'y trouva que Secrétaire d'ambassade, le Comte

de Choiſeul - Gouffier ayant crû qu'il ne lui ſeroit pas glorieux de s'abſenter. Il voulut d'abord ſe ſignaler en propoſant au Divan de faire une ſuſpenſion d'armes, après quoi on aſſembleroit un Congrès pour traiter de la paix à des conditions avantageuſes pour les Turcs ſans être onéreuſes à l'Impératrice de Ruſſie ; mais la Sublime Porte répondit très-ſuccinctement au Comte de Choiſeul-Gouffier que s'il vouloit commencer par garantir la reſtitution de la Crimée, on écouteroit ſa propoſition qui ne fut pas plus loin.

L'Internonce de l'Empereur ſignifia en même tems à la Porte que ſi dans trois mois la paix n'étoit pas faite, Sa Majeſté impériale ſe verroit contrainte de joindre ſes armes à celles de l'Impératrice, ſon alliée, qu'elle venoit d'attaquer.

Catherine II ne s'attendoit pas à cette levée de bouclier ou du moins la croyoit-elle plus éloignée, puiſqu'on a dit que ſes dépêches étoient en route pour or-

donner à M. de Bulgakov de se désister d'une partie de ses prétentions, plutôt que de voir éclater la guerre; peut-être encore que l'Impératrice de Russie voyant la saison trop avancée, auroit été bien aise que la rupture n'eût eu lieu qu'au printems; les récoltes avoient été mauvaises dans ses États, & ses magasins n'offroient que de modiques ressources pour la subsistance de ses troupes, qui n'étoient pas préparées à ouvrir la campagne. Cependant Catherine II se reposoit sur la fertilité de la Pologne, & l'argent qui lui manquoit, pour soudoyer ses armées, pouvoit se trouver avec le secours des emprunts & la ressource du papier - monnoie qui circule dans son vaste Empire.

Le Prince Pontankin fit fortifier à la hâte les Places de Crimée, & *Kinburn* bien défendu vit plusieurs fois échouer aux pieds de ses murs les efforts de la garnison d'Oczakow.

Le Chef d'escadre le plus habile de

marine Ottomane, revenant à Conftantinople y perdit la vie, parce qu'il fut accufé de n'avoir pas fecondé les attaques de cette forterefſe.

Peu de tems après, un vaiſſeau démâté par la tempête, entra dans le Bofphore le pavillon en berne; les châteaux tirèrent fur lui, & le Commandant qui étoit Anglois, au lieu de tirer quelques boulets rouges fur l'efcadre Turque mouillée à fes côtés, ou de fe faire prendre à l'abordage, après s'être vengé glorieufement de l'efclavage qui l'attendoit, baiſſa fon pavillon & fe laiſſa conduire à Conftantinople.

La joie y fut des plus grandes, c'étoit le Borysthène de 74, & plus de quatre cent efclaves furent mis au *Bagne*. Les Turcs apprenant que la même tempête qui avoit forcé ce vaiſſeau à chercher un abri dans le canal, avoit défemparé une partie de l'efcadre Ruſſe qui étoit affourchée dans la rade de Synope; les ordres furent donnés au Commandant de

l'escadre Turque mouillée à l'entrée de la Mer Noire d'aller s'en emparer; mais par une nonchalance impardonnable, il ne mit à la voile que plusieurs jours après, malgré un tems favorable dont les Russes profitèrent pour se radouber & atteindre les ports de la Crimée. L'escadre Turque rentra de nouveau dans le Bosphore, après avoir inutilement cherché à Synope les vaisseaux Russes qui n'y étoient plus.

Vers ce même tems *Chaïm - Guéré*, mécontent de l'Impératrice de Russie qui payoit mal son Capitaine des Gardes, fit la sottise de se laisser aller aux propositions insidieuses de la Porte; on s'empara de sa personne près d'Andrinople, & il fut conduit dans l'isle de Rhodes, où il paya de sa tête le crime qu'on lui reprochoit d'avoir vendu sa patrie.

Je revins à Constantinople le 29 septembre 1787. Le Comte de Choiseul-Gouffier étoit piqué de ce que j'avois porté des plaintes contre lui; la lettre

du Miniſtre qui lui faiſoit des reproches de ſes procédés à mon égard, & que je lui remis moi-même, lui fut encore plus ſenſible ; telle eſt la ſource de la méſintelligence qui regne depuis entre nous deux. La conduite de cet Ambaſſadeur, envers la perſonne que j'avois envoyé à Conſtantinople avec mes effets, fut cauſe que les négocians à qui je les avois adreſſé, voyant le peu de conſidération que le Comte deChoiſeul-Gouffier avoit pour moi, ſe conduiſirent avec autant de négligence que de mauvaiſe volonté ſi je ne veux pas y ajouter l'infidélité. Mais ſi j'eus le déſagrément de perdre ſur un envoi qui en enrichit d'autres, je n'en remplis pas moins le but du Gouvernement qui étoit alors de donner aux Turcs des moyens de ſe défendre.

Le Comte de Choiſeul-Gouffier ayant voulu plaire à l'Envoyé de Ruſſie, crut juſtifier le mauvais accueil qu'il fit aux perſonnes que j'avois envoyé à Conſtantinople, & ſes ordres d'en par-

tir ſur le champ pour ſe rendre à Smyrne, en me diſant que c'étoit pour me cauſer de l'économie, excuſe d'autant plus futile, que ſans compter les frais de leurs allées & venues, les logemens & les vivres ſont trois fois plus chers à Smyrne qu'à Conſtantinople. Enfin pour éviter tous reproches de la part des perſonnes que j'avois voulu obliger ſi je n'avois pas été contrarié, je finis par leur payer ſans même y être obligé, toutes les dépenſes de leurs voyages en Levant & ceux de leur retour en France.

Un Ambaſſadeur de *Tipo-Saïb* qui étoit parti de l'Inde avec une ſuite de plus de ſix cents perſonnes, & dont il ne reſtoit qu'environ la moitié, campoit hors de la ville; en attendant l'audience du grand Viſir, il s'amuſoit à faire manœuvrer ſes ſoldats qui faiſoient avec beaucoup de préciſion l'exercice à l'Européenne.

Le but de ſa miſſion qui ne tranſpiroit pas, ne pouvoit avoir d'autres motifs que quelques vues de commerce,

depuis le peu de rapports que les Turcs ont avec les Indiens. Quoiqu'il en ſoit la Porte ſe mit fort peu en peine de lui rendre des honneurs, & ne fit que des frais modiques quand elle ſçut que les vaiſſeaux qui portoient les préſens avoient fait naufrage dans le Golphe Perſique, & que ceux qui ne s'étoient pas perdus dans ce déſaſtre n'étoient pas conſidérables; d'ailleurs ſa ſuite dont il en mouroit tous les jours à cauſe du changement de climat étoit mal vétue, ce qui donne peu de conſidération parmi les Turcs.

Lorsque cet Ambaſſadeur fut à l'audience du grand Viſir, on lui préſenta pour monter un beau cheval richement enharnaché; l'Ecuyer ignoroit apparemment que ſon Excellence étoit cul de jatte; elle ſe fit porter dans un Palankin peu magnifique au milieu de ſa troupe, à qui on n'avoit pas permis le port des fuſils, mais une certaine quantité avoit des lances dans un aſſez bel ordre.

Je voulus plaiſanter avec un vieux

Turc de ce que *Tipo-Saïb* leur avoit envoyé un Ambaſſadeur qui n'avoit pas de jambes ; il me repondit fort ſenſément que s'il avoit une bonne tête, il pouvoit s'en paſſer pour remplir ſa miſſion puiſqu'il avoit un palankin.

En partant de Conſtantinople, je repris en poſte la route de Belgrade ; je rencontrois tous les jours des troupes qui alloient en Moldavie, ou du côté de la Crimée, les Turcs paroiſſant très-peu occupés à ſe fortifier du côté de l'Empereur, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas les mouvemens de ſes troupes, qui couvroient déjà les frontières de Hongrie, & le Pacha de Belgrade regardoit tranquillement les drapeaux des troupes impériales déployées de l'autre côté du Danube. Je connoiſſois Abdi-Pacha, & je fus le voir le 3 novembre 1787. Après m'avoir parlé des troupes que l'Empereur faiſoit défiler journellement du côté de ſes frontières, ce ſont des chiens qui aboyent, me dit-il d'un ſang froid

qui étoit bien loin de lui faire songer à reparer les fortifications de sa ville.

A mon arrivée à Paris, je lus dans la Gazette de Leyde plusieurs articles qui paroissoient sous mon nom ; comme ils étoient contraires à tout ce que j'avois pu dire dans la société de mes amis, je me fis un devoir de refuter ces détails qui ne m'appartenoient pas, & j'adressai la lettre suivante au Rédacteur, en le priant de l'insérer dans ses feuilles.

J'ignore absolument, Monsieur, qui a pu vous donner les détails que vous citez sous mon nom dans votre gazette du vendredi 14 décembre. Premièrement on s'est trompé en disant à cette époque, « que j'étois, il y a *trente-cinq jours*, à *Constantinople*, » puisque n'ayant mis que *vingt-cinq jours* de marche, je suis arrivé à *Paris* le 19 novembre. J'ai fait part à mes amis de mes observations pendant le voyage que je viens de faire en Turquie. J'ai pu dire à quelques per-

ſonnes qui m'ont fait des queſtions, que la peſte faiſoit ſes ravages accoutumés à Conſtantinople; mais je n'ai pu dîner la veille de mon départ chez le Comte de Choiſeul-Gouffier avec M. Dureſte, Officier d'artillerie, mort, comme vous l'annoncez vous-même dans la même feuille, le 26 nov. tandis que je ſuis parti le 25 octobre de cette Capitale. Je n'ai pas pu dire que le Comte de Choiſeul-Gouffier, épouvanté des ravages que faiſoit la peſte à *Péra*, ayant voulu ſe retirer à ſa maiſon de campagne, l'avoit trouvé occupée par les *Galiongis*, troupe de la Marine, & que les Yenniſſaires de ſa garde en étoient venus aux mains pour les déloger. Je ſavois par moi-même qu'une bruyante milice, qui partoit pour la guerre, avoit tiré quelques coups de fuſil dans ſes fenêtres, & que, ſi quelques perſonnes attachées à l'Ambaſſade, ont été inſultées, le palais ni la perſonne de l'Ambaſſadeur n'ont jamais été menacés d'un

d'un Siège. Il y eut à la vérité une petite alerte à *Tarapia*, qui se termina par la mort d'un Garde du Comte de Choiseul-Gouffier. Il est vrai aussi que le Capitaine du vaisseau eut soin de la venger par celle du *Galiongi* meurtrier, mais sans que le Grand-Visir, qui ne se mêle que des grandes affaires, eut ordonné le Cordon. J'ai encore parlé du mauvais ordre qui règne dans l'armée Turque, moins nombreuse qu'on se l'imagine, mal équipée & encore plus mal pourvue. Le Pacha de Belgrade, un des grands Hommes de l'Empire Ottoman, me parut si tanquille au milieu de ses fortifications délabrées & d'une garnison peu nombreuse, que je le vis jetter un œil de mépris sur les Drapeaux qui bordent le Danube. D'après cette inepte assurance & ce que j'ai vu moi-même, j'ai pu assurer que Belgrade ne résistera pas 24 heures. J'ai ajouté que rien n'étoit au-dessus des troupes Impériales que j'avois vu en marche ou cantonnées

dans la Hongrie. Je conviens que j'ai joui d'un ſpectacle raviſſant qui m'a bien dédommagé des craintes aſſez fondées que m'avoient donné, lorſque j'ai traverſé la Turquie, les Pillards qui marchoient ſur ma route, & dont l'anéantiſſement, qui ne paroît pas éloigné, pourra faire ſentir aux Turcs, s'ils ne reconnoiſſent pas bientôt leur faute, le tort qu'ils ont eu de déclarer la guerre à l'Alliée d'une Puiſſance auſſi formidable.

Je dois ajouter que ſi j'ai fait pluſieurs voyages en Perſe & en Turquie, je n'ai jamais été titré de Conſul-Général de Hiſpahan. J'ai même débuté, lors de mon premier voyage en Syrie, par témoigner mon antipathie pour les fonctions Conſulaires, dont j'ai donné des marques aſſez publiques.

Votre Extrait me fait encore rappeller par le Gouvernement à Conſtantinople, pour y être chargé des principales négociations. Je n'ai jamais négocié dans cette Capitale. Le Comte de Choiſeul-Gouffier,

notre Ambaſſadeur, donnera ſans doute, dans une circonſtance auſſi épineuſe, des marques éclatantes de ſon intelligence dans les affaires politiques. Je ſuis aſſez modeſte pour ne pas ſouffrir qu'on m'aſſocie à ſa gloire. Je vous prie, Monſieur, d'inſérer ma lettre dans votre première feuille, afin que les perſonnes qui tiennent de moi les détails dont je vous fais part, & qui ont dû les voir altérés & erronés dans votre *Gazette* du 14 Décembre, voyant aujourd'hui ma réclamation, me rendent la juſtice que j'ai toujours rendu à la vérité. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le Cte. de FERRIÉRES-SAUVEBŒUF.

CHAPITRE IX.

Retour du Capitan-Pacha à Conſtantinople. Relation de ſes exploits en Égypte. Détails au ſujet de cet Amiral. L'Empereur déclare la guerre à la Porte. Départ de l'Internonce.

LE Capitan Pacha revint à Conſtantinople avec toutes les palmes de l'Égypte, du moins lui en attribuoit-on la conquête. Il fut reçu avec l'entouſiaſme que cauſoient ſes nouveaux exploits & la terreur qui le précéde toujours dans cette Capitale; cependant cette expédition étoit bien différente de la manière dont on la publioit.

Ayant débarqué en Egypte quelques troupes, ſous prétexte de les faire rafraîchir, il parvint d'abord à calmer la méfiance des Beys qui n'avoient pas vu ſans crainte, ſon débarquement ſur le Delta. Il ſe fit rendre les comptes de la douane,

punit quelques exactions & fit entendre qu'il étoit venu pour faire justice du Pacha du Caire qu'on accusoit de plusieurs violences : celui-ci étoit dans son secret, il s'avança le long du Nil & combattit quelques Mameluks ; alors les Beys ne doutèrent plus des projets d'Assan Pacha, ils sortirent du Caire avec leurs troupes pour aller à sa rencontre, aussitôt le Pacha en fit fermer les portes. Les Beys déconcertés par cette manœuvre, & se croyant trahis par les habitans, s'éloignèrent de la ville en faisant tous les jours quelques escarmouches avec la petite armée du Capitan Pacha qui fit son entrée dans le Caire, & s'informa des plus riches familles pour les dépouiller successivement, en prétextant qu'elles étoient alliées des Beys ou dans leurs intérêts.

L'avarice penchant inexorable de ce grand Amiral, lui fit commettre mille atrocités qui mirent au désespoir les habitans du Caire ; ils croyoient avoir reçu en lui le libérateur de leur ville, mais

n'ayant trouvé qu'un Tiran plus féroce encore que leurs premiers oppresseurs, ils rappellèrent les Beys, & le Capitan Pacha menacé de se trouver entre deux feux, voyant d'ailleurs l'impossibilité de soumettre ses fiers agresseurs, fit proposer la paix. On donna des ôtages de part & d'autre pour la sureté des conventions réciproques; les contributions qu'il avoit extorqué lui ayant été accordées à titre de tribut, il sortit du Caire après avoir signé un traité qui n'assuroit pas pour long-tems à la Porte Ottomane l'obéissance des Beys & encore moins la soumission de l'Egypte.

Assan-Pacha remonta sur ses vaisseaux conduisant avec lui les fruits de son expédition & deux Beys comme des Trophées qui devoient attester ce que les Turcs ont appellé ses victoires.

Je ne discuterai point si l'Egypte étoit rébelle, la Puissance des Beys cimentée de la valeur des Mameluks eut les mêmes principes que celle du Sul-

tan ſoutenue par les Yenniſſaires; les Egyptiens ſoumis aux Turcs, avoient peût-être plus de droit à ſecouer le joug de la Porte Ottomane que pouvoient en avoir les Colons qui ont ſecoué celui d'Angleterre.

Je n'ai jamais eu l'idée d'être apologiſte, & quoique le Capitan-Pacha vienne d'être peint comme un homme qui ſeroit grand chez toutes les nations, je laiſſe à ceux qui ont reçu des témoignages de ſa bienveillance, d'en faire un héros, plutôt que d'être ingrats.

Aſſan-Pacha dont les premières années s'écoulèrent dans l'eſclavage, apprit à Alger, où il s'étoit ſauvé, les principes de la piraterie qui en firent un bon corſaire, mais ne purent malgré l'uſage d'une fréquente navigation, lui donner les connoiſſances requiſes & les talens néceſſaires pour commander les évolutions d'une eſcadre. Il fut battu pluſieurs fois dans la dernière guerre par les Ruſſes, qui dans celle-ci ont encore remporté ſur lui de grands avantages.

Un lion qui le ſuivoit par-tout étoit un objet de terreur pour tous ceux qui l'approchoient; un tigre dont il voulut encore ſe faire eſcorter, ayant failli à le dévorer, il fut obligé de ſe défaire de ces animaux que ſon caractère ſeul pouvoit lui faire croire domeſtiques.

Une avarice ſordide, qui n'en déplaiſe à celui qui veut le juſtifier, eſt reconnue de tous les Ottomans, lui a valu de grands tréſors; il eſt célébre d'ailleurs, par mille traits d'une féroce cruauté qu'une nation policée ne ſauroit traiter de bravoure, & que perſonne n'aura le crédit de faire paſſer à Paris pour des faits dignes d'être placés à côté de ce que l'hiſtoire a de plus brillant.

Aſſan-Pacha aime mieux s'aſſouvir dans le ſang dont il paroît altéré, que de laiſſer agir ceux qui le ſuivent pour exécuter ſes ordres.

Son cœur répond parfaitement aux traits de ſa figure; il eſt fier, actif, hardi, courageux, & ſa valeur ne s'eſt jamais

démentie dans les combats; populaire par politique; quelquefois libéral, mais toujours avec meſure; il pouſſe ſa haine au dernier période, & un Grand-Viſir, d'un mérite généralement reconnu, ſacrifié à ſon ſeul reſſentiment, n'eſt pas le premier exemple de ſa vengeance.

La ſévérité avec laquelle il traite les troupes de la marine le font craindre & reſpecter; Aſſan-Pacha peut être déſigné pour l'ami des François; mais je doute qu'il puiſſe paroître un grand homme aux yeux d'une Nation dont l'humanité eſt le premier mobile, & dont l'aménité forma le caractère.

Ce grand Amiral de retour à Conſtantinople, ſe rendit aux chantiers, preſſa les travaux & hâta l'armement de l'eſcadre la plus formidable que les Turcs ayent jamais appareillé.

Quoique le Divan ne manifeſtât point au-dehors les craintes que lui donnoit la ſignification de l'Empereur & les mouvemens de ſes troupes, les Turcs néan-

moins furent bientôt inſtruits des diſpo-ſitions qui alloient cauſer une double hoſtilité.

Les Autrichiens voulurent ſurprendre Belgrade, car rien n'étoit ſi facile que de s'en emparer, lorſque ſes fortifications délabrées n'exigeoient pas un ſiège réglé. Malgré les intelligences que les troupes Impériales avoient dans cette place, elles ne purent exécuter ce coup de main, ſoit par l'obſcurité de la nuit qui en rendit l'accès plus difficile, ou par d'autres inconvéniens qui les forcèrent à ſe retirer à Semlin.

Abdi-Pacha en donna ſur le champ avis à la Porte, qui s'en plaignit à l'Internonce; il allégua que les Autrichiens ayant cru appercevoir des mouvemens du côté de Belgrade, avoient pris ſimplement les armes pour s'en aſſurer.

La Porte eut l'air de ſe contenter de ces raiſons; mais ſur quelques opérations, non moins équivoques & pas plus heureuſes, le Grand-Viſir preſſa le Baron

d'Herbert de s'expliquer définitivement ſur les intentions de l'Empereur.

Cet Internonce lui ſignifia le 9 février 1788, que d'après ce qu'il avoit intimé à la Porte lorſqu'elle avoit déclaré la guerre à l'Impératrice de Ruſſie, il avoit ordre de ſe retirer avec tous les ſujets de Sa Majeſté Impériale.

Le Grand-Viſir qui s'attendoit à cette réponſe lui fit dire par l'Interpréte qui avoit fait ce meſſage, qu'il étoit libre & que Sa Hauteſſe lui accorderoit les commandemens néceſſaires pour ſon départ; il les reçut quelques jours après en termes fort honorables.

L'Ambaſſadeur de France dut pendant ce tems-là envoyer ſes Drogmans à la Porte parce que le Baron d'Herbert lui avoit recommandé les ſujets Autrichiens pendant le tems qui leur fut donné pour quitter Conſtantinople. Cette commiſſion étoit délicate & fort épineuſe, devant même paroître de mauvais augure au Divan, parce que M. de Bulgakow avoit recommandé

les Ruſſes à l'Internonce qui chargeoit à ſon tour l'Ambaſſadeur de France de protéger les Autrichiens, & les pronoſtics faiſoient redouter aux Ottomans que les François ne fuſſent bientôt recommandés à l'Ambaſſadeur d'une autre Puiſſance; cela paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable, que le Comte de Choiſeul-Gouffier avoit fait partir furtivement quelques mois auparavant Madame la Baronne d'Herbert avec ſes enfans ſur le brik du Roi, le Tarleton, chargé de la remettre à bord d'une frégate qui l'attendoit à Ténédos pour la tranſporter à Malte. C'étoit encore ſur un vaiſſeau françois que l'Internonce mit à la voile le 16 février avec toutes les perſonnes de ſa ſuite, & il étoit néceſſaire que la Porte fût inſtruite de tous ces arrangemens qui ne pouvoient avoir lieu ſans ſon agrément.

Il eſt conſtant que l'influence du Comte de Choiſeul-Gouffier, ne paroiſſoit pas en faveur des Turcs, & que cet

Ambaſſadeur dût avoir bien de la peine à raſſurer le Divan ſur les diſpoſitions du cabinet de Verſailles.

On craignoit que le Baron d'Herbert ne fût deſtiné à tenir compagnie à M. de Bulgakow ; mais l'uſage, règle invariable des Ottomans, fut toujours de laiſſer partir l'Internonce, n'y ayant qu'un ſeul exemple contraire, tandis que les Envoyés de Ruſſie ont ordinairement les Sept-Tours pour priſon toutes les fois que les Turcs ſont en guerre avec cette Puiſſance.

C'étoit d'ailleurs la circonſtance où l'Internonce riſquoit le moins d'être mis en captivité, car les ſentimens de modération manifeſtés par la Porte étoient, pour ainſi-dire, l'effet d'une politique néceſſaire, afin de raſſurer les Yenniſſaires & de perſuader aux troupes que bien loin de témoigner leur reſſentiment à un Miniſtre qui n'étoit pas reſponſable de la conduite de ſon Maître, ce nouvel ennemi qu'ils avoient à combattre,

ne devoit pas leur inſpirer une fureur peu glorieuſe, mais leur promettre de nouvelles victoires & des nouveaux triomphes.

CHAPITRE X.

Le Grand-Visir se met à la tête de l'armée qui doit combattre les Autrichiens. Belgrade est réparée. Animosité entre le Grand-Visir & le Capitan-Pacha. Départ de ce grand Amiral avec son escadre. Manière de traiter les Déserteurs. Reclamation faite par l'Ambassadeur de France pour la liberté de l'Envoyé de Russie.

LES troupes d'Asie qui passoient tous 1788
les jours en Europe, se rassembloient à trois lieues de Constantinople; l'étendard de Mahomet fut déployé, & le Grand-Visir se rendit au camp le 17 Mars, après avoir reçu les complimens de tous les Ambassadeurs & Ministres étrangers. Il partit vers la fin du mois pour aller camper près de Sophie, d'où il pouvoit observer plus aisément les premiers efforts de l'armée Autrichienne.

Lorſque Belgrade fut remiſe en 1739, au pouvoir des Turcs, par un article du traité, cette place devoit reſter dans le même état où elle étoit à cette époque; mais Abdi Pacha ſe doutant bien qu'il ne tarderoit pas à être aſſiégé, rétablit au moment de la rupture & en peu de tems les mauvaiſes fortifications de cette place, que de nouveaux ouvrages & une garniſon plus nombreuſe ne rendoient plus ſuſceptible d'être enlevée par ſurpriſe.

Vers ce même tems ſurvint la querelle qui finit par brouiller entièrement le Grand Viſir & le Capitan Pacha.

Le fils du Marquis de Zambekari, Eſpagnol, fait priſonnier à bord du vaiſſeau Ruſſe, le Boriſthène, fut remis par le Capitan Pacha entre les mains de l'Envoyé d'Eſpagne, qui eut la coupable foibleſſe, huit jours après l'avoir gardé chez lui, au lieu de le faire partir ſur-le-champ, de le remettre au Grand Viſir, qui ſe ſentit offenſé que le Capitan Pacha eût délivré un eſclave ſans l'en prévenir. Ce

coup

coup d'autorité dût blesser l'amour propre du Grand Amiral, & fut la seconde cause qui désunit entièrement ces deux premiers chefs de l'Empire : car le Capitan Pacha n'avoit jamais voulu pardonner au Grand-Visir d'avoir déclaré la guerre aux Russes à son insçu, lorsqu'il étoit en Egypte.

Le 19 Mai, Assan Pacha mit à la voile pour la mer Noire, avec l'appareil le plus brillant; son escadre étoit composée de seize vaisseaux de ligne; l'Amiral de 84 canons; le contre Amiral de 74, de construction françoise; un autre de 74 qui étoit le Boristhène, prise Russe; cinq de 70; trois de 68; deux de 60, & trois de 50: neuf frégattes; une de 48 canons, une de 40, une de 34, trois de 30, deux de 28, & une de 24: quatre corvettes; deux de 22 canons, une de 14, une de 12, & un brik de 18; quatre galiottes; quatre bâtimens marchands armés en guerre;

un de 28 canons, un de 24, & deux de 18; quatre galiottes à bombes, armées de 7 canons & un mortier; quarante chaloupes canonières, armées d'un canon de vingt-quatre; vingt-cinq chaloupes bombardières; armées d'un canon de trente-ſix & d'un mortier; deux chebecs de 30 canons; deux brûlots; quatre kirlanguits; deux de 20 canons, deux de 14, & une prame, le tout formant cent ſeize voiles. Toutes les galiottes à bombes, chaloupes, canonières, bombardes, & le brik étoient de conſtruction Françaiſe, dirigée par M. le Roy.

Quatre-vingt bâtimens de tranſports devoient prendre à Cynope des troupes & tout ce qui étoit néceſſaire pour le débarquement que le Capitan Pacha vouloit faire en Crimée.

La manière dont les déſerteurs des Puiſſances ennemies, ſont traités par les Turcs, n'eſt pas faite pour en attirer

beaucoup chez eux; environ soixante soldats désertèrent des régimens Autrichiens; il y en avoit la moitié de français qui eurent la présence d'esprit de se donner pour tels, & de dire qu'étant les sujets d'une Puissance amie de la Porte, ils avoient refusé de porter les armes contre elle; ceux-là furent remis entre les mains de l'Ambassadeur de France; mais leurs camarades ayant oublié de couper leurs prépuces, seul moyen d'éviter l'esclavage, & de faire accepter leurs services, furent mis à la chaîne & envoyés aux châteaux des Dardanelles, où ils éprouvent le même traitement, que s'ils avoient été pris les armes à la main.

Une négociation peu faite pour accréditer l'Ambassadeur de France, fut la réclamation de la liberté de M. de Bulgakow; le Comte de Choiseul-Gouffier se flattant de l'obtenir, avoit retenu fort long-tems aux Dardanelles,

la frégatte l'Iris pour y faire embarquer cet Envoyé; mais la décision de la Porte traînant en longueur, il prit le parti de congédier la frégatte, & fit frêter à cent louis par mois un vaisseau marchand de Marseille, qu'il fut obligé de renvoyer encore après avoir perdu totalement l'espoir de réussir dans cette négociation.

Le Grand-Visir, peu satisfait que le Comte de Choiseul-Gouffier manifestât dans de pareilles circonstances, l'attachement dont on l'avoit accusé pour les intérêts de la Russie, au détriment même de ceux de la Porte, lui écrivit, pour répondre à ses sollicitations déplacées, que les troupes d'Asie, en apprenant à Constantinople la relaxation de l'Envoyé de Russie, porteroient au camp le désordre & la révolte; & comme Youssef Pacha étoit fort honnête, il finissoit par lui dire qu'il seroit le premier à qui il feroit part de la liberté de M.

de Bulgakow, quand il feroit tems de la lui accorder.

L'Ambaffadeur d'Angleterre s'étoit vanté qu'il obtiendroit la délivrance de ce prifonnier ; mais fi quelqu'un en a été près, ou du moins en a effuyé le refus, il n'en eft pas d'autre qui ait laiffé tranfpirer la réponfe du Grand-Vifir à ce fujet.

Tout le fruit qu'a retiré l'Envoyé de Ruffie de toutes ces négociations, c'eft la douleur de fe voir refferrer davantage, la Porte ayant craint qu'on ne le fît enlever ; ce Miniftre privé de toutes communications au dehors, ne jouit plus de l'agrément d'avoir une vue fur le rivage de la mer & fur la rue qui eft au tour de fes murs.

CHAPITRE XI.

Mon retour à Conſtantinople. Démêlé avec le Comte de Choiſeul-Gouffier. Départ des Eſcadres Turques pour l'Archipel & la Mer Adriatique. Politique de la République de Veniſe, en conſervant la neutralité.

AYANT des affaires à terminer à Conſtantinople, où j'avois laiſſé mon Secrétaire avec beaucoup d'effets, M. le Comte de Montmorin, dont je n'ai qu'à me louer de toutes les marques d'intérêt qu'il m'a toujours témoigné, connoiſſant la rapidité de mes voyages, & fort inquiet de n'avoir pas reçu depuis longtems les dépêches du Comte de Choiſeul-Gouffier, me confia les ſiennes pour cet Ambaſſadeur, fournit aux frais de ma route, en me prévenant que s'il me chargeoit de ſes réponſes, je ſerois à ſes ordres pour mon retour, & que dans

l'autre cas, je pourrois m'en revenir à ma volonté.

Nos conventions faites, je partis de Paris le 17 Avril 1788; le 25 je m'embarquai à Marſeille, parce que je fis réflexion que les routes de l'Albanie que je m'étois d'abord décidé de prendre, pourroient me cauſer des retards ſans compter les dangers de traverſer la province du Pacha de Scudari. Jamais je n'ai fait de voyage plus difficile; le Capitaine du navire qui alloit à Salonique, m'ayant débarqué dans l'île de Mételin, je continuai une marche pénible : paſſant d'un endroit à l'autre, j'atteignis les Dardanelles, & après m'être vu tantôt en bateau, & tantôt à cheval, j'arrivai à Conſtantinople le 22 Mai. Je remis au Comte de Choiſeul-Gouffier les dépêches dont j'étois chargé, en lui demandant s'il me confieroit ſes réponſes; il me dit, pour motiver ſon refus, qu'il avoit un brik & cinq à ſix frégattes à ſes ordres. Piqué de ſon air de hauteur, je lui fis obſerver

que malgré les moyens prompts & faciles qu'il venoit de me désigner pour faire parvenir ses dépêches, le Ministre se plaignoit de les attendre trop long-tems, & que M. le Comte de St.-Priest, qui recevoit par tous les couriers des nouvelles de l'Envoyé de Naples, son beau-père, avoit appris à M. le Comte de Montmorin la signification faite le 9 Février à la Porte, par l'Internonce de l'Empereur, & son départ de Constantinople du 16; tandis que plus de deux mois après ces époques, le Ministre n'avoit pas encore reçu ses lettres, qui auroient dû les lui annoncer.

L'Ambassadeur se radoucit un peu, mais il me fit des reproches d'avoir critiqué sa conduite & son administration; il me fut aisé de me justifier en lui observant que la calomnie étoit moins méprisable que celui qui l'employe, & que quant à la médisance, il étoit bien loin loin de la redouter, puisqu'il avoit assez bonne opinion de lui-même pour ne pas

se formaliser qu'on citât les époques de son ambassade.

On m'avoit accusé auprès de lui d'avoir redit méchament qu'un Commissionnaire de Paris avoit envoyé à Marseille, & fait embarquer pour Constantinople, une demoiselle assez gentille, qui fut remise à son adresse; j'avois jugé plus à propos de garder le silence sur un envoi fait avec si peu de mystère, & même je trouvai plus convenable de dérober à nos jolies Françoises le triomphe que venoit de leur obtenir sur les beautés Orientales, le goût d'un connaisseur délicat & renommé, parce que cette préférence eût malheureusement des épines fâcheuses, qui s'annonçant sous les plus cruels symptômes, firent même craindre pour ses jours, & vengèrent trop bien les Grecques d'un passe droit qui avoit dû les offenser.

Toute explication finie, je dis au Comte de Choiseul - Gouffier, que puisqu'il ne me chargeoit point de ses ré-

ponſes, je prendrois inceſſament la route de terre comme les autres fois, afin d'éviter la longueur des trajets de mer, & l'ennui des quarantaines; il me répondit qu'il ne lui étoit pas poſſible de me donner la moindre facilité pour mon voyage, parce que je l'avois compromis dans ma lettre inſérée dans la Gazette de Leyde, que j'ai cité plus haut, & qu'en demandant à la Porte un nouveau commandement pour ma route, ce feroit l'inſtruire de mon retour à Conſtantinople, qui pourroit avoir des ſuites fâcheuſes pour ma perſonne. Appercevant aiſément les motifs de ſon refus, je lui repréſentai que ma lettre publiée dans les feuilles de Leyde étoit bien différente de la préface de ſes ouvrages, pleine de détails offenſans pour les Turcs; & que d'après la traduction qui pourroit leur en avoir été faite reſpectivement à nous deux, ma perſonne me paroiſſoit auſſi en ſûreté que la ſienne.

Le Comte de Choiſeul-Gouffier ter-

mina par me dire que j'étois bien le maître de prendre la route de terre, si toutes les difficultés ne pouvoient m'en dissuader, en m'exposant à revenir au *Bagne* si j'étois reconnu, & qu'il lui seroit impossible de se permettre aucune réclamation à mon sujet; il me conseilla de passer par la Bosnie pour atteindre les possessions de Venise, comme il l'avoit fait une fois en fraudant la quarantaine; cette voie, ajouta-t-il, n'étant guères plus longue que celle de Belgrade, devenue impraticable à cause de la révolte des Montagnards de Servie.

Je lui promis de m'en tenir à ce dernier parti; mais ayant sçu le même jour qu'il s'étoit permis les propos les moins mesurés sur mon compte, jusqu'à dire publiquement qu'il me feroit arrêter si j'étois assez hardi que de revenir à Constantinople, même avec des lettres du Ministre, je dûs naturellement me défier de lui; & craignant qu'il n'abusât de mon secret pour y mettre des entraves après

qu'il en auroit conféré avec son inséparable confident, dont les conseils sont peu délicats, je crus pourvoir à ma sûreté; & puisque cet Ambassadeur s'étoit vanté de fronder les lettres que je lui porterois du Ministre, j'avois au moins le droit de me conduire de manière à éviter des ordres qui m'auroient forcé d'obéir; voulant donc opposer la finesse à la force, je fus le lendemain trouver le Comte de Choiseul-Gouffier, pour lui dire que j'avois renoncé à mon projet, & que je partirois par mer, allant à Smyrne, d'où je passerois en Italie; il me dit que je faisois fort bien, en me laissant bien entendre que de nouvelles réflexions, dont je m'étois bien douté, ne lui auroient pas permis de me laisser prendre une autre voie.

Le 26 mai, partit pour l'Archipel une escadre d'observation, composée de quatre vaisseaux de ligne, deux de 72 canons, & deux de 68; quatre frégattes, une de 40 canons & trois de 36; vingt

kirlanguits de 12 & 16 canons.

Le Pacha de Négrepont fut commandé en même tems pour faire une croisière dans la Mer Adriatique avec deux vaisseaux de ligne, un de 64 canons & un de 60, & une corvette de 22; quoique cette escadre ne parut être destinée qu'à menacer *Scudari*, elle devoit encore intercepter le commerce de Trieste, sans cependant s'approcher de cette ville, parce que Venise dépourvue de fortifications, ne souffre point que des vaisseaux de guerre approchent de ses parages, & s'y seroit opposé.

L'Europe a été surprise que cette République, bien loin d'acquiescer au systême des deux Cours Impériales, se soit même relâchée de ses prétentions de souveraineté sur la Mer Adriatique, en permettant à l'escadre Ottomane d'y faire des croisières; mais on peut démêler aisément les vues qui ont dirigé le Sénat, lorsqu'il s'est refusé de prendre part à une guerre qui pouvoit rendre à

la République les possessions que les Turcs lui ont enlevé.

Les Vénitiens ont voulu connoître auparavant d'une insurrection, quelle seroit l'issue d'une guerre dont le succès leur paroissoit douteux ; une discussion avec le Bey de Tunis, adroitement traînée en longueur, fournit un prétexte pour tenir armée une escadre nombreuse qui ne tarderoit pas à se porter vers les isles de Chypre & de Candie, en Morée & même plus loin, si la République appercevoit le moment où les Turcs hors d'état de défendre leurs riches propriétés ne pourroient plus s'opposer à ses efforts, ou lui en témoigner du ressentiment.

CHAPITRE XII.

Mon départ de Constantinople. Observations sur ma route. Mon arrivée au Camp du Grand-Visir. Détails de son armée & de toutes les forces de terre & de mer que les Turcs ont opposé aux deux Cours Impériales.

Après avoir fait dans le plus grand secret mes préparatifs de voyage, je pris congé du Comte de Choiseul-Gouffier qui me donna un pli pour le Consul de Smyrne; m'ayant déjà prévenu qu'il ne me confieroit aucune dépêche ministérielle, je me chargeai du paquet consulaire à charge de le faire tenir à son adresse par une voie sûre, l'ayant averti que je pourrois me débarquer dans l'Archipel si j'éprouvois des tems contraires. Je lui demandai en même tems une lettre pour sa femme, prévoyant qu'elle pourroit détruire tout

ſoupçons ſur moi, & prouver ſi j'étois reconnnu dans ma route, que j'étois parti avec l'aveu de l'Ambaſſadeur.

Je partis de Conſtantinople le 6 juin habillé à la Turque avec mes domeſtiques, pouvant fort bien ſoutenir ce déguiſement, comme dans mes voyages précédents.

Arrivé à Andrinople, j'y fus témoin des ravages affreux de la peſte, & quoiqu'il y paſſât tous les jours des marchandiſes & des troupes qui alloient au camp du Grand Viſir, il eſt bien ſurprenant que ce fléau ne s'y fût point manifeſté: les malheureux qui en étoient attaqués mouroient à deux ou trois journées de-là; j'en rencontrai pluſieurs rendant le dernier ſoupir & d'autres qui étoient hors de danger; mais je ne m'apperçus pas qu'il en fût queſtion à vingt lieues d'Andrinople.

Je fis pendant mon voyage une obſervation bien affligeante pour les Turcs; leurs troupes accoutumées à commettre les plus affreux déſordres & les plus grands dégats

dégâts dans leurs marches ou leurs désertions, ont effrayé presque tous les habitans de la Bulgarie, qui se sont retirés dans les montagnes de Macédoine, où ils ont fait des chaumières; d'autres ont cherché un asyle dans quelques villes pour se soustraire aux excès de ceux qui les ont forcé d'abandonner leurs villages, ayant vu leurs troupeaux enlevés de force, ainsi que leurs bestiaux pour la subsistance des troupes; ils n'ont plus les moyens d'occuper pendant ces tems de guerre, leurs habitations qu'ils ont quitté, ni de cultiver des campagnes immenses dont les recoltes avoient nourri la première année toute l'armée du Grand-Visir; elles n'offrent plus que l'image de la dévastation qui vient de faire éprouver la disette la plus cruelle à ceux qui ont causé l'inculture de plus de cent vingt lieues de pays; il faut encore ajouter à ce désastre celui de presque toute la Servie, & d'une partie de la Valachie, dont les habitans

ont eu le même fort que ceux de la Bulgarie.

J'arrivai à Sophie le 16 juin; le camp du Grand-Visir étoit au nord de la ville dans une grande & vaste plaine; quoique je n'eusse pas été reconnu pendant ma route, car on m'avoit pris pour un pieux Musulman qui alloit combattre les ennemis du Prophéte, je jugeai à propos de faire une démarche qui importoit à ma sûreté, & malgré que le Comte de Choiseul-Gouffier eût voulu m'assurer qu'il seroit dangereux pour moi d'apprendre au Grand-Visir mon retour à Constantinople, je ne craignis pas de lui annoncer mon arrivée à Sophie.

Je lui adressai une requête pour lui demander un nouveau commandement de route jusqu'à Raguse; en lui envoyant le passe-port du Roi & une lettre de recommandation du Ministre que j'avois à remettre au Consul de France qui y réside, j'y joignis le passe-port de l'Ambassadeur; mais comme il étoit pour la voie

de Smyrne, j'y remédiai en ajoutant que j'étois au moment de partir de Constantinople, lorsque la peste s'étoit manifestée dans un bâtiment françois, ce qui étoit vrai, & que le Comte de Choiseul-Gouffier s'étant retiré tout épouvanté à sa maison de campagne où il s'étoit enfermé, ce qui étoit à la lettre, je n'avois pas pu lui demander un autre passe-port pour la voie de terre, ce qui étoit possible, ayant dû prendre ce dernier parti pour éviter la peste & ne pas retarder mon retour en France.

Si le Grand-Visir avoit crû que j'étois parti de Constantinople à l'insçu de l'Ambassadeur, puisque j'étois venu à Sophie au lieu de passer par Smyrne, j'aurois exhibé la lettre que je lui avois demandé pour sa femme, prouvant par-là qu'il savoit mon retour à Paris ; j'envoyai encore au Grand-Visir un commandement de route qui m'avoit servi six mois auparavant pour revenir de Constantinople par Belgrade, lui prouvant

par-là que j'avois déjà joui de cette faveur de la Porte, que je le priois de renouveller.

Le Reys-Effendi, Miniſtre des affaires étrangères, répondit en me renvoyant tous mes papiers, qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir ſatisfaire à ma demande, parce qu'elle étoit contraire à l'étiquette de la Porte, n'ayant pas été faite par l'Ambaſſadeur; après s'être informé de la manière dont j'avois fait ma route depuis Conſtantinople; il ajouta que mes paſſe-ports étant ſuffiſans, il me laiſſoit le maître de m'en aller en avant ou en arrière, & d'aller à Raguſe comme j'étois venu à Sophie; mais que ſi je voulois écrire à l'Ambaſſadeur pour le prier de ſolliciter auprès du Grand-Viſir le nouveau commandement que je deſirois, je n'avois qu'à reſter à Sophie, en attendant ſa réponſe, & qu'alors il ſe feroit un plaiſir de me donner même une eſcorte & de faciliter mon voyage autant qu'il dépendroit de lui.

Toute réflexion faite je ne crus pas devoir faire une nouvelle tentative auprès du Comte de Choiſeul-Gouffier, mais au moins je fus certain de ſa mauvaiſe volonté à me ſeconder; ma lettre inſérée dans la gazette de Leyde, n'avoit donc pas rendu dangereux mon retour en Turquie, & cet Ambaſſadeur pouvoit, ſans ſe compromettre, demander avant mon départ de Conſtantinople le commandement qui auroit aſſuré ma route & qu'on étoit ſi peu dans le cas de lui refuſer.

J'écrivis au Comte de Choiſeul-Gouffier que j'avois prévenu le Grand-Viſir de mon arrivée à Sophie & que m'ayant fait dire que je pouvois continuer mon voyage, je partois pour Raguſe; je le raſſurai ſur le pli qu'il m'avoit remis pour le Conſul de Smyrne, le lui ayant adreſſé par une voie ſure; je le priai de ne pas m'en vouloir ſi je lui avois caché ma véritable marche, dans la

ſeule crainte que les dangers qu'il y auroit entrevu ne l'euſſent porté à me la défendre ; étant ce ſeul motif qui m'avoit obligé de feindre, le lendemain de mon entrevue avec lui, que j'avois renoncé à ce projet, qu'il avoit d'abord approuvé après avoir convenu que j'en étois le maître ſi les périls ne m'effrayoient pas.

Je comptois ſi peu ſur ſon reſſentiment, car nous nous étions quittés ſans rancune, du moins de mon côté, que je le priai de rembourſer à un Arménien qui lui portoit ma lettre, une ſomme qu'il m'avoit prêté pour remplacer deux de mes chevaux crevés de fatigue, m'obligeant de lui rembourſer cette avance comme il l'avoit été tant d'autres fois par le Miniſtre, à mon arrivée à Paris.

Quoique reconnu pour François à Sophie, mon déguiſement ne m'attira que des honnêtetés de la part des Yenniſſaires dont j'en avois connu pluſieurs en Aſie, ne trouvant pas extraordinaire qu'un

étranger qui favoit leur langue prît auffi leur coftume pour voyager dans leur pays avec plus d'agrément.

Quelques jours avant mon arrivée à Sophie, le grand Vifir voulut effayer de ranger fon infanterie fur trois lignes & de la faire manœuvrer à l'européene; la milice ottomane qui s'eft toujours refufée à s'affujétir aux règles d'une tactique militaire, fe foumit pendant quelques heures, & tant bien que mal, à un exercice qui fut regardé comme une parade, dans l'efpoir d'une gratification, qui, ne lui ayant pas été payée, caufa le lendemain un foulèvement général; les Yenniffaires coururent à la tente du grand Vifir pour le mettre en piéces; celui-ci eut le bonheur de fe réfugier déguifé dans celle du Reys Effendi, qui fit donner fur le champ douze cent mille livres aux troupes qui, appaifées par cette libéralité, permirent au Grand-Vifir de reparoître à leur tête.

Le danger lui avoit paru fi grand,

qu'il fit le même jour un ſacrifice de huit agneaux, pour remercier le Prophéte de la protection ſpéciale qu'il lui attribuoit plutôt qu'aux ſequins diſtribués ſi à propos par le Reys-Effendi.

La diſette augmentant par la négligence des Commiſſaires des vivres, qui ne prennent jamais les précautions néceſſaires pour que la marche des convois ſoit ſucceſſive & non interrompue, le Grand Viſir donna le premier l'exemple d'une réforme économique; en ſe réduiſant comme tous les Officiers de l'armée, à la moitié de ſa ration de pain, forçant par ce moyen les ſoldats à étouffer les murmures cauſés par la rareté des vivres.

Je pus, au moyen des exactes informations que je pris des Yenniſſaires & des autres troupes de chaque province d'Europe & d'Aſie, faire une ſupputation très-rapprochée du nombre qui compoſoit cette armée qu'on diſoit à Conſtantinople forte de cent-cinquante mille hommes; toute cette milice qui

avoit défilé lentement, sans ordre & en petite quantité sous plusieurs drapeaux, en avoit beaucoup fait exagérer les combinaisons.

Le Grand-Visir qui campoit séparément, n'avoit pas plus de quarante-cinq mille hommes; le Chef des Yennissaires n'en réunissoit pas au-delà de trente-cinq mille dans sa division; les Chefs des Canoniers & bombardiers qui avoient leurs quartiers entre les deux camps du Grand-Visir & des Yennissaires, avoient environ six mille artilleurs pour 100 pièces de parc & de siège, 180 canons de bataille & 20 mortiers; ainsi cette armée, dont il y en avoit plus d'un tiers de cavalerie, formoit à peine un total de quatre-vingt-six mille hommes, parce que je fis mon estimation d'après le nombre inscrit, lors du départ de chaque ville, en y comptant même ces bras inutiles en Europe pour les combats; mais qui, en Turquie, sont autant de soldats,

embarqués sur les bâtimens de transports du Capitan Pacha, environ vingt mille de la marine sur ses vaisseaux, & cinq mille sur les escadres de l'Archipel ou de la mer Adriatique; d'après quoi il est positif que les forces de terre & de mer, que les Turcs ont opposé l'année passée aux deux armées Impériales, n'alloient pas au-delà de deux cent cinquante mille hommes.

Il arrivoit encore journellement quelques milices d'Asie qui recevoient à Andrinople l'ordre de se rendre où les destinoit le Grand-Visir; mais elles remplaçoient à peine le nombre considérable des déserteurs ou de ceux qui obtenoient des congés.

Les ressources de l'Empire Ottoman ne se bornent pas à ce dénombrement, chaque Pacha peut fournir encore deux fois autant de troupes qu'il en a déjà marché : le Grand-Seigneur a plus de quarante mille *Bostangis*, sans compter la milice qui se joindroit à Sa Hautesse, si des cir-

conſtances malheureuſes pouvoient l'arracher au repos du *Séraï*; tous les *Chérifs* ou deſcendans de Mahomet, qui forment plus de trois cent mille hommes capables de porter les armes à leurs dépens, n'ont pas encore été invités à ſe réunir contre les ennemis du Prophéte; ils ignorent ſans doute que M. de Volney partageant leur empire d'avance, les fait reculer à coups de plume pour les releguer en Syrie.

Il eſt vrai que l'indolence, l'inſubordination & un mauvais régime en tout genre, ſont des ennemis domeſtiques vraiment dangereux pour les Turcs; leurs premiers ſuccès raniment leur courage, mais des revers ſans être multipliés, leur inſpirent une terreur panique dont ils ne ſont plus les maîtres, ainſi qu'ils en ont donné tant de fois des preuves dans leurs dernières guères avec les Ruſſes.

L'enlévement du prince de Moldavie exécuté par le colonel de Fabris, en même tems qu'il s'empara de Yaſſi, fit

ſoupçonner que c'étoit une ſuite de ſes arrangemens avec les Autrichiens : un officier Tartare fut au moment de lui ôter la vie, s'il n'eût été prévenu lui-même par un huſſard qui lui abbatit la tête ; il paroît que les égards de la Cour de Vienne pour ce priſonnier, ſont les fruits de la capitulation qu'il avoit fait d'avance.

Le grand Viſir fit des loix ſomptuaires en quittant Conſtantinople, & défendit ſévérement le luxe des tentes, les draps d'écarlate, les étoffes de ſoie, & les armes garnies en argent; cette ordonnance à laquelle le plus grand nombre s'étoit conformé, lui rappelloit que dans la guerre paſſée, la magnificence des Ottomans n'avoit ſervi qu'à enrichir les Ruſſes toutes les fois qu'ils avoient abandonné leurs armes & leurs bagages, & il croyoit à propos de ſupprimer une ſomptuoſité qui ne lui paroiſſoit pas néceſſaire.

CHAPITRE XIII.

Mon départ de Sophie avec l'armée du Grand-Visir. Je quitte les Yennissaires à Nisse. Je suis arrêté à Dévébargand; conduit au Grand-Visir, qui reconnoît mes passe-ports & me fait revenir à Constantinople.

L'EXPÉDITION de la Modalvie & la prise de Sabatz, décidèrent le grand Visir à venir camper près de Nisse, pour y être plus à portée de diriger ses forces contre celles des Autrichiens, qui menaçoient Belgrade & vouloient pénétrer dans la Valachie.

Ne m'ayant pas été possible de prendre la route de Raguse, à cause de la révolte des Monténégrins qui en rendoient l'accès impraticable; je ne vis d'autre parti que celui d'aller directement à Belgrade, puisque le commandement de route qui m'avoit servi six mois au-

paravant pour y aller, n'étoit pas limité. D'ailleurs j'étois connu du Pacha de cette ville, qui ne m'auroit pas refusé les moyens de traverser la Bosnie pour me rendre à Venise.

Plusieurs Yennissaires me conseillèrent de m'en tenir à ce dernier parti, & comme ils croyoient aller bientôt camper sous les murs de Belgrade, ils m'invitèrent à rester avec eux; mais trouvant que leur marche étoit trop lente, car nous avions mis six jours pour venir de Sophie à Nisse avec toute l'armée, je les quittai le 28 Juin, continuant ma route avec mes deux domestiques.

Le premier Juillet j'arrivai à Dévébargand, où étoit un poste gardé par deux compagnies de Yennissaires.

J'avois repris l'incognito, & comme mon teint n'étoit pas encore assez brûlé pour correspondre au costume asiatique, le seul dont la coëffure permette de cacher les cheveux; je me donnai pour un Georgien qui alloit à Belgrade; je fus fort

fort bien reçu de la garnison, & j'avois passé l'après-midi fort tranquillement, lorsqu'un de mes domestiques, qui étoit arménien, fut reconnu par un Yennissaire de son pays, qui le dénonça pour chrétien; c'en fut assez pour me faire regarder comme un faux frère : il y eut une émeute considérable; on disoit que j'étois un autrichien & un espion; les plus animés délibéroient déjà s'ils ne me couperoient pas la tête provisoirement, lorsque je fixai l'attention du Conseil expéditif, en exhibant mon commandement qui devoit leur prouver que j'étois un Officier français; je finis par dire que n'étant qu'à dix-huit lieues de Belgrade, & à vingt-deux de Nisse, ils pouvoient me conduire vers Abdi-Pacha, dont j'étois connu, ou au Grand-Visir qui avoit vérifié mes passe-ports à Sophie, & je terminai par dire que leur tête répondoit de la mienne; ces derniers mots prononcés avec fermeté, rendirent la garnison plus calme & plus honnête : un des chefs

me logea chez lui, jusqu'à ce qu'il en eût fait part au Pacha du pont de Morave, qui devoit en ordonner; dès-lors je fus traité avec autant d'égards que le fut M. l'abbé Mauri par la Municipalité de Peronne.

Une escorte vint le lendemain de la part du Pacha, pour me conduire vers lui. La garnison de Dévébargand ne voulut pas me laisser emporter mes effets avec moi; j'insistai en vain pour qu'ils me suivissent afin d'être visités, étant aussi suspects que ma personne; je pris l'argent que j'avois dans mes sacs, & on s'empara seulement de mon porte-feuille sans qu'il fût même question de me fouiller: on dressa devant moi un inventaire de ce que je laissois; le tout fut déposé dans une chambre, dont je scellai la porte avec mon cachet & celui du Pacha, sous condition que si j'étois reconnu pour n'avoir aucun mauvais dessein, on me les rendroit sur le champ; mais que si au contraire j'étois trouvé

coupable ; mes effets leur appartiendroient par droit d'aubaine ; je souscrivis à la convention, & je partis pour venir au pont de Morave.

Le Pacha qui étoit un honnête homme, jugea pour plus sûr éclaircissement de m'envoyer au grand Visir, parce que s'étant apperçu que mon commandement étoit daté avant la déclaration de guerre avec l'Autriche, & sachant que la Reine de France étoit sœur de l'Empereur, il ignoroit si les Français n'avoient pas un traité d'alliance qui pouvoit me faire suspecter, ce qui, pour plus grande sûreté, l'obligeoit de s'opposer à mon passage.

Je trouvai assez raisonnable la décision de ce Pacha, & le lendemain je fus escorté de vingt cavaliers pour aller comparoître devant le Grand-Visir, qui campoit encore devant Nisse, où j'arrivai le 5 Juillet : on y avoit déjà publié qu'on avoit arrêté trois espions qui avoient dessiné le camp & toutes les villes frontières ; les nouvellistes publioient la ma-

soupçonner que c'étoit une suite de ses arrangemens avec les Autrichiens : un officier Tartare fut au moment de lui ôter la vie, s'il n'eût été prévenu lui-même par un hussard qui lui abbatit la tête ; il paroît que les égards de la Cour de Vienne pour ce prisonnier, sont les fruits de la capitulation qu'il avoit fait d'avance.

Le grand Visir fit des loix somptuaires en quittant Constantinople, & défendit sévérement le luxe des tentes, les draps d'écarlate, les étoffes de soie, & les armes garnies en argent ; cette ordonnance à laquelle le plus grand nombre s'étoit conformé, lui rappelloit que dans la guerre passée, la magnificence des Ottomans n'avoit servi qu'à enrichir les Russes toutes les fois qu'ils avoient abandonné leurs armes & leurs bagages, & il croyoit à propos de supprimer une somptuosité qui ne lui paroissoit pas nécessaire.

CHAPITRE XIII.

Mon départ de Sophie avec l'armée du Grand-Visir. Je quitte les Yennissaires à Nisse. Je suis arrêté à Dévébargand; conduit au Grand-Visir, qui reconnoît mes passe-ports & me fait revenir à Constantinople.

L'EXPÉDITION de la Modalvie & la prise de Sabatz, décidèrent le grand Visir à venir camper près de Nisse, pour y être plus à portée de diriger ses forces contre celles des Autrichiens, qui menaçoient Belgrade & vouloient pénétrer dans la Valachie.

Ne m'ayant pas été possible de prendre la route de Raguse, à cause de la révolte des Monténégrins qui en rendoient l'accès impraticable; je ne vis d'autre parti que celui d'aller directement à Belgrade, puisque le commandement de route qui m'avoit servi six mois au-

nière dont les plans étoient tracés, en désignant ma carte géographique, mon passe-port du Roi étoit un brevet de l'Empereur; d'autres lettres particulières semblables à celles que portoit le baron de Castelno, quand il fut arrêté sur le Pont-Royal de Paris, étoient des correspondances secrettes de Constantinople avec les Généraux Autrichiens; j'étois l'homme que les Turcs avoient le plus à redouter; l'un de mes domestiques Arménien étoit un traître, l'autre un ennemi capital; tous trois nous étions dévoués au dernier supplice, & nos captureurs étoient appelés par tous les Yennissaires, les sauveurs de l'armée & peut-être de l'Empire.

La foule qui se précipitoit sur nos pas, égaloit tout au moins celle qui fut hors de Paris, ou qui se trouva sur le passage de M. Bertier : un Yennissaire m'abordant du plus grand sang-froid, me dit que dès que le Grand-Visir auroit prononcé mon arrêt, il se chargeoit de l'exé-

cution, & que son poignard étoit si bien éfilé, que je ne me sentirois pas couper la tête : je lui répondis, sans me déconcerter, que je le ferois mon barbier. A deux pas de là, un de mes conducteurs tira une tête d'un sac qu'il avoit derrière lui, la mit au bout de sa pique, & s'approchant de moi, me dit que c'étoit celle d'un espion, & que dans une heure il porteroit la mienne comme celle-là; après l'avoir regardé froidement, quoique saisi d'horreur d'un tel spectacle, je me retournai vers ses camarades, & je leur dis avec un air railleur que cet appareil de bravoure lui alloit bien mal, car en voulant faire croire qu'il avoit coupé la tête d'un espion ou d'un ennemi, il portoit la tête d'une femme, qu'il avoit peut-être lâchement assassiné, espérant d'obtenir une gratification; & pour convaincre ses compagnons que mon observation pouvoit être au moins vraisemblable, je leur fis remarquer que cette tête n'avoit pas de moustaches, contre l'usage des soldats

Autrichiens ; le porte enseigne, déconcerté par ma réflexion, s'éloigna de moi, en disant que je perdrois bientôt ma hardiesse.

On croiroit dans Paris que cette ironie devoit suffire pour me faire écharper, & que la multitude qui juroit mon trépas, devoit elle-même disperser les membres de celui que toute une armée croyoit coupable ; non, ce n'est pas l'usage en Turquie, & j'étois d'autant mieux rassuré, que je savois qu'un homme accusé est sous la sauve-garde de la loi, & sa personne sacrée, jusqu'à ce que convaincu du crime qu'on lui impute, il soit condamné au supplice qu'il mérite.

Je fus d'abord mené devant le Reys Effendi qui, me voyant paroître, sourit de mon aventure ; une foule tumultueuse s'étoit attroupée au tour de moi ; sachant que l'auditoire étoit plus redoutable que le Tribunal devant lequel j'allois plaider ma cause, je commençai par dire à haute voix, qu'on m'avoit accusé d'être un es-

pion, mais qu'il m'étoit bien aisé de me justifier d'un pareil titre, en rappelant aux Yennissaires que j'avois fait porter des armes à Constantinople lors de la rupture avec la Russie; j'appellai à témoin tous ceux de l'armée qui avoient des fusils à baïonnette, n'y en ayant d'autres que ceux que je leur avois fait venir de France, prouvant par-là qu'il étoit bien étrange que celui-là, qui leur avoit donné des secours & des moyens de se défendre, fût accusé d'avoir de mauvais desseins contre eux.

Ce préambule eut tout l'effet que j'en attendois; m'appercevant que le silence succédoit au tumulte, je continuai en disant au Reys Effendi que si j'eusse été un espion, je ne me serois pas annoncé en arrivant à Sophie, où je lui avois prouvé par mes passe-ports que j'étois un Officier Français, & que c'étoit à ce titre qu'il m'avoit permis de continuer ma route, & que j'avois marché avec les Yennissaires jusqu'à Nisse; ajoutant que

si la Porte avoit déclaré la guerre à la France, j'étois son prisonnier; mais que si cette Puissance étoit encore son amie, je devois être libre; qu'au surplus je n'avois pas été arrêté la nuit, ni dans des chemins de traverses, mais sur la grande route de Belgrade, où j'allois sans mystère; à la vérité j'avois dit en passant à Sophie que j'irois à Raguse, mais cette route étant interceptée par les Monténegrins, je m'étois vu forcé de m'en éloigner; arrêté au milieu même de la garnison de Dévébargand, où j'avois pris mes logemens avec confiance, la seule avidité de leurs Chefs m'avoit imposé le titre d'espion pour s'emparer de mes effets; & si enfin je m'étois donné pour Georgien, c'étoit dans la crainte que des Yennissaires Montagnards, en me désignant sous le nom de *Franc*, ne sussent pas la différence qu'il y a entre les François qui sont depuis plus de trois siècles les amis de la Porte, & les Autrichiens qui venoient de lui

déclarer la guerre ; je terminai par lui dire qu'on avoit saisi tous mes papiers, que l'Interprète n'avoit qu'à lui en rendre compte, & qu'ils seroient mes juges.

Mes conclusions étoient bonnes, mais le Reys Effendi dût me faire conduire devant le Grand-Visir, qui savoit simplement sur des rapports anticipés, ou d'après le cri général que j'étois un espion.

Holà! me dit-il, en présence des Officiers généraux de l'armée, *qui es-tu?* Seigneur, lui dis-je, d'un ton assuré, je suis gentilhomme Français! *Pourquoi donc t'habille-tu à la Turque?* C'est depuis plusieurs années mon usage, quand je voyage en Turquie, & personne ne m'en a jamais fait de reproches. *Quels sont ceux-là?* Seigneur, l'un est François, l'autre Arménien, & ce sont mes domestiques.

Qu'on les mette en bas, fut le dernier mot du Grand-Visir; cet ordre de s'assurer de nos personnes, pour délibérer ensuite sur l'accusation intentée con-

tre moi, fut exécuté à la lettre; & nous fûmes mis tous trois à la chaîne, avec plusieurs autres prisonniers Autrichiens.

Le Reys Effendi vint sur le champ chez le Grand-Visir, pour lui faire part de la manière dont je m'étois justifié; il fit en même tems appeller l'Interprète, pour rendre compte du contenu de mes papiers; c'étoit une carte d'Europe, mon passe-port du Roi, deux lettres du Ministre de la Marine, adressées aux Consuls de Raguse & de Venise, qui les prévenoit que j'allois à Constantinople pour une mission qui intéressoit le service de Sa Majesté : quelques lettres particulières, entr'autres celle de l'Ambassadeur pour sa femme, & le commandement de route pour Belgrade, qui fut reconnu par les Secrétaires pour avoir été obtenu six mois auparavant par le Comte de Choiseul-Gouffier.

Le Grand-Visir, détrompé de son erreur, & revenu de sa prévention contre moi, dépêcha tout de suite un Offi-

cier de Yennissaires pour me rassurer de sa part, me dire que j'étois son hôte, que je fusse tranquille, & qu'il me feroit revenir à Constantinople, où je serois rendu à l'Ambassadeur du Roi.

Cet Officier nous fit ôter nos chaînes, j'en avois une fort grosse passée au col, dans un anneau tenant à un collier de fer, qui me réunissoit avec mes domestiques, aux autres prisonniers, tandis que des fers nous joignoient encore les uns aux autres par les pieds, & nous permettoient à peine de nous mouvoir.

Il est positif que d'après cette différence de traitement, le Grand-Visir n'avoit plus de soupçons sur moi, puisque par trois différentes fois il avoit fait couper la tête à plusieurs espions, après s'être assuré de leurs torts.

CHAPITRE XIV.

Le Grand-Visir part pour Vidin; reçoit une lettre du Comte de Choiseul-Gouffier à mon sujet. Il passe le Danube; les Autrichiens abandonnent Yassi. Les Ottomans font une irruption dans le Bannat. Avantages des Russes remportés sur le Capitan-Pacha dans la Mer-Noire.

LE Grand-Visir ne pouvant plus contenir ses troupes indociles, s'étoit d'abord décidé à se rendre à Belgrade, sur la nouvelle des attaques réitérées des Autrichiens qui se disposoient à l'assiéger en formes.

Les Yennissaires étoient commandés pour aller camper sous les murs de cette ville, & l'on avoit brûlé dans les forêts l'espace nécessaire pour favoriser leur marche, lorsque le Grand-Visir finit par n'y envoyer que le Pacha d'Albanie,

avec six mille hommes, pour y conduire des vivres, car elle éprouvoit la plus grande disette.

Il partit de Nisse le 8 Juillet, pour aller camper avec toutes ses troupes, près de Vidin, place forte sur le Danube.

Le Comte de Choiseul-Gouffier ayant reçu la lettre que je lui avois écrit de Sophie, crut avoir trouvé l'occasion de se venger de toutes les contrariétés que lui avoient causés mes différens voyages en Levant.

Il dépêcha un courier au Grand-Visir, & lui écrivit : *que m'ayant défendu de prendre la voie de terre, il m'avoit donné un passe-port pour Smyrne; mais venant de savoir que j'étois venu à son camp, il désavouoit tout ce que je pouvois y avoir fait, le prévenant que si ma conduite lui avoit paru reprochable, il m'abandonnoit à sa discrétion, & ne me réclameroit pas. Qu'instruit que j'avois pris la route de Raguse, il écrivoit en même tems au*

Conſul de France pour lui ordonner de me détenir au Lazaret après ma quarantaine finie, jusqu'à ce que le Miniſtre du Roi, à qui il en avoit fait part, eût prononcé ſur ma démarche.

Heureuſement pour moi, cette lettre ne parvint au Grand-Viſir que trois jours après mon départ pour revenir à Conſtantinople; car ſi elle eût été remiſe avant que j'euſſe été reconduit au camp, ma mort étoit infaillible. Le Reys Effendi, prévenu contre moi, ne m'auroit peut-être pas donné le tems de me juſtifier, puiſque le ſeul homme qui pouvoit me défendre, étoit mon accuſateur: le Grand-Viſir n'auroit pas cru néceſſaire de faire interprêter mes papiers avant de m'avoir fait ſubir la mort, & la recherche qu'on auroit pu y faire, n'eût été que pour prévenir les ſuites de mon eſpionage; dans l'autre cas, ſi j'avois pris la route de Raguſe, un courier dépêché ſur mes traces lui auroit rapporté ma

tête, parce que les Turcs savent qu'il y a des Français au service des deux Cours Impériales; & cette lettre du Comte de Choiseul-Gouffier, en me dénonçant comme un coupable, annonçoit qu'on pouvoit m'anéantir sans crainte, puisqu'il promettoit son silence.

Ce qui prouve tout l'odieux de la démarche de cet Ambassadeur, c'est qu'il n'avoit appris que par moi, mon arrivée à Sophie; je lui avois écrit mon départ pour Raguse, en ajoutant que le Reys Effendi ne s'y étoit point opposé; or, l'aveu de ce Ministre & mon séjour d'une semaine à Sophie, sans être inquiété, ne lui prouvoient-ils pas que ma conduite avoit été prudente & mesurée? Et le Grand-Visir qui n'avoit pas ignoré que j'étois si près du camp, ne se feroit-il pas assuré de ma personne, si j'avois donné lieu au moindre soupçon?

Si le Comte de Choiseul-Gouffier n'avoit écrit au Grand-Visir que parce qu'il me croyoit encore à Sophie, il pourroit

justifier son infamie, en disant qu'il craignoit que je ne le compromisse; mais sachant que j'étois parti librement, combien n'étoit pas affreux un pareil procédé, en prévenant même le grand Visir qu'il écrivoit au Consul de France, à Raguse, pour m'y faire arrêter: j'aurois donc été réclamé comme un coupable, à qui la franchise d'une terre étrangère ne devoit même pas accorder un asyle; & cette République m'auroit même livré comme un criminel destiné à subir toute la rigueur des loix? Oh! ma Patrie! c'est un de mes concitoyens qui vouloit me deshonorer & m'avilir jusques dans un pays libre, où j'aurois inutilement réclamé les droits des gens & imploré en vain ceux de l'hospitalité!

Le Reys-Effendi jugea inutile que le même courier qui devoit porter à Raguse la lettre de l'Ambassadeur fît cette route; puisque j'étois parti pour Constantinople; il eut même la complaisance de la faire lire à ce serviteur zélé pour l'en

l'en convaincre. Combien de témoins honnêtes gens durent-ils frémir de l'atrocité de mon accusateur !

Le Grand-Visir répondit au Comte de Choiseul-Gouffier, *qu'après avoir quitté Sophie, j'avois été arrêté & conduit vers lui ; qu'il avoit bien jugé à mon ton & à mes manières que je n'étois pas avoué par lui, & m'avoit renvoyé à Constantinople pour y être rendu à sa reclamation.*

En effet d'après la contenance que nous autres François avons même devant notre Souverain, & qui, sans être moins respectueuse dans nos mœurs, désigne des hommes libres, je m'étois apperçu que le Grand-Visir, accoutumé à ne voir que des gens à ses pieds, fut surpris de l'air rassuré avec lequel je parus devant lui, & même peu flatté de la fermeté des réponses briéves & point suppliantes que je fis à ses questions ; mais un ton embarrassé & des gestes craintifs l'auroient peut-être plus mal

prévenu en ma faveur; l'Ottoman est fier : il conçoit toujours une bonne idée de celui qui montre du courage, & je suis persuadé que parce que je n'étois pas tremblant, je ne lui parus pas coupable.

Le Grand-Visir eut encore à Vidin la mortification de voir une nouvelle révolte des Yennissaires qui voulurent exiger leur solde, ce qui le mit dans le plus grand embarras, n'ayant pas assez de fonds pour les satisfaire tous à la fois; il sçut cependant se tirer d'affaire, en représentant à leurs Chefs qu'ils se couvriroient de honte s'ils se révoltoient au moment de joindre l'ennemi. Il se fit rendre compte des légions qui vouloient exiger leur paiement; la trente-unième s'étant présentée, il la fit solder sur le champ; mais un moment après ses Officiers furent étranglés & toute la légion fut exilée dans l'isle Murée, sise dans le Danube, à quatre lieues de Fétisland. Cet exemple de sévérité réta-

blit l'ordre ; le Chef des Yennissaires fut déposé & remplacé par le Lieutenant-Général de cette milice.

Le Grand-Visir qui méditoit une irruption dans le Bannat de Témisvard, donna le commandement d'une partie de son armée à son Lieutenant - Général Soliman-Pacha, renommé par une bravoure qui lui méritoit toute sa confiance; il quitta Vidin pour aller camper au-delà du Danube, & laissa dans cette ville le drapeau illustre.

Ce drapeau est le Palladium des Ottomans. Ils croyent que c'est celui de Mahomet, sanctifié par ce Prophéte, lorsqu'il eut imprimé au milieu sa main noircie d'encre; il est vert & parsemé de sentences du Koran, tracées en broderie d'or autour de cette marque si révérée; aussi fanatiques & autant religieux que les Troyens, les Turcs croyent que le salut de leur Empire dépend de la possession de cette relique. Mais on prétend que le vrai drapeau de Mahomet

n'existe plus, & que la politique des Sultans & des Muphtis en a substitué un autre qui a le même avantage d'imposer l'obéissance dans les révoltes lorsqu'il est arboré à la porte du Séraï, & une religieuse valeur quand il est déployé au milieu de l'armée.

Les Turcs ont toujours soin de ne pas trop l'exposer, & dans une retraite précipitée, ils abandonnent leur artillerie; les Yennissaires renoncent à leur batterie de cuisine, & toute l'armée laisse ses bagages au pouvoir de l'ennemi, plutôt que de ne pas sauver le drapeau illustre.

Le Pacha de Bosnie avoit remporté plusieurs avantages qui firent connoître à l'Empereur combien il lui étoit désavantageux de former des cordons sur ses frontières; au lieu de présenter des colonnes à l'ennemi, qui l'attaquoit avec des corps d'armées, il devoit aller chercher les Ottomans dans leur pays, puisqu'il étoit l'agresseur, & les for-

cer de reculer loin du Danube, ou d'en venir à une action générale, peu difficile à provoquer, d'après l'insubordination des troupes qui se seroient d'abord refusées à la retraite. Les Turcs se croyant plus braves que les Autrichiens qu'ils redoutoient peu, n'auroient pas refusé la bataille quoique le Grand-Visir eût voulu s'y opposer, & ce n'étoit que dans des affaires générales que l'Empereur pouvoit se promettre quelques succès de la tactique de son armée.

Les Ottomans, suivant leur coutume ravageoient le Bannat, où le petit nombre des Autrichiens n'avoit pas dû résister long-tems; la Contumace de Chupanek & la ville de Mhéadia avoient d'abord subi le joug des Yennissaires. Ces premiers trophées leur furent de bonne augure; le Prophéte paroissant bénir leurs armes; la joie se répandit dans la Capitale, & le nombre de têtes & d'oreilles placées devant la porte du Séraï, annonçoient

aux habitans de Conſtantinople les exploits de l'armée du Grand-Viſir.

Les troupes Ottomanes qui défiloient en Moldavie ayant fait retirer d'Yaſſi les Autrichiens qui n'étoient pas aſſez nombreux pour leur réſiſter, les Turcs ſe voyoient au moment de leur arracher cette conquête, ſi la réunion des troupes de Ruſſie à celles d'Autriche ne leur eût oppoſé une réſiſtance opiniâtre qui rendit leurs efforts inutiles.

Le ſiége de Cohim devoit occaſionner de nouvelles combinaiſons au Grand-Viſir qui vouloit ſecourir cette place, ainſi que les autres aſſiégées en Boſnie, en même tems qu'il ſe ménageroit les moyens de remonter vers Semlin pour avoir la libre navigation du Danube qui étoit néceſſaire pour mettre Belgrade en ſûreté.

Un corps de ſes troupes venoit d'éprouver un échec conſidérable après avoir attaqué près de Cochim celles de

l'Empereur qui triomphèrent de leur embuscade & de leur impétuosité par une tactique régulièrement observée, elle pouvoit seule les rendre supérieures aux Turcs & aux Tartares, qui perdirent dans cette action, les uns leur Commandant qui y fut tué, & les autres le fils d'un de leurs Chefs fait prisonnier.

Les Russes remportèrent en même tems des victoires sur le Capitan Pacha, qui fut battu plusieurs fois, tantôt avec ses gros vaisseaux, & tantôt avec ses bâtimens légers; le prince de Nasseau qui commandoit la Flotille Russe, eut l'avantage de s'emparer du pavillon Amiral, arboré sur un vaisseau de 64, abandonné par le Capitan Pacha, au moment qu'il sautoit en l'air, ainsi que plusieurs autres de son escadre.

lant lui couper la tête, l'avoient déjà couché par terre pour en faire l'opération plus facilement, lorsqu'il remit à ses bourreaux sa montre & sa bourse qui lui sauvèrent la vie, les Ottomans ayant un attendrissement naturel à la vue de ce métal, qui ne manque jamais de désarmer leur couroux.

Nous partîmes de Sophie sur des chariots, enchaînés par les pieds de deux en deux ; tous ces prisonniers furent en butte aux pierres que leur jettoient les femmes de tous les endroits où nous passions ; leur fureur s'allumoit à la vue de ceux qui étoient la cause que leurs maris ou leurs amoureux les avoient quitté pour aller à la guerre : comme j'étois habillé à la Turque, j'avois soin de me mettre sur le devant du charriot, & de guider les bœufs qui, d'un pas lent, nous conduisoient à petites journées. Ayant l'air d'être un conducteur de mes compagnons d'infortune, je dûs à mon costume d'être à l'abri des injures & des coups de pierres

il étoit naturel que ce Ministre prît en considération la lettre qu'il venoit de recevoir de l'Ambassadeur, & fît donner de nouveaux ordres, les plus sévères pour s'assurer de ma personne, afin qu'on eût le tems de l'informer si les soupçons que le Comte de Choiseul-Gouffier donnoit sur mon compte, avoient quelque fondement.

Traité comme un prisonnier, j'arrivai à Sophie, où je trouvai deux officiers & soixante soldats Autrichiens; ils avoient été pris sur les frontières du Bannat, dans un poste avancé, éloigné de trois lieues de leur quartier général; de cent qu'ils étoient, quarante avoient été tués & les autres forcés de se rendre avec le Lieutenant & Sous-Lieutenant qui les commandoient; le premier, le baron Martini, neveu du Colonel de son régiment; le deuxième des Sicules infanterie, fit avec son foible détachement une vigoureuse résistance pendant trois heures; les Turcs l'ayant accablé par leur nombre, & enragés de leurs pertes, vou-

pourvus plusieurs de linge & d'habits. Le baron Martini & son camarade M. Hiani, gentilhomme Hongrois, quoique malades, n'étoient pas mieux traités que leurs soldats; je m'empressai d'en agir avec eux comme tout militaire le doit en pareil cas, & je crus me donner un droit à leur amitié, plutôt qu'à leur reconnoissance.

Arrivés à Philipopolis, la poste avoit ordre de nous fournir des chevaux; le lendemain un pauvre malheureux ne pouvant plus se tenir à cheval, à cause de ses blessures, fut garotté en travers sur le bât, les pieds pendans d'un côté, & la tête de l'autre; le soir il fut jugé à propos de le décapiter pour lui éviter de nouveaux tourmens; ce qui fut exécuté par nos conducteurs; sa tête dépouillée devant nous de sa peau, fut salée, remplie de foin & mise dans un sac, où il y en avoit une ample collection, arrangées de la même sorte; deux de ces malheureux avoient la douleur d'y sa-

voir, l'un la tête de son frère, & l'autre celle de son fils unique, égorgés sous leurs yeux.

Nous rencontrâmes dans une plaine, près du village de Mustapha Pacha, plus de trois mille déserteurs Asiatiques ; ils s'en retournoient dans leur pays pour éviter la misère qu'ils avoient éprouvé dans le camp du Grand-Visir ; ils marchoient en aussi grand nombre afin d'obliger les villes de fournir à leur subsistance, & de forcer les gardes postées sur les routes pour arrêter les déserteurs.

Il me fut aisé d'observer dans cette occasion le caractère des Ottomans ; nous avions déjà vu plusieurs fois des troupes qui se rendoient au camp ; objets de leurs insultantes railleries, nous avions été en butte à tous les mépris de leur jactance ; mais tous ces déserteurs étoient si humiliés, qu'ils osoient à peine nous regarder, tant ils étoient honteux d'avoir abandonné l'armée, & il sembloit que chaque prisonnier étoit autant de repro-

che fait à leur lâcheté. Nous les vîmes s'écarter tous de la grande route, à la voix de nos conducteurs, qui leur disoient, d'un ton ironique, de nous laisser passer & de ne pas ombrager le chemin.

Un soldat grièvement blessé se voyoit au moment de succomber à la fatigue, lorsqu'il fut encore sacrifié à la barbarie de notre Chef, & traité comme son camarade, dont j'ai parlé plus haut; un autre étoit encore menacé de subir le même sort, si je n'avois obtenu sa grace aux dépens de ma montre & de quelques sequins, qui déterminèrent nos conducteurs à ralentir leur marche, afin que cet infortuné que j'attachai sur son bât avec ma ceinture, conservant mieux l'équilibre, ne fût pas exposé à une chûte qui auroit décidé de sa vie, car il importe fort peu à ceux qui sont chargés de conduire des esclaves à Constantinople, qu'ils y arrivent en santé, puisqu'en portant leur tête, on leur donne la même récompense; bien loin que l'humanité

les porte à épargner dans les routes ceux qui ſont bleſſés, ils ſaiſiſſent avec empreſſement l'occaſion de couper la tête à un chrétien, & de retour chez eux, ils prennent la barbe de Mahomet à témoin, qu'ils ont tué un infidèle ſans déſigner la manière lâche dont ils l'ont aſſaſſiné.

Nous vîmes deux négocians Grecs qui, ſachant mon aventure, me raſſurèrent par leur exemple; ils avoient été accuſés d'être des eſpions & conduits au Grand Viſir qui, apprenant d'eux qu'ils étoient d'honnêtes gens bien famés dans leur ville, & mis ſous la protection d'Angleterre, les avoit renvoyé à Conſtantinople, où ils avoient été remis en liberté ſur la réclamation de l'Ambaſſadeur.

Arrivé à Andrinople, je fis parvenir au chargé du Conſulat de France, une lettre que j'écrivois au Comte de Choiſeul-Gouffier, pour lui détailler toute les circonſtances de mon aventure, & le prier de me réclamer avant mon arrivée à Conſtantinople, étant bien éloigné de

ſoupçonner qu'il ſe fût porté mon accuſateur auprès du Grand-Viſir; & ſi j'ai eu lieu d'être ſurpris, c'eſt d'apprendre à mon retour en France, par des perſonnes qui avoient eu part à ſon intimité, toute la noirceur de ſon odieuſe conduite envers moi, que je continuerai de citer ſuivant les époques.

CHAPITRE XVI.

Arrivé à Constantinople je suis détenu chez le Kaimakan, & les autres prisonniers sont envoyés au Bagne. Mauvais procédés du Comte de Choiseul-Gouffier. Je manque de tous secours. Bons offices d'un Négociant François. Je suis remis en liberté par les Turcs.

Nous entrâmes dans Constantinople le 29 juillet ; toute la ville accouroit pour voir passer l'escadron prisonnier qui marchoit sur deux lignes ; les dames de la Capitale, moins méchantes que celles des provinces, ne jettoient point de pierres, mais disoient joliment des invectives. Je n'eus point de part aux injures de la multitude qui se précipitoit au-devant de nous, parce que mon habit turc me faisoit passer pour un des conducteurs, & plusieurs bonnes vieilles me disoient en me comblant de politesses

que j'étois bien bon de conduire toute cette canaille à cheval au lieu de la faire marcher à pied & à coups de fouet.

On nous fit ranger sur deux lignes dans la cour du Kaimakan pour être mieux vus de ce Gouverneur, après quoi on envoya au *Bagne* tous ces pauvres malheureux qui se séparèrent de moi les larmes aux yeux, & je fus retenu avec mes deux domestiques dans la prison du Kaimakan.

La faveur de mon étoile avoit rendu inutiles les coups funestes que vouloit me porter le Comte de Choiseul-Gouffier dans la lettre qu'il avoit écrit au Grand-Visir; ce ministre honnête homme, ne fit surseoir à ma liberté que pour donner le tems de faire les informations nécessaires afin de s'assurer si j'avois eu quelque mauvais dessein en me rapprochant de Belgrade, ce qui d'après la lettre de mon accusateur avoit dû faire soupçonner que je voulois me rendre sur les terres de l'Empereur.

A peine étois-je en prison qu'un vieux Yennissaire vint me proposer d'entrer au cachot & de mettre, ainsi que mes domestiques, nos jambes entre deux poutres, à moins que je ne voulusse me racheter par des sequins de cette torture qui n'avoit lieu, disoit-il, que pour s'assurer de nos personnes.

Tel est l'usage en Turquie : il faut que les prisonniers payent les veilles de leurs géoliers, s'ils ne veulent pas être mis à la chaîne,& ceux-ci ne se livrent au sommeil que lorsque ceux qu'ils ont mis aux fers sont dans l'impossibilité de s'échapper; cruelle position pour ceux qui, comme moi, arrivent en prison sans argent, car j'avois fini de distribuer à mes compagnons de voyage tout celui qui me restoit, dans l'espoir que je serois remis en liberté en arrivant à Constantinople.

J'étois fort embarrassé de trouver crédit auprès de mon Cerbère, lorsque je reconnus un Turc marchand de tabac,

de qui j'en avois acheté à différentes fois. Nous fûmes également surpris de nous retrouver dans ce triste séjour ; c'étoit un riche négociant détenu pour une avanie aussi injuste que de coutume ; il m'offrit généreusement ses services qui arrivoient fort à propos ; & paya tout ce qu'on voulut exiger de moi, pour adoucir ma captivité. J'eus une chambre & toute communication au dehors, j'en profitai pour faire part de ma position au Comte de Choiseul-Gouffier, & le prier de me faire passer quelques secours pécuniaires ; j'attendis inutilement sa réponse aux différentes missives que je lui fis tenir. J'ignorois donc quel seroit mon sort, & je commençois même à redouter d'être une victime de la calomnie, lorsque le Comte de Choiseul-Gouffier, voyant qu'il ne lui seroit pas glorieux de pousser plus loin son ressentiment contre moi, finit par envoyer à la Porte un Drogman pour demander ma relaxation d'après la lettre du Grand-Visir

qui lui mandoit qu'on me rendroit à sa reclamation. Le Kaimakan qui n'attendoit que cette démarche, lui fit dire qu'il alloit en informer le Grand Seigneur, parce que c'étoit une affaire de conséquence; mais je fus instruit par le Commandant de mes gardes que le Kaimakan avoit dépêché sur le champ un courier au Grand-Visir pour le prévenir que l'Ambassadeur me faisoit reclamer.

Le comte de Choiseul-Gouffier s'étoit absolument refusé à me faire savoir qu'il vouloit bien s'intéresser à moi, lorsque je vis arriver le cinquième jour un Drogman qui vint pour me dire de n'écrire à personne, parce que cela pourroit me compromettre; que quant à l'argent, plus on en donnoit aux Turcs, plus ils en vouloient; que d'après cela il ne m'en portoit pas; il voulut finir par me consoler en ajoutant de ne pas me désespérer, & que je serois plus heureux que mes domestiques, dont il avoit appris le supplice avec beaucoup de chagrin. Sur-

pris de la bonhomie de mon consolateur, j'appellai ceux qu'il croyoit dans l'autre monde : voyant donc qu'ils se portoient aussi bien que moi, il termina par me dire que le Kaimakan ne lui avoit point parlé d'eux; mais que le Comte de Choiseul-Gouffier ne pouvoit pas les protéger en rien; parce que l'un étoit Arménien, & l'autre reconnu Hongrois, quoique j'eusse dit au Grand-Visir qu'il étoit Français.

Malgré les belles phrases de mon conseiller économique, je fis part de ma situation à M. Thoron, négociant Français, qui m'avoit donné plusieurs fois des marques d'attachement. Il s'empressa de me faire passer sur le champ tout l'argent dont j'eus besoin pour rembourser mon marchand de tabac, & payer le surplus de ma dépense.

Le onzième jour de ma détention, parut enfin un autre Drogman qui me remit avec air mystique, & sans dire mot, un petit papier qui renfermoit dix

ſequins ; je demandai à ce muet meſſager ſi l'Ambaſſadeur m'avoit cru mort, ou s'il ne s'étoit décidé à m'envoyer ce modique ſecours, qu'après avoir voulu me le faire attendre auſſi long-tems ; je m'informai de lui, s'il étoit queſtion de ma liberté, & il diſparut en me diſant qu'elle me ſeroit bientôt rendue.

CHAPITRE XVII.

Rendu à la liberté par les Turcs, l'Ambassadeur me fait son prisonnier ; je lui en adresse mes plaintes. Je pars pour revenir en France. Observations pendant mon voyage.

LE Kaimakan reçut le 23 Août la lettre du grand Visir, qui lui donnoit l'ordre de me rendre à l'Ambassadeur de France ; le même jour un Drogman vint me chercher. Me croyant libre, je voyois avec plaisir le moment qui me rendoit à mes compatriotes, mais conduit chez le Comte de Choiseul-Gouffier, qui étoit à la campagne, je fus renfermé dans une petite chambre, dont mon lit occupoit plus d'un tiers, & qu'il avoit eu la précaution de faire fortifier par une double porte & des barreaux de fer à la fenêtre ; mes domestiques furent mis en même tems dans une prison des plus obscures ;

ce dernier procédé me mit en fureur ; je fis les plus vives repréſentations à cet Ambaſſadeur qui maltraitoit auſſi cruellement deux ſerviteurs fidèles qui n'avoient fait que leur devoir en ſuivant leur maître, bien loin d'être coupables, quand même je l'aurois été moi-même ; n'ignorant pas que le droit du plus fort me tenoit en ſon pouvoir, je finiſſois par lui dire qu'il craignît d'abuſer davantage de ſon autorité, parce que je ſaurois en avoir juſtice.

Le lendemain le Comte de Choiſeul-Gouffier m'envoya le même Drogman qui la veille m'avoit mené de Conſtantinople, pour me dire qu'il étoit obligé de me traiter avec cette ſévérité, parce que le Kaimakan ne m'avoit remis entre ſes mains qu'à condition qu'il me feroit couper la tête, ou tout au moins, donner la baſtonnade ; il me fut bien aiſé de démontrer toute la fauſſeté de ce propos, puiſque j'avois avec moi deux domeſtiques, dont l'un étoit Arménien, tribu-

taire des Turcs, & l'autre Hongrois, ſujet d'une puiſſance ennemie. Or, ſi c'étoit, comme le diſoit cet émiſſaire, en conſidération du Comte de Choiſeul-Gouffier, que j'avois recouvré ma liberté, il eſt conſtant que ſans riſquer d'offenſer cet Ambaſſadeur, l'un auroit été mis au *Bagne*, & l'autre auroit ſubi le dernier ſupplice, puiſque paſſant pour être mon conducteur, on devoit le regarder comme un traître ſi j'avois été reconnu coupable.

Indigné des mauvais ſubterfuges que le Comte de Choiſeul-Gouffier employoit pour colorer la vengeance qu'il vouloit exercer contre moi, je congédiai celui qui avoit cru m'en impoſer, en l'aſſurant bien que je n'en ſerois pas dupe.

Si cet Ambaſſadeur en avoit d'abord agi comme il le devoit, il m'auroit obtenu un *Firman* de la Porte avant mon départ de Conſtantinople ; la réponſe que me fit au camp le Reys Effendi, m'avoit prouvé toute ſa mauvaiſe volonté

à cet égard, alors il ne me feroit point arrivé d'accident ; mais en fuppofant que fon animofité contre moi l'eût porté à ne pas m'obliger, tout au moins devoit-il ne pas m'accufer auprès du Grand-Vifir, puifqu'il avoit tous les moyens de prouver qu'il n'avoit eu aucune part à mes démarches, fi réellement elles euffent été répréhenfibles.

N'ayant fçu que par moi, mon arrivée à Sophie & mon départ pour Raguze, mon voyage ne pouvoit lui faire aucun tort dans l'efprit du Grand-Vifir, d'après la lettre de ce Miniftre, *qu'il s'étoit bien c[illegible] à mes manières & à mes difcours q[illegible]'étois pas avoué par lui*, fans l[illegible]r d'autre mécontentement à m[illegible]ffion. J'aurois donc été ramené à [illegible]antinople fans éprouver toutes les h[illegible]eurs de la captivité. Ainfi que les deux négocians Grecs, je lui aurois été rendu, comme ils l'avoient été à la réclamation de l'Ambaffadeur d'Angleterre.

Les premiers jours de ma détention le Comte de Choiſeul-Gouffier me ſachant dans les fers, ne fit faire aucune démarche pour ma liberté; & ſon amour-propre bleſſé du retard que le Kaimakan mettoit à me remettre entre ſes mains, fut le ſeul motif qui le détermina à lui communiquer la lettre du Grand-Viſir quil'en prévenoit.

Je reçus enfin une épitre du Comte de Choiſeul-Gouffier; il m'écrivoit qu'il rendroit compte aux Miniſtres du Roi des motifs qui l'obligeoient de me traiter ainſi; ajoutant qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir mis mes jours en ſûreté, & qu'il avoit encore des ſervices à me rendre; le ſarcaſme étoit vigoureux, je lui répondis bien vîte, en lui envoyant mon Journal, pour juger lequel de nous deux avoit pourvu à mettre mes jours en ſûreté, & quant aux ſervices qu'il lui reſtoit à me rendre, je le priois de faire réclamer mes effets dépoſés à Dévébargand, que les

Pacha devoit me rendre ſuivant nos conventions, & je l'aſſurois de toute ma reconnoiſſance.

Quelques jours après mes domeſtiques ſortirent de leur cachot. N'ayant plus beſoin de l'Arménien, je le congédiai, & les Turcs à qui il racontoit mon avanture & la ſienne, ſe contentoient de dire que nous l'avions échappé belle; il eſt probable que ſi le Kaimakan m'avoit rendu à l'Ambaſſadeur, en exigeant que je fuſſe puni, il n'auroit pas laiſſé promener librement mon Arménien dans Conſtantinople, ou tout au moins lui auroit-il fait donner l'ordre d'en ſortir.

On venoit de rendre la liberté au fils du prince de Valachie, après lui avoir extorqué, par la force des tortures, les ſommes que ſon père n'avoit pu lui refuſer ſans l'expoſer de nouveau à être remis dans les priſons où il avoit ſouffert des tourmens effroyables.

Les Turcs ſe conſoloient peu de l'arrivée de quelques priſonniers Autrichiens

qu'on envoyoit au *Bagne*; leur nombre ne causoit qu'une joie momentanée, en leur rappellant combien de braves Musulmans avoient dû périr pour les désarmer; les places dont l'Empereur s'étoit emparé, compensoient dans l'esprit des Ottomans les succès de l'armée du Grand-Visir, & on murmuroit hautement dans la capitale d'une guerre qui menaçoit d'ébranler l'Empire.

Le Grand-Seigneur craignant que les fêtes du *Beyram* ne fussent le signal de quelque révolte fomentée par le mécontentement général, & que les Yennissaires ne rejetassent le *peleau* qu'il leur fait distribuer ce jour-là dans ses cours, au lieu de le manger avec une avidité qu'ils affectent toujours lorsqu'ils sont satisfaits du gouvernement; Sa Hautesse eut la politique de faire venir de l'armée du Grand-Visir son grand Écuyer, qui fit son entrée dans Constantinople avec plusieurs centaines de prisonniers Autrichiens, quelques canons & des drapeaux, qui

atteſtoient les ſuccès de l'armée Ottomanne.

Cette glorieuſe nouvelle ſe répandit dans la ville au bruit de l'artillerie du *Seraï* & des arſenaux; mais toute la poudre qu'on brûloit pour célébrer quelques avantages, ne pouvoit diminuer les inquiétudes cauſées par le peu de ſuccès de l'expédition du Capitan Pacha, qui avoit vu détruire par les Ruſſes une partie de ſon eſcadre.

On s'efforçoit de former un corps de troupes pour marcher au ſecours d'Ocſacow : à peine pût-on réunir trois mille hommes, tant les Turcs ont de répugnance à aller affronter les Ruſſes.

Le chevalier de Gaville m'écrivit le 12 Septembre, de la part de l'Ambaſſadeur, pour me propoſer de partir avec un bâtiment qui alloit à Marſeille; je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion, & voulant ſavoir ſi je ſerois conſigné à bord, il me répondit que ce n'étoit pas l'intention du Comte de Choiſeul-Gouffier,

qui ſe contenteroit de me donner un ordre du Roi de repaſſer en France.

J'attendois patiemment l'ordre royal qui devoit décorer mon porte-feuille, lorſque je ne reçus que le billet ſuivant : *il eſt ordonné à M. le Comte de Ferrières de ſe rendre à Marſeille, ſur le navire du Capitaine Coutelin, ſans que, ſous aucun prétexte, il puiſſe ni ſe détourner de ſa route, ni prendre une autre voie.*

Je partis de Conſtantinople le 18 Septembre, à bord de ce navire, qui étoit recommandé à un négociant fort lié avec le Comte de Choiſeul-Gouffier, depuis qu'il en a reçu des ſommes conſidérables, pour acheter les treize vaiſſeaux Ruſſes arrêtés dans le port, lors de la déclaration de guerre, & beaucoup d'autres qu'il a fait venir de Livourne & de Marſeille ; l'aſſociation paroît d'autant plus lucrative, que ces bâtimens ſont deſtinés à tranſporter de toutes les provinces maritimes les grains néceſſaires

pour

pour alimenter la Capitale, & ravitailler les armées.

Je trouvai aux Dardanelles plusieurs personnes chargées de faire des provisions pour les frégates du Roi, qui protègent le commerce dans l'Archipel, contre les pirates & les corsaires ; je trouvai fort abusif & d'une très-mauvaise administration que le Comte de Choiseul-Gouffier se permît une manœuvre aussi pernicieuse aux intérêts du Roi.

Ces pourvoyeurs entassoient aux Dardanelles du mauvais biscuit ; ils y achetoient du vin du plus bas prix, pour le faire payer plus cher ; ils y ramassoient des légumes de chétive espèce, & le tout devoit être transporté dans l'île de l'Argentière : cette commission aussi inutile qu'onéreuse, doit rendre aux associés des émolumens lucratifs, en ce que les bâtimens du Comte de Choiseul-Gouffier, qui partent presque toujours en lest de Constantinople, lorsqu'ils vont au cabotage, trouvent aux Dardanelles un char-

gement tout prêt, qui leur fait gagner quelques milliers de piastres sans les déranger de leur route, puisque le dépôt est au centre de l'Archipel.

Cette monopole affreuse rend les vivres trois fois plus chers que si les frégates du Roi, dont les instructions sont de faire des croisières, se rendoient successivement aux différens mouillages où les vivres sont en plus grande abondance & à meilleur marché ; elles peuvent même aborder hors la portée du canon des Dardanelles, & s'y fournir de toutes les productions du canal, sans que des préposés aussi nombreux que superflus, & qui ne mesurent la bonté & le prix des denrées que sur leurs intérêts particuliers, ou ceux de leurs chefs, soient chargés d'une commission étrangère au cabotage de Constantinople. Cette malversation a fait récrier tous les commandans de frégates & leurs équipages, à cause des mauvais alimens qu'on leur transporte à l'Argentière, d'après les

ordres combinés de l'Ambassadeur.

Si les plaintes qui en auront été faites au Ministre de la Marine sont inutiles, & ne changent pas la spéculation du Comte de Choiseul-Gouffier, décidée pour tout le tems de la guerre, qui nécessite un plus grand nombre de frégates en Levant; il est positif que ce sera la meilleure négociation qu'il aura faite pendant son Ambassade à Constantinople : lorsque cet Ambassadeur académicien se trouvoit avec ses familiers & ses louangeurs, il disoit que j'étois un marchand de fusils, il appelloit *la fameuse association* un envoi d'armes que j'avois adressé à des négocians pour en faire la vente à Constantinople, & sur lesquelles j'avois assuré un intérêt à mon secrétaire pour être plus assuré de son zèle; mais je ne sais comment taxer cette société qui n'existe que par les fonds du Comte de Choiseul-Gouffier, & ceux de son maître-d'hôtel, cuisinier, valet-de-chambre & autres de sa maison, qui

ont tous fourni leur petit contingent suivant leurs facultés, pour avoir une part aux profits du cabotage, dirigé sous le nom d'un négociant qui n'a pu en faire long-tems mystère.

Ayant passé quelques jours aux Dardanelles, pour attendre le vent favorable, je fis réflexion que le Comte de Choiseul, assez neuf dans le corps diplomatique, ne savoit pas qu'il auroit dû me donner un ordre du Roi pour me forcer à me débarquer à Marseille, & que le sien ne pouvoit pas s'étendre hors des limites de son département; je lui écrivis que tant que je serois dans l'Archipel, je me garderois bien de lui désobéir, & je lui tins parole; mais une fois en pleine mer, c'est-à-dire hors la portée de ses batteries, je fis un paquet de l'ordonnance, & j'en appellai comme d'abus au Tribunal de Neptune, n'ayant pas oublié que lorsque le Ministre m'avoit chargé de porter ses dépêches à Constantinople, il s'en étoit rapporté à

mon expérience, dont il avoit déjà des preuves, & n'avoit pas pu exiger de moi que je me laisserois contraindre par un caprice de l'Ambassadeur, à ne pas me débarquer à Malte, où les quarantaines sont moins longues, ou ailleurs, si je le jugeois à propos pour ma santé, ou suivant les circonstances que je n'aurois pu prévoir.

CHAPITRE XVIII.

Mon arrivée à Toulon, je suis consigné au Lazaret par un ordre insidieux de l'Ambassadeur. Réponse du Ministre, au Journal que je lui avois adressé. Un ordre du Roi me constitue prisonnier d'État. Analyse concernant le Comte de Choiseul-Gouffier.

JE me débarquai le 15 Octobre à Toulon, où le mauvais tems nous força de relâcher; j'avois rédigé pendant ma traversée le Journal de mon voyage, que j'adressai à M. le Comte de Montmorin, le jour que j'entrai au Lazaret; ce Ministre, prévenu contre moi, d'après ce que lui avoit écrit le Comte de Choiseul-Gouffier, me répondit succinctement : *qu'ayant accumulé des fautes & des imprudences, le Roi justement mécontent de ma conduite, avoit d'abord donné*

ordre à son Ambassadeur de me remettre à la disposition de la Porte, & que mon retour en France mettoit Sa Majesté dans la nécessité de chercher d'autres moyens de satisfaire une Puissance que j'avois offensé, au risque de compromettre la Nation.

Je n'avois fait que glisser dans mon Journal sur les procédés du Comte de Choiseul-Gouffier, dont j'ignorois encore les noirceurs, telles que sa lettre au Grand-Visir, & les faux rapports qu'il avoit fait au Ministre; je me perdois dans un labyrinthe d'idées, & sa conduite à mon égard étoit encore pour moi un problême indissoluble, lorsque je vis arriver à Toulon, peu de jours après moi, des personnes qui me dévoilèrent toute l'atrocité de cet Ambassadeur. Il falloit que j'eusse été cru bien coupable, puisque M. le Comte de Montmorin, l'homme le plus doux & le Ministre le plus juste, avoit cru pouvoir signer mon arrêt de mort; car l'ordre du Roi de me

remettre à la dispoſition de la Porte, n'étoit autre choſe que lui livrer un coupable pour qu'elle s'en fît juſtice, & on ſait ſi les Turcs ſont expéditifs ſur cet article.

Suivant mon accuſateur j'avois accumulé des fautes & des imprudences; ma démarche de tenter la voie de terre étoit ſans doute hardie; mais M. le Comte de Montmorin ſavoit avant mon départ de Paris, que je devois l'entreprendre, & le Comte de Choiſeul-Gouffier y conſentit, lorſque je lui eus fait part de mon projet, puiſqu'il me conſeilla de prendre la route de Boſnie; où eſt donc l'imprudence? Il eſt vrai que j'ai trompé cet Ambaſſadeur en lui diſant enſuite que je prenois la voie de mer, & que je pris celle de terre. Mais le Comte de Choiſeul-Gouffier avoit dit publiquement qu'il me feroit arrêter ſi j'étois aſſez hardi pour revenir à Conſtantinople, même avec des lettres du Miniſtre; à qui eſt la faute? Ou à cet Ambaſſadeur qui par-

loit ainſi, ou à moi qui devois redouter ſes violences. Je fus au camp du Grand-Viſir, j'y paſſai pluſieurs jours, le Reys Effendi me fit dire que ſi je voulois écrire à l'Ambaſſadeur, j'étois le maître d'attendre à Sophie ſes réponſes; que ſi enfin je me décidois à partir ſans recourir à ce moyen, je pouvois librement continuer ma route; où eſt la faute? Et quelle eſt mon imprudence? J'ai offenſé une Puiſſance amie, au riſque de compromettre la nation; où eſt mon offenſe, & par quelles expreſſions le Grand-Viſir a-t-il témoigné ſon mécontentement de ma démarche? où eſt la requête qui en demande réparation? & quelle eſt donc celle que Sa Majeſté devoit faire à la Puiſſance qui ne s'eſt point cru offenſée?

J'étois encore accuſé d'avoir compromis la Nation; les Turcs n'ignorent pas qu'il y a des Français au ſervice des deux Cours Impériales; ils n'ont jamais menacé l'Ambaſſadeur d'Angleterre, par-

ce que le commandant de la prise Russe le Boristhène étoit Anglais, & le Capitan Pacha avoit remis à l'Envoyé d'Espagne, le fils du Marquis de Zambécari, qui étoit officier sur le même vaisseau.

Laquelle des deux démarches pouvoit être plus désagréable aux Ottomans? ou la mienne, de traverser leur pays pour m'en revenir en France, ou celle du Comte de Choiseul-Gouffier, qui a même fatigué le Grand-Visir de sollicitations les plus vives pour obtenir la liberté de l'Envoyé de Russie, & qui avoit tellement fait craindre à la Porte qu'il ne le fît enlever & partir sur la frégate l'Iris, mouillée fort long-tems aux Dardanelles, que le Grand-Visir fit resserer étroitement ce prisonnier pour être assuré de sa personne; & si enfin on a pu me soupçonner, ce qu'on n'auroit pu me prouver, que j'étois dévoué à l'Empereur, le Comte de Choiseul-Gouffier n'a-t-il pas paru constamment dévoué à l'Impératrice? ne l'a-t-il pas manifesté par ses

écrits & même par ſa conduite depuis qu'il eſt à Conſtantinople ?

Si, enfin, en mettant tout au pire, on avoit pu me convaincre d'avoir voulu faire des obſervations pour les remettre à l'Empereur, j'aurois été tout au plus traité en ennemi; la Porte s'en feroit fait juſtice elle-même, comme il eſt arrivé tant d'autres fois dans la dernière guerre, mais ſans rendre reſponſable un Ambaſſadeur & une nation de la conduite d'un individu qui n'auroit compromis que ſa perſonne.

Le dernier jour de ma quarantaine, les Intendans de la Santé de Toulon me ſignifièrent qu'ils étoient autoriſés par des ordres ſupérieurs à me détenir au Lazaret, juſqu'à l'arrivée de nouveaux ordres du Roi; je ſçus que c'étoit le Comte de Choiſeul-Gouffier qui avoit adreſſé aux Intendans du Bureau de Marſeille, un de par le Roi de cette teneur, qu'ils avoient communiqué à ceux

de Toulon, avec injonction, sans doute, de ne me le signifier que la veille de ma sortie du Lazaret, afin que je fusse dans l'impossibilité de parer un coup que je n'avois pu prévoir.

Elle est enfin abolie cette tyrannie odieuse, & ma patrie n'est plus asservie par les trames sourdes & ténébreuses de ceux qui, toujours armés des ordres du Roi, pouvoient à leur gré seconder leurs fureurs particulières, & enlever à Sa Majesté la partie la plus auguste de son autorité, qui est de rendre la justice à ses sujets; heureusement pour nous on a supprimé aujourd'hui les abus du pouvoir, remis entre des mains qui le rendoient arbitraire; les cris de la Nation entière & la réclamation de tous les ordres des citoyens, ont convaincu Sa Majesté de la nécessité de rassurer ses peuples en abolissant le droit illégal, abusif & dangereux, qui faisoit redouter à tous les Français la perte de

leur vie, de leurs biens, & de ce qui leur eſt encore plus cher, l'honneur & la liberté.

J'allois préſenter une requête au Parlement de Provence, pour qu'il jugeât ſi les ordres donnés par l'Ambaſſadeur du Roi, à Conſtantinople, avoient une valeur en France, & ſi le Lazaret, deſtiné à recevoir dans ſon enceinte ceux qui ſeroient atteints d'un fléau qui exige tant de précautions pour aſſurer la ſanté du royaume, pouvoit être métamorphoſé en maiſon de force par un ordre de l'Ambaſſadeur; ſi enfin le citoyen opprimé par ſon injuſtice, & pourſuivi dans cet aſyle ſacré, ne peut pas appeler à ſon ſecours l'autorité des loix, pour ſe juſtifier des griefs qu'il lui impute, & ſe mettre à couvert de ſon pouvoir illicite.

Je ſurſis à mon projet, d'après une lettre de cachet qui me rendit priſonnier au Château d'Iff, le 27 Novembre. Cet acte de rigueur devoit être la ſuite

de l'intrigue affreuſe de mon accuſateur; je m'empreſſai de compoſer le mémoire de ma juſtification, qui ne devoit pas tarder à me rendre l'eſtime de M. le Comte de Montmorin; je ſais combien il dût en coûter à ce Miniſtre pour me traiter auſſi cruellement; mais le Comte de Choiſeul-Gouffier avoit caché bien adroitement le fiel qu'il diſtilloit contre moi, en paroiſſant même s'être chargé à regret, de faire connoître la néceſſité de me punir pour déſarmer la Porte, qui exigeoit, diſoit-il, cette réparation. *Vingt-quatre heures paſſées dans un Château, ſuffiront pour la ſatisfaire;* ainſi s'exprimoit celui qui ſavoit bien qu'on ne prend pas la peine d'expédier une lettre de cachet pour vingt-quatre heures : le mémoire que j'avois adreſſé à tous les Miniſtres, eut tout l'effet que je pouvois en attendre, & ma liberté me fut rendue dès qu'il en eut été fait mention au Conſeil du Roi.

Si j'avois péri dans mon voyage, &

on a vu combien j'ai eu d'obſtacles à ſurmonter, le Comte de Choiſeul-Gouffier auroit écrit que c'étoit le fruit de mon étourderie, j'aurois paſſé pour un téméraire qui avoit cherché le naufrage au milieu des tempêtes; il eût juſtifié, aux dépens de ma mémoire, toute l'animoſité qui l'avoit porté à m'accuſer auprès du Grand-Viſir, & qui auroit cauſé ma mort, ſi la faveur de mon étoile ne m'en eût préſervé. Mes amis m'auroient plaint, mais ma cataſtrophe annoncée ſous de faux rapports, auroit indigné tous les gens ſages, & le public inexorable pour les défunts qui ont toujours tort, ne m'eût nommé que pour citer l'exemple d'une conduite déſordonnée.

Si les perſonnes qui ont vu le Comte de Choiſeul-Gouffier dans leurs ſociétés, ne le reconnoiſſent pas dans les différens tableaux que j'ai tracé, je rendrai encore à cet Ambaſſadeur la juſtice qu'il mérite; c'eſt de dire qu'un homme qui s'eſt emparé

entièrement de ſon eſprit, par une baſſe adulation, & des complaiſances en tout genre, non content de mettre le déſordre dans toute ſa maiſon, l'a porté pluſieurs fois à des actions qui ne paroiſſoient ni dans ſon genre, ni dans ſon caractère; l'intimité qu'il accorde à la perſonne que j'ai déſigné, & ſes conſeils qu'il écoute ſans retour, ont fait d'un homme d'une humeur aimable, & douce à Paris, un homme ſombre & impérieux à Conſtantinople, trouvant tout au-deſſous de lui, excepté ſon favori, & qui s'eſt livré à pluſieurs actes de rigueur & de ſévérité.

C'eſt ce confident qui revint de la campagne à Péra, pour y faire exécuter ſous ſes yeux un ordre du Comte de Choiſeul-Gouffier, dont il étoit porteur: *qu'on lui donne cent coups de bâton, & s'il raiſonne, qu'on l'aſſomme;* tels étoient les mots de l'arrêt injuſte, porté contre un malheureux jardinier, pour cela ſeul

qu'il

qu'il avoit refusé un jour de servir à table, lorsqu'il ne devoit que bêcher son jardin.

D'autres fois pour des fautes qui n'étoient pas des crimes, le Comte de Choiseul-Gouffier a ordonné la bastonnade, que les Yennissaires de la garde ont appliqué de la manière la plus cruelle, faisant sauter les ongles des pieds à de pauvres malheureux qui ont resté long-tems sans pouvoir marcher. Les Français sont-ils faits pour être ainsi suppliciés? Ils sont si sensibles à l'honneur, que les loix n'ordonnent une peine afflictive que pour des crimes, & encore le coupable qui la reçoit, n'éprouve-t-il que l'infamie de sentir appuyer légèrement sur ses épaules l'instrument de son supplice, qui ne lui devient sensible que par l'appareil de son deshonneur.

Le Comte de Choiseul-Gouffier avoit fait venir six musiciens d'Allemagne, pour les plaisirs de son intérieur; arrivés à

Constantinople, il exigea qu'ils lui ser-vissent de valets-de-chambre, ce n'étoit point du tout ce qu'on leur avoit promis avant de faire le voyage; cet Ambassadeur, profitant de l'engagement qu'ils avoient signé de rester trois ans auprès de lui, leur donna l'alternative ou de la bastonnade, ou d'être valets-de-chambre; ils prirent ce dernier parti, parce qu'ils le connoissoient capable de leur tenir parole.

Un écrivain doit compte de la vérité, & un voyageur n'est pas moins redevable à ses concitoyens de leur tracer sans partialité le tissu de ses observations.

Je terminerai ce qui concerne le Comte de Choiseul-Gouffier, par dire que s'il n'a point de crédit à la Porte Ottomane, les Académies, dont il est membre ou honoraire, lui doivent, en revanche, une nombreuse collection de médailles & d'antiques; ses dépenses énormes pour faire fouiller les tombeaux de la Troade,

mouler la plupart des chefs-d'œuvre d'Athènes, & réunir plusieurs milliers de vieux morceaux de marbre, viennent de lui être remboursées en partie par le Gouvernement qui, malgré ce moment de pénurie, a cru devoir accorder une gratification de quatre-vingt-dix mille livres, pour récompenser sans doute les travaux littéraires de cet Ambassadeur Académicien.

Celui qui sera nommé pour lui succéder, n'ayant plus de découvertes à faire, occupé uniquement des moyens de calmer la crainte du ministère Ottoman, ramenera bientôt les membres du Divan à leur confiance primitive ; la France reprenant son premier crédit, manifestera de nouveau son influence à la Porte, lorsqu'elle y sera représentée par un Plénipotentiaire dont les Turcs n'ayant point à redouter les écrits, ne suspecteront pas ses négociations ; il effacera par ses lumières & son zèle l'impression qui ré-

gne aujourd'hui, & finira, pour l'honneur des Français, par faire oublier aux Ottomans l'Ambassade & le nom de l'Auteur du voyage Pittoresque de la Grèce.

CHAPITRE XIX.

Différentes façons de penser des Turcs à l'égard des Russes & des Autrichiens. Leurs préparatifs pour soutenir cette double guerre. Yennissaires, Sipahis, Artilleurs & Volontaires de l'Armée. Régime général des Troupes Ottomanes & de leur constitution particulière.

REVENONS aux Turcs, jetons un coup-d'œil sur leur empire, & voyons la manière dont ils soutiennent deux guerres, qui les occupent également, mais qui leur causent des sensations si différentes.

Les Turcs commandés pour les camps, rentroient chez eux pour faire leurs préparatifs; leurs femmes alarmées s'informoient de l'ennemi qu'ils alloient combattre, si c'étoit sur les bords du Boristhène qu'ils devoient porter leurs dra-

peaux ; tremblantes pour leurs époux, tous les maux de la guerre se présentoient à leurs yeux ; plusieurs d'entr'elles se rappellent encore d'avoir été conduites en esclavage, ou de s'être vues les victimes de la rage & de la brutalité des Russes ; la faim, l'intempérie, les fatigues & les fers ou la mort, maux réservés à ceux qui devoient les quitter, ne leur laissoient d'autre espoir que de passer à de nouvelles noces.

Les Ottomans n'ont pu oublier les misères qui les ont accablées dans la dernière guerre ; des milliers d'entr'eux conservent encore les cicatrices des chaînes dont ils furent chargés, marques cruelles, que quinze ans n'ont pu effacer.

Si c'étoit sur les bords du Danube ou de la Save, qu'ils devoient défendre leurs étendards ; le ménage se tranquilisoit facilement, & quelques larmes étoient bientôt séchées par le peu d'effroi qu'inspirent les Autrichiens, qui ont toujours traité leurs prisonniers avec humanité.

Sept jours après, disent les Turcs, que les Autrichiens ont passé dans un pays, le calme est rétabli dans les familles, mais on ne sauroit labourer de sept ans ans celui que les Russes ont traversé.

Ainsi, les troupes Autrichiennes paroissoient peu redoutables aux Ottomans, par cela seul qu'elles ne sont pas féroces ; & si enfin la fortune leur devenoit contraire, ils s'en consolent d'avance par l'espoir de n'être pas employés comme en Russie à de pénibles travaux, & d'attendre tranquillement avec le signal de la paix celui qui doit les ramener dans leur patrie.

J'ai vu un Yennissaire qui me dit, en me montrant ses gencives, avoir refusé de marcher contre les Russes, parce que leur pain noir & grossier, lui avoit fait tomber les dents ; mais qu'il partoit avec plaisir pour Belgrade, parce que le pain de l'Empereur est blanc, & qu'il n'a point de Sibérie.

Telle est l'opinion différente qu'insf-

pirent aux Ottomans les deux ennemis qu'ils ont à combattre ; craignant les Russes à cause des maux qu'ils leur ont fait éprouver, & bravant les Autrichiens, parce qu'ils n'ont ressenti que les effets de la clémence de Joseph II.

Jamais les Turcs n'avoient fait de préparatifs aussi considérables pour s'opposer aux chrétiens; & jamais leurs troupes n'avoient marché en plus grand nombre; les Yennissaires étoient mandés de toutes parts; les vieillards même s'empressoient d'aller terminer leur carrière en défendant le drapeau du Prophéte; ceux que des infirmités retenoient dans leurs foyers, payoient des hommes pour les remplacer; la religion ranimant leur courage, les réunissoit contre leurs ennemis; l'espoir d'un riche butin, celui d'emmener des esclaves, ajoutoit à leur ardeur, & formoit ces amas confus divisés en plusieurs corps d'armée,

M. de Peyssonel réfutant l'ouvrage de M. de Volney, a démontré toutes

les connoiſſances qu'il doit à une longue réſidence en Levant ; mais je ſuis ſurpris qu'il ait voulu prouver que les Turcs ont des troupes bien diſciplinées, en citant le paragraphe d'un Gazetier Anglais, qui, à coup sûr, ne tenoit pas les détails énoncés dans ſes feuilles de quelqu'un qui avoit vu l'armée du Grand-Viſir.

Peut-être M. de Peyſſonel croit-il que les Turcs ont atteint le point de perfection qu'il leur déſire ; mais il eſt poſitif qu'ils en ſont encore bien éloignés.

Voyons ces armées dans leurs détails pour donner une idée de cette multitude, qui méconnoît toute diſcipline militaire, & n'obſerve aucun ordre dans les combats, obéiſſant à peine au Chef qui la commande.

Les Yenniſſaires, dont l'indocilité eſt auſſi ancienne que leur formation, ſont répandus dans toutes les provinces de l'Empire ; quelques-uns jouiſſent d'une

paye modique dans les villes où ils résident; mais ils la perçoivent tous en tems de guerre, & ne manquent jamais de se la faire payer d'avance : leur nombre est fort considérable, parce que ce titre est héréditaire, & la plupart des Turcs se font inscrire dans une légion à leur choix, pour jouir des privilèges attachés au Yennissariat, qui les garantissent des coups de bâtons sur la plante des pieds; mais non pas sur le dos, & leur réservent l'honneur d'être étranglés, quand ils méritent le dernier supplice.

Il y a cent une légions de Yennissaires, le Grand-Seigneur est inscrit à la tête de la première; leur nombre n'est pas fixé, & le Chef qui commande chacune d'elles, n'est pas plus instruit que les autres en Tactiques militaires; ceux qui sont portés de bonne volonté, se rendent à l'armée comme volontaires, ou se joignent à la légion dans laquelle ils s'étoient fait insleurs villes.

En faisant l'analyse du régime parti-

culier des Yennissaires, il semble qu'ils soient plutôt d'institution Monastique Epicurienne, que destinés à former les premières troupes de l'Empire Ottoman. Chaque Yennissaire qui entre dans une Compagnie, est obligé de se soumettre, pendant les premières années de sa jeunesse, à être le marmiton & le valet de sa chambrée ; les Commençaux sont commandés par un caporal à qui ils obéissent avec cette modestie & le silence d'un jeune frère qui travaille dans un Couvent, & obéit sans réplique à son supérieur.

Pour marque de leur apprentissage, ils portent une ceinture de cuir garnie par-devant de deux grandes plaques de cuivre, qui se joignent par un crochet; chargés de veiller aux marmittes, & de distribuer aux Yennissaires des légumes & de la viande deux fois par jours, & du riz deux fois par semaine, ils s'en acquittent avec une ferveur plutôt digne d'un moine, que d'un militaire qui com-

mence le métier de la guerre. Ce sont eux qui font les patrouilles par escouade, avec des bâtons qu'ils portent, quand ils sont de garde, sans avoir d'autres armes; ils arrêtent ceux qui troublent le bon ordre, mais ils ont le droit de se servir de leurs ceintures, pour frapper avec les plaques ceux qui font résistance, ou refusent d'obéir.

Après ce noviciat, qui dure jusqu'à ce que ces imberbes aient la moustache, ils parviennent suivant leur ancienneté aux grades de la compagnie, & ce n'est qu'après cette rude épreuve, qu'ils sont vraiment regardés comme Yennissaires, & qu'ils ont acquis le droit de faire bonne chère sans se fatiguer, de cabaler pour leur avancement, & de refuser l'obéissance à leurs Chefs, quand ils ne sont pas d'humeur d'exécuter leurs ordres.

Les Yennissaires se font sur les bras une marque qui désigne la légion à laquelle ils sont attachés; ils se piquent la peau avec une éguille, & y impriment

de la poudre à canon pilée, qui devient ineffaçable. Celle qui caractérise la première légion, est un croissant, les autres en ont de fort bisarre, & entr'autres des figures d'animaux, tels que le lion, un rhinocéros & beaucoup d'autres qui sont imaginaires ; celle Trente-un a une ancre, & se trouve réservée pour la Marine, quoiqu'elle fasse partie des troupes de terre.

L'esprit de corps n'est point parmi les Yennissaires de conserver leurs drapeaux ; mais le plus grand malheur qui puisse arriver à une légion, est de perdre ses marmittes, alors elle se regarde comme deshonorée ; pour rémédier à ce désastre, ils ont toujours deux batteries de cuisine dans leurs casernes, & si la seconde reste encore au pouvoir de l'ennemi, la légion étant excommuniée, il est nécessaire d'en former une autre à qui on donne de nouvelles marmittes.

Jamais les Russes n'ont tant choqué

les Ottomans, que lorſque dans la dernière guerre, après s'être emparés différentes fois de leurs camps, qu'ils avoient abandonnés, & par conſéquent de leurs batteries de cuiſine, les ſoldats Ruſſes ſe ſoulagèrent dans les marmittes en préſence des priſonniers Turcs, qui en étoient déſolés, & crioient au ſacrilège.

Les Yenniſſaires portent, les jours de cérémonie, un grand bonnet de feutre, avec une grande pièce fort large, qui retombe en arrière, & leur couvre la moitié du dos; au-deſſus du front eſt un étui en cuivre, pour y mettre une cuiller de bois, qui leur ſert à manger le *peleau;* & un bon Yenniſſaire ne marche jamais ſans être muni de ſa cuiller, comme un ſoldat français a toujours ſoin de porter ſon épée ou ſa baïonnette.

Quoique les Yenniſſaires ſoient regardés comme la première Infanterie de l'Empire, ceux qui ont la faculté d'avoir des chevaux, ſe diſpenſent d'aller à pied

ſans quitter leur compagnie; cette confuſion de cavaliers & de fantaſſins, eſt à l'armée une des premières cauſes du déſordre qui règne toujours dans cette milice.

Le Commandant en chef des Yenniſſaires jouit ordinairement d'un grand crédit à la Porte, à cauſe des impreſſions qu'il peut communiquer aiſément, ſoit pour maintenir l'obéiſſance, ou occaſionner la révolte des Yenniſſaires, qui ſe ſont dans tous les tems montrés plus redoutables aux Sultans, qu'aux ennemis de l'Empire.

Les Sipahis forment la cavalerie, & ſont diviſés en ſeize légions ; ils ont la jouiſſance de pluſieurs terres qu'ils poſſédent à titre de fiefs, avec le droit de les tranſmettre à leurs enfans mâles, faute deſquels, leur Chef peut en diſpoſer à ſon choix ; il en eſt dont les revenus ſont immenſes, & ſuivant leſquels ils ſont obligés d'entretenir un certain nombre de cavaliers équippés qu'ils mènent à la

guerre; leur régime particulier eſt moins minutieux que celui des Yenniſſaires, & ils abandonnent plus volontiers leur marmittes que leurs étendarts, ſans cependant obſerver jamais aucun ordre de Tactique.

Le Chef des canoniers en commande plusieurs milliers, dont quelques-uns formés par les Officiers français, ſavent tirer aſſez leſtement le canon de bataille; mais leurs Commandans, qui n'ont ni théorie, ni pratique, rendent peu avantageuſe une artillerie montée ſur des affuts, dont la peſanteur met quelquefois en défaut vingt chevaux ou trente bufles, & qui les force à un abandon général, dans une retraite précipitée; inhabiles à former des batteries, leurs canons ſont preſque toujours démontés par le feu de leurs ennemis, & ne leur font pas d'un grand uſage contre les troupes Européennes, qui, par des manœuvres rapidement faites, peuvent éviter leur artillerie.

Les

Les Bombardiers commandés par un chef qui leur eſt particulier, jouiſſent comme les Sipahis de beaucoup de fiefs qui leur impoſent la même obligation d'entretenir un certain nombre de bombardiers; fort mal habiles dans leur métier, à cauſe de l'ignorance de leurs Officiers, ils ne ſont pas dans le cas de rendre leurs bombes bien meurtrières.

Les volontaires à pied & à cheval, forment pluſieurs corps commandés par les Officiers qu'ils ſe ſont choiſis pour aller à la guerre; ils ne reçoivent aucune paye de la Porte, & n'ont point d'étapes pendant leur route, lorſqu'ils vont joindre l'armée: une fois arrivés au camp, ils ont la ration des Yenniſſaires, & n'oublient pas de prendre leur part du butin qui eſt ordinairement le ſeul motif qui les réunit ſous des drapeaux.

Les Turcs n'ont point l'uſage des habits uniformes, leur coëffure ſeule diſtingue les différens corps dont ils font partie; c'eſt l'uſage en Turquie de déſi-

gner, par le moyen des turbans, les différentes professions, ainsi que les rangs de la société.

Le Grand-Seigneur ne fournit point les armes ni les habits aux troupes, excepté à la suite d'une catastrophe qui rendroit nécessaire un plus grand nombre de recrues; alors la Porte fait distribuer, à ceux qui n'en ont pas les moyens, une certaine somme pour s'en pourvoir, autrement chaque Officier ou soldat, est bien ou mal vêtu suivant ses facultés, & porte des armes plus ou moins belles, sans qu'il y ait aucune règle pour l'uniformité.

Le luxe des Ottomans se manifestoit autrefois par les harnois de leurs chevaux, en argent ou en vermeil; leurs sabres, fusils & pistolets, étoient pour la plupart garnis de même, & plusieurs avoient des poignards enrichis de pierreries. Leurs tentes étoient magnifiques; celles du Grand-Visir, doublées de draps d'or, garnies en broderies avec des fran-

ges & des glands d'or, coûtoient des sommes immenses. Leurs habits étoient des draps les plus fins, ou des plus belles étoffes. C'étoit ainsi que les Turcs marchoient dans la dernière guerre, les richesses brilloient dans tous les rangs, & l'armure d'un simple soldat valoit mieux que celle d'un Officier général Russe. Les personnes qui comparent cette campagne avec les précédentes qu'ils ont vu, trouvent une différence qui rend aujourd'hui les Turcs méconnoissables dans leurs camps; ce n'est point l'ordre qui a succédé au désordre; mais c'est la misère qui semble avoir pris la place de l'opulence; le Grand-Visir Youssef-Pacha avoit prévu avec raison qu'il étoit inutile de se charger de belles armes & de bagages précieux pour en enrichir de nouveau leurs ennemis.

Lorsque le Grand-Visir mande les troupes, chaque Pacha choisit dans son gouvernement ceux qui, parmi les Yennissaires, sont les plus en état de faire

la campagne; il fait inſcrire ſur un regiſtre les noms de ceux qui rempliſſent le nombre fixé, pour aller joindre l'armée; les étapes ſont ordonnées ſur leur route, & ils ſe rendent ainſi à leur deſtination.

Les compagnies ſont plus ou moins fortes, ſuivant que le Capitaine a pu réunir de ſoldats, & leur nombre n'eſt jamais reparti réguliérement pour un drapeau; leurs habits trop amples leur rendent les marches très-pénibles, ſans compter le poids de leurs armes, dont ils en ont pluſieurs d'inutiles; ils portent preſque tous un fuſil en bandoulière, un ſabre, un poignard & deux piſtolets, avec une giberne de maroquin, en forme de ceinture pour conſerver les cartouches.

Les troupes d'Aſie ſont ordinairement à cheval, excepté celles des environs de la mer Noire, qui ne fourniſſent guères que de l'Infanterie; la Sirie, le Diarbek & les pays qu'arroſe l'Euphrate, ont une

excellente cavalerie; ces chevaux mêlés de race Arabe, légers & pleins de feu, remportent presque toujours l'avantage dans les scarmouches; mais il leur seroit difficile de rompre la cavalerie pesante & bien disciplinée des Autrichiens.

On ne sauroit comprendre parmi les bagages des Turcs que leurs tentes & leurs marmittes; les soldats partent pour la guerre avec une chemise, & ils ont cela de commun avec leurs Officiers, qui attendent patiemment quand ils l'ont lavé, que le soleil l'ait séchée pour la remettre. Ils ont des chariots tirés par deux buffles, pour transporter leurs munitions de guerre & les vivres.

Les troupes les plus estimées parmi les Turcs, sont celles de Bosnie; les Yennissaires de Constantinople énervés par le luxe,. & amolis par l'oisiveté, sont généralement moins propres à supporter les fatigues de la guerre; ils sont les plus fins déserteurs de l'armée, & la

nonchalence du Gouvernement, qui ne prend que de foibles moyens contre la désertion, fait que chacun rejoint ses foyers le plutôt possible, si le butin qu'il espéroit ne répond pas à son attente.

Pour empêcher la désertion, on met sur toutes les routes des gardes qui ne laissent passer que ceux qui vont du côté de l'armée, & ne laissent rétrograder personne sans un ordre des Chefs; ceux qui ne peuvent pas forcer les gardes, vendent leurs armes, & se déguisent en chrétiens, moyennant le certificat de tribut qu'ils achetent de quelque Grec ou Bulgare. Ce travertissement avoit réussi à plusieurs, lorsque j'étois à Sophie; mais un Yennissaire, d'une physionomie plus fière que celle d'un Tributaire, fut arrêté par la garde qui s'assura physiquement qu'il n'étoit pas chrétien; il lui restoit encore la ressource de se donner pour un Juif; ce que n'ayant pas osé faire par un remord de conscience, il fut ramené au Grand-Visir, qui lui

ſit couper les oreilles. Cet exemple de ſévérité fut cauſe que les déſerteurs, ſe donnant le mot, partoient en aſſez grand nombre pour en impoſer à ceux qui auroient voulu s'oppoſer à leur paſſage.

CHAPITRE XX.

Dispositions des armées Ottomanes. Leurs campemens. Marches & combats. Fortifications des villes de guerre. Observations sur la Marine des Turcs, Leurs intérêts du côté de l'Asie.

Les Ottomans dédaignent de fortifier leurs camps ; ils dressent sans ordre leurs pavillons au tour des tentes du Grand-Visir ou de leurs Chefs ; recherchent autant qu'il leur est possible le voisinage d'une riviere, & chacun choisit plus près ou plus loin l'endroit qui lui paroît le plus commode.

Le Grand-Visir forme toujours un camp qui lui est particulier, & dont les troupes sont immédiatement sous ses ordres. Le Chef des Yennissaires campe séparément avec sa milice, & les artilleurs se tiennent à une égale distance entre les

deux premiers camps; par ce moyen, l'armée du Grand-Visir se trouve divisée en trois campemens; de-là vient que les Turcs sont entiérement défaits, lorsqu'ils sont obligés de pourvoir à la retraite, après une bataille perdue, n'ayant pas la ressource de se retirer dans leur camp, où ils pourroient encore s'opposer à leurs ennemis s'ils avoient pris d'avance le soin d'y faire des retranchemens.

L'armée ne défile jamais en ordre, & les Turcs ignorent absolument l'art de se former en colonnes, soit pour assurer leurs marches contre des surprises ou pour faciliter aux troupes les moyens de se repartir plus aisément dans le pays ennemi; ceux qui exercent quelques métiers, ont toujours soin de prendre les devans pour dresser des boutiques, où ils s'occupent comme dans les villes, de sorte que les camps semblent plutôt une foire d'artisans, qu'une armée de soldats.

Le lieu du campement une fois désigné, chacun s'y rend plus ou moins lentement, sans être contraint à suivre son chef ou son drapeau, qui bien des fois reste peu accompagné. Les journées sont à peu près de six lieues dans les marches ordinaires, elles se font toujours tout d'un trait, sans autre halte que la liberté qu'ont les troupes de marcher à leur fantaisie, & de s'arrêter quand bon leur semble; malheur aux villages par où elles passent, les habitans & surtout les chrétiens, sont en proie à toutes les vexations & les rapines d'une soldatesque, qui ne met point de bornes à sa licence.

Les Commissaires des vivres chargés de fournir les provisions de l'armée, la précédent, & se contentent d'envoyer des ordres dans les provinces voisines pour conduire au camp des convois arrivent lentement, & font souvent éprouver la disette. Toutes ces munitions conduites dans des charriots tirés par deux buffles, se réduisent à une petite

quantité, à cause de la difficulté des routes & du peu d'attention qu'on apporte à une circulation qui devroit être abondante & non interrompue; d'ailleurs les Turcs ignorent tout ce qui peut les rapprocher d'un numéraire fixe; ils n'établissent pas que pour tant d'hommes & tant de chevaux, il faut tant de pain, de viande, de paille & d'orge; ils annoncent seulement que l'armée se réunira dans tel endroit, & envoyent des ordres dans les villes & les villages des environs, pour y transporter des vivres, sans avoir la précaution de pourvoir d'avance à tout ce qui est nécessaire pour la subsistance des troupes & à leur entretien.

Tous les deux jours on distribue aux soldats leur ration de pain; on leur donne tous les matins de la viande avec des légumes, & deux fois par semaine ils reçoivent du riz & du beure pour faire le *pilau* : dans les marches longues & forcées, ils ont du biscuit au lieu de

pain. Le tout eſt en quantité ſuffiſante ou médiocre, ſuivant l'abondance ou la diſette.

Lorſque les Turcs ſont à quelques journées de l'ennemi, le Grand-Viſir nomme un Lieutenant général qui, avec des forces ſuffiſantes, s'avance pour reconnoître ſes mouvemens ou le combattre ; cette manière de diviſer l'armée eſt toujours déſavantageuſe, parce que cette avant-garde, trop éloignée du quartier général, pour être ſecourue, ne manque jamais, ſi elle eſt battue, de rétrograder en déſordre, & porte l'alarme dans le camp du Grand-Viſir, qui, d'après la terreur qui s'eſt emparée de ſes troupes, ſe décide ordinairement à faire la retraite, autant pour mettre en ſûreté le drapeau illuſtre, que pour ſauver le reſte de ſon armée, ainſi qu'il eſt arrivé pluſieurs fois dans la dernière guerre.

Quoiqu'on ne puiſſe pas refuſer la bravoure aux Ottomans, néanmoins il ne faut pas oublier la manière dont ils

s'animent mutuellement au combat; ils se disent entre eux qu'ils sont dans le chemin de vérité, & que les infidèles ne connoissent que la voie des prestiges & des sortilèges pour leur fasciner les yeux & les attirer dans leurs embuscades; ainsi, quand ils voyent un chrétien, il faut toujours que dix Musulmans fondent sur lui pour le combattre, crainte que les autres chrétiens, que le diable rend invisibles, ne paroissent tout à coup pour les égorger. Je ne sais pas si tous les Turcs pensent également; mais il est sûr que ce principe leur paroît commun à tous. Mille Russes n'ont jamais été attaqués à force égale, & dans toutes les affaires qu'ils ont eu avec les Autrichiens, ils s'y sont toujours montré trois ou quatre fois plus nombreux. Lorsque le baron Martini fut assailli dans son poste, ils étoient plus de quatre mille, & lui n'avoit que cent hommes; le lendemain ils vinrent plus de sept mille pour s'emparer d'une simple redoute; leurs

espions ne s'étoient pas apperçus qu'elle étoit défendue par quatre canons; les Turcs croyant qu'il n'y avoit point d'artillerie, s'avancèrent avec une fureur qui fut bientôt tempérée par la décharge des quatre pièces qui leur tua beaucoup de monde, & les fit retirer avec la même diligence qu'ils s'étoient approchés.

Les Albanois, qui forment d'excellentes troupes, avoient acquis la réputation d'être toujours les premiers à affronter l'ennemi : regardés comme les enfans perdus de l'armée, il leur est arrivé quelquefois de se désister de cette prétention; mais au risque de n'être pas secourus, on voit ordinairement des Albanois affronter les premiers dangers.

Les Ottomans ont toujours refusé de s'assujétir à une tactique militaire; leur impétuosité d'abord dangereuse leur tient lieu de cet ordre, dont nous faisons dépendre le sort des batteries. Leur infanterie ne se divise point en bataillons,

ne s'aligne jamais, & leur cavalerie ne ſait pas mieux ſe ranger en eſcadrons. Les Chefs qu'on ne ſauroit appeller Commandants, guidant les drapeaux & les étendarts, ſont les premiers qui affrontent les combats, en donnant l'exemple aux troupes qui les ſuivent. *Alla*, ou *Dieu* leur cri de guerre, eſt tout à la fois un ſignal pour ranimer leur courage, & inſpirer de la terreur à leurs ennemis. Ils n'ont aucun inſtrument pour indiquer la charge ou ſonner la retraite. Leur furie les conduit à l'ennemi, comme le déſavantage leur fait lâcher priſe. Pendant que leur artillerie tire au haſard, ils ſe portent en foule du côté où la mêlée eſt plus épaiſſe; la cavalerie, avec cette vélocité qui l'a toujours diſtinguée, & l'infanterie avec une fureur qu'elle conſerve juſqu'au moment que la victoire, s'échapant de leurs mains, l'épouvante devient générale; les Turcs achèvent eux mêmes leur défaite, n'étant pas dans l'uſage de convenir d'un point de ralie-

ment, & leur camp ouvert de toutes parts ne leur offre jamais d'aſyle après la perte d'une bataille.

Si l'avantage reſte aux Ottomans, malheur à ceux qui ſont faits priſonniers; chargés de chaînes & accablés d'injures, ils ne ſont plus regardés que comme des êtres voués à l'eſclavage ou à la mort; les outrages les plus cuiſans, & les traitemens les plus terribles, ſont réſervés à ces malheureuſes victimes de leur infortune.

Les Turcs ſont peu inquiets de fortifier leurs villes frontières; religieux obſervateurs des traités, ils ne s'occupent point pendant les douceurs de la paix, à faire des préparatifs pour une autre guerre; ils ſe regardent comme des fortifications mouvantes, qui peuvent mieux réſiſter à leurs ennemis, que les meilleurs baſtions; ils n'ont d'autres villes fortifiées que celles qu'ils ont conquis ſur les bords de la Save & du Danube, & s'ils avoient donné leurs ſoins à mettre

Ocſakow

Ocſacow en état de défenſe, c'étoit parce qu'ils prévoyoient une rupture infaillible avec les Ruſſes. Les travaux furent même dirigés par des ingénieurs françois, car ils ignorent autant l'art de fortifier une ville que celui de la défendre. Le ſervice militaire s'y fait ſans exactitude, & les ſentinelles paſſent plutôt le tems à fumer dans un corps-de-garde, qu'à veiller près de leurs guérites.

Les garniſons ſont peu nombreuſes en tems de paix, n'étant compoſées que des milices de la ville ; une forteresſe ou un château n'a pas quelquefois quatre hommes pour le garder, & un vieux Yenniſſaire, avec ſa famille y remplit l'office de gouverneur & de portier. En tems de guerre les Turcs renforcent les garniſons, ſuivant que les villes ſont plus ou moins éloignées de l'ennemi; alors ils s'empreſſent de renouveller les ouvrages que le tems avoit détruits, et l'on voit des faſcines sur les remparts

former des batteries avec quelques mauvais canons, dont la plûpart sont sans affuts.

J'ai déjà parlé de l'escadre nombreuse, partie en 1788 pour la mer Noire, sous les ordres d'Assan-Pacha, qui méditoit une descente en Crimée; cet armement parut peu redoutable aux Russes, qui connoissoient l'ineptie des Ottomans pour tout ce qui concerne les manœuvres de leur marine.

Des Officiers François furent envoyés à Constantinople pour instruire les Turcs & leur proposer des modèles d'une construction plus légère. M. Le Roy épuisa toute sa logique pour engager les constructeurs à renoncer à leur gabarie; mais jaloux de voir que les vaisseaux construits à la françoise avoient une marche supérieure à celle des leurs, ils en dérangèrent le lest pour cacher, s'il étoit possible, les défauts de leur inflexible opiniâtreté.

Assan-Pacha vit échouer son expé-

dition contre la Crimée, plusieurs vaisseaux de son escadre devinrent la proie des flammes, ou tombèrent entre les mains des Russes, et il ramena les débris de son escadre à Constantinople pour la mettre à même de tenter encore l'année passée le projet de reprendre Oczakow; mais ses nouveaux efforts n'ayant pas été plus heureux, il a laissé le commandement de la marine à des chefs encore moins habiles, pour se rendre à la tête d'une armée de terre & opposer près du Danube une barrière aux Russes qui maîtres de toute la Bessarabie ne manqueront pas de venir attaquer avec toutes leurs forces ce nouveau Sérasquier, qui a été forcé de se rapprocher d'Ismaël après avoir eu le désavantage dans plusieurs combats engagés entre son avant-garde et le Prince Rapenin; le nom de ce guerrier est un signal d'épouvante pour les Turcs, ils se souviennent de ses exploits dans la guerre précédente, & ils

oublieront encore moins son entrée triomphante dans Constantinople pour y traiter de la dernière paix.

Assan-Pacha ne s'étoit pas attendu à tant de revers à la fois dans ses vieux jours ; il avoit si souvent cherché la mort ou arraché la victoire au milieu des combats, que son courage & son intrépidité lui seront encore d'une puissante ressource pour trouver les moyens de calmer l'esprit épouvanté de ses soldats & rallier à l'ennemi ceux qu'une terreur panique dont les Turcs ne sont pas les maîtres, aura fait déserter ses drapeaux.

Les Turcs ont chez eux tout ce qui est nécessaire à la construction des vaisseaux ; des forêts immenses, voisines de la mer ou des grandes rivières, peuvent accéler les transports de tous les bois de construction aussi abondans que précieux, & les chantiers des Ottomans seroient les mieux pourvus de l'univers si la non-chalance & l'impéritie n'étoient

des ennemis domestiques qui ralentissent leurs travaux & leur ôtent même l'idée de se pourvoir d'avance de ce qui est nécessaire pour hâter la construction de leurs vaisseaux, qui, exposés long-tems aux intempéries des saisons, sont déjà gâtés avant même d'avoir été gréés.

Les Turcs n'ont plus qu'un petit nombre de galères; ces bâtimens légers plutôt destinés à employer des forçats qu'à braver une mer orageuse, sont remplacés en partie par des frégates qui auroient l'avantage d'une artillerie redoutable si elle étoit bien dirigée.

Les *caravelles* turques ont une poupe escarpée; leur marche lente, causée par une gabarie lourde, & des manœuvres embarrassées les distinguent de nos vaisseaux de ligne; les batteries toujours inégales, ne sont jamais fournies d'un même calibre, ce qui en rallentit le service; les canons sont presque tous en bronze, & les précautions nécessaires pour les replacer après qu'ils ont

rebondis, leur fait perdre beaucoup de tems que leur épargneroient des canons de fer dont ils redoutent les éclats, ceux de bronze n'ayant point l'inconvénient d'être aussi meurtriers.

Les plus beaux ports du monde et une ressource inépuisable de marins qui abondent dans les provinces maritimes, & les îles de la Grèce rendroient formidable la marine des Ottomans, si moins nonchalans pour toutes les opérations qui peuvent les éloigner de leurs foyers, ils vouloient employer constamment cette énergie qui les ont caracterisé quelquefois dans leurs expéditions de longue haleine; peu instruits de ce qui a rapport à la navigation, ils méconnoissent autant l'art de commander les divisions, qu'ils s'empressent peu d'observer un ordre de bataille; chaque capitaine de vaisseaux combat celui de l'ennemi qui est à sa portée, ou se défend à sa guise; l'ardeur des Turcs ne se ralentit point sur mer, & ils cherchent

l'abordage même avec les plus gros vaisseaux plutôt que de conserver l'avantage de leurs batteries, par une manœuvre habile & bien concertée.

Ils ont quelques mauvaises écoles pour former à leur manière des jeunes marins qui ont tous la même spectative de devenir un jour de simple mousse chef d'escadre ou grand amiral, suivant le crédit de quelque Sultane, ou le caprice d'un Grand-Visir.

L'Impératrice connoissoit tout le prix d'une alliance avec le Prince de Georgie qu'elle avoit sçu mettre dans ses intérêts, & le Kan de Derbend qui est le maître du célébre défilé appellé porte de fer ou porte Caspienne, seule communication à travers le mont Caucase qui ne semble former une barrière insurmontable, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne, que pour mettre la Perse & les pays qu'arrose l'Euphrate, à l'abri des irruptions des peuples du nord.

J'étois en Perse lorsque Catherine II

faisoit négocier un traité avec les Princes Persans, gouverneurs des frontières de la Georgie, qui en reçurent de magnifiques présens. Un Envoyé de Russie vint alors à Hispahan pour rendre Alimourat-Kan favorable aux projets de sa Souveraine; ce Prince qui avoit soumis par ses armes la majeure partie de la Perse & se faisoit respecter de l'autre, se décida sans autre réflexion à inquiéter les Turcs; il menaça Bagdad sous d'anciens prétextes & donna ordre au Kan de Chiras d'attaquer Bassora; cette diversion étoit fort bien entendue dans un tems où les troupes Ottomanes qui sont destinées à garder les frontières de la Georgie se seroient trouvées aux prises avec les Persans.

Le Grand-Seigneur voulant parer le coup qui menaçoit l'Empire du côté de la Perse, avoit écrit à Alimourat-Kan pour lui demander son alliance; mais la personne chargée de cette mission

avoit été mise en prison pour toute réponse.

Le Prince de Georgie gagné par les promesses des agens de Russie venoit de se mettre sous la protection de l'Impératrice, qui en lui envoyant pour simulacres de sa souveraineté qu'elle sembloit lui laisser, une couronne & un sceptre que les Georgiens prirent pour un bonnet de prêtre & une masse d'armes, fit passer des troupes à Kaket, sans y être sous les ordres du Prince Héraclius qui les reçut sans méfiance.

J'étois à Hispahan depuis plusieurs mois & je vis les affaires de Russie changer bientôt de face dans toute la Perse.

Alimourat-Kan ayant réfléchi qu'il ne lui convenoit pas de s'allier avec les Russes au détriment des Turcs, rendit la liberté à l'émissaire qui lui avoit porté la lettre du Grand-Seigneur; il le congédia en lui faisant oublier par des riches présens le désagrément qu'il venoit d'é-

prouver & le chargea pour Sa Hautesse d'une réponse non-équivoque d'après ses nouveaux projets.

Il avoit envoyé deux Kans à Péters-bourg pour répondre à la premiere démarche que l'Impératrice avoit fait auprès de lui, mais il éluda par des ordres secrets & une politique habile les promesses qu'il avoit imprudemment fait. Se souciant peu de l'égide qui couvroit nouvellement le prince Héraclius, il se servit de la manière accoutumée pour en percevoir le tribut qu'il n'avoit pas reçu depuis trois ans, en lui envoyant la *calatte*; c'est un habit complet, fort riche, dont les Souverains de Perse font présent à leurs vassaux pour les honorer, ce qui obligea le Prince de Georgie à permuter cet habit, ainsi qu'il est d'usage, par des présens trois fois plus considérables que la valeur du tribut qu'il auroit dû payer.

Baba-Fatalikan, gouverneur de Derbend, reçut ordre d'Alimourat-Kan de

cesser toute liaison avec les Russes. Ali-merdan-Kan, chef des Leguis, ne se fit pas prier pour fondre sur la garnison de Kaket qui fut mise en pièces ou faite esclave; Achmet, Kan de Koi, ayant fort mal accueilli les Officiers Russes que l'Impératrice avoit avoit envoyé vers lui, menaça Tiflis, si le Prince Héraclius ne congédioit sur le champ les Russes devenus odieux & suspects à toute la Perse.

Tel étoit l'état où je laissai les intérêts de Russie, lorsque je partis d'Hispahan en 1785. J'ai sçu depuis que les négociations de l'Impératrice de Russie ont été plus heureuses, parce que les Persans occupés de leurs guerres civiles ne seront pas de long-tems en état de se réunir pour la cause commune.

Les pays situés entre la mer Noire & la mer Caspienne sont trop importants aujourd'hui pour que Catherine II ayant préparé de loin la guerre qui a éclaté entr'elle & la Porte n'eût pas

pris tous les moyens d'attirer dans son parti des peuples dont la même religion est un moyen de rapprochement, & qui enfin mutilés sans cesse par des chefs ambitieux ne devoient pas tarder à se ranger sous son empire.

CHAPITRE XXI.

Description des provinces qui formoient l'ancienne Arménie. De leurs villes principales. Peuples qui les habitent. Du mont Ararat. Religion, mœurs, caractère & commerce des Arméniens.

QUOIQUE les Ottomans soutiennent en Europe une double guerre qui les occupe également, ils doivent encore se tenir sur leurs gardes du côté de l'Asie; les Pachas d'Erserom, de Kars, & de Bayazet sont chargés de veiller à la sûreté des frontières de Perse et de Georgie.

Les peuples de l'Arménie furent renommés autrefois par les richesses & le luxe de leurs Rois; subjugués tour-à-tour par des conquérans & soumis aujourd'hui aux Turcs & aux Persans, ils n'ont conservé que leur langue & le souvenir de leur ancienne monarchie.

Les Arméniens répandus dans presque toute l'Asie, ont un goût naturel pour le commerce qui leur a fait choisir les villes les plus florissantes, & plusieurs familles ayant fait des fortunes immenses ont préféré de s'établir dans les pays Étrangers pour y jouir paisiblement des fruits de leur industrie.

Erserom une des principales villes de l'Arménie, est assez vaste, mal bâtie & située au bout d'une grande plaine, elle est entourée de montagnes qui rendent son climat très froid, la population est très nombreuse, les Turcs y sont presque tous militaires, & les Arméniens font un tiers des habitants ; l'Euphrate prend sa source à quelques lieues de cette ville, dont le territoire est aussi agréable que fertile.

Des mines voisines produisent beaucoup de cuivre dont on fait de la vaisselle qui forme la meilleure branche de commerce d'Erserom, dont les marmittes sont renommées dans tout l'Empire.

Les caravannes y abordent continuellement de Bagdad, de Perſe ou de Georgie, la Douane en eſt immenſe & rend la majeure partie des revenus du Pacha qui a le titre de Viſir.

Trébiſonde fut célébre lors de la décadence de l'Empire Grec; les Ottomans maîtres de l'Aſie mineure ayant aſſervi le trône de Conſtantinople, il ſe forma un petit Empire à Trébiſonde qui finit par s'écrouler peu de tems après ſous la puiſſance des Turcs conquérans de toute la Grèce.

Cette ville quoique déchue de ſon ancienne ſplendeur, eſt encore plus une des conſidérables de la Natolie; ſituée ſur le bord de la mer, un port mal entretenu, ne peut contenir que de petits navires, mais ſon commerce eſt aſſez étendu depuis que les Ruſſes peuvent naviguer dans la mer Noire; les caravannes de Mingrelie, de Georgie & de Perſe, y arrivent ſucceſſivement & donnent une très-grande activité au trafic de Trébiſonde.

Ses habitans ſont pour la plûpart occupés aux manufactures en cuivre, dont les ouvrages ſont d'un grand débit ; le Pacha qui commande la ville a ſous ſes ordres un grand nombre de Yenniſſaires qui paſſent pour les plus indociles de l'Empire : livrés continuellement à des querelles & des voies de fait, à cauſe des factions qui forment deux partis, il n'eſt pas de ſemaines que cette ſoldateſque effrénée ne ſe livre des combats qui ſe terminent toujours par la mort de pluſieurs d'entr'eux, & répandent également l'alarme dans tous les quartiers.

Kars ville forte ſur les confins de la Georgie, a une garniſon bien entretenue & un château en état de défenſe par ſa poſition ſur un rocher eſcarpé, & ſon Pacha eſt ſubordonné à celui d'Erſerom ; Kars eſt plûtôt une ville de guerre que de commerce ; il y a fort peu de chrétiens; les habitants ſon peu traitables & n'accueillent pas trop bien les érrangers.

Bayazet eſt la derniere ville Turque du côté de la Perſe, ſon Pacha eſt le ſeul qui admette les Arméniens au ſervice militaire,& quoiqu'ils ſemblent plus propres à diriger un comptoir qu'à manier les armes , cette faveur leur donne un certain amour-propre qui ajoute à leur phiſionomie l'air du courage, & l'Arménien de Bayazet qui peut porter des piſtolets à ſa ceinture eſt tenté de mépriſer celui de Conſtantinople qui ne peut y mettre qu'une écritoire.

Cette ville eſt très-bien peuplée & fait un grand négoce avec la Perſe & la Georgie ; le pays eſt abondant en vins & en fruits merveilleux ; c'eſt l'endroit de la Turquie où les Chrétiens ſont le moins vexés , crainte qu'ils n'aillent s'établir à Erivan qui eſt ſous la domination des Perſans.

La province d'Erivan eſt gouvernée par Achmet-Kan ; ce prince eſt également le chef d'Aderbijane qui lui eſt échue en partage après la mort

de ſon oncle Huſſein-Kan ; il fait ſa réſidence à Koi, ville agréablement ſituée ſur la rivière de Kidür & qu'il a fort embellie ; les marchands y abondent de toutes parts & en font un riche entrepôt en tout genre.

Achmet - Kan tient à Erivan un Lieutenant-Général, qui n'y peut rien innover ſans ſes ordres ; cette ville eſt diviſée en deux parties ; l'ancienne qui a été ſucceſſivement ruinée par les Turcs & les Perſans ; & la nouvelle, ſur la rivière de Soucia qui, à cauſe de ſa profondeur & de ſa rapidité, a reçu le nom d'eau noire.

Erivan n'eſt fortifié que par une enceinte de mauvaiſes murailles, flanquées de groſſes tours, & un foſſé peu large & moins profond qui n'en rend pas les approches bien difficiles.

Le château a des alentours eſcarpés qui le mettent en état de défenſe, plutôt que les mauvais canons placés dans ſes embraſures.

Le fauxbourg habité par les artisans & les Arméniens est plus grand que la ville; ces derniers forment le plus grand nombre de ses habitans, qui regardent Erivan comme le chef-lieu de leur patrie; ils ne manquent pas d'aller voir les ruines d'Artaxate éloignées de quelques lieues, pour y donner des larmes aux mânes de leurs ancêtres, & contempler les vestiges de la Capitale où Tigrane dictoit des loix à toute l'Arménie.

Le Zengui, traverse Erivan; cette rivière sort d'un lac, où on a bâti un monastère sur un rocher qui forme une petite isle; il est habité par des moines arméniens.

Erivan a été plusieurs fois un point de rivalité entre les Turcs & les Persans qui en sont les maîtres depuis Nardi-Cha; le palais habité par le Lieutenant-Général d'Achmet-Kan est dans la forteresse & d'une grande étendue; la grande place plantée de beaux arbres

est vaste & spacieuse, & les marchés qui l'entourent sont couverts de voûtes & ont des boutiques d'une belle apparence.

Le beau pays d'Erivan rappelle l'idée du paradis terrestre, mais je ne crois pas qu'on puisse jamais adopter à une situation locale la description que nous en ont fait Moïse & les Commentateurs de la Genèse; en vain pourra-t-on se persuader, s'il est vrai qu'il y ait eu un déluge, que la terre n'ait pas éprouvé une révolution dans sa surface, car il est à présumer que tout le globe a dû être bouleversé, & que même les fleuves qui sont une portion de l'eau qui filtre dans la terre, ont pû changer leur source dans la violente commotion causée par les eaux lorsqu'elles se retirèrent; d'après quoi il est plus croyable que le paradis terrestre étoit simplement la terre ornée de tous les agrémens de la nature, & qu'il plut à Dieu de la rendre aride, après la

chûte de nos premiers parens, & inégale & montueuſe après le déluge.

A trois lieues d'Erivan eſt la réſidence du Grand Patriarche des Arméniens, on l'appelle Trois-Egliſes, parce qu'il y a trois bourgs, ayant chacun la ſienne; les Arméniens ſe font un devoir de faire ce pelerinage une fois en leur vie, & ils y reçoivent une bénédiction ſalutaire en échange des contributions qu'ils y portent de toutes parts, pour fournir au luxe des autels & à l'entretien de leurs miniſtres. Le ſervice divin s'y fait avec une magnificence extraordinaire, & cet appareil pompeux contribue beaucoup à perſuader aux pélerins que Dieu écoute bien mieux les prières qui lui ſont adreſſées aux Trois-Égliſes, que celles d'un pauvre prêtre qui n'a dans la paroiſſe d'un village que des mains pures à élever au Ciel.

Le monaſtère où réſide le Patriarche eſt très-vaſte; il y mène une vie auſſi

austère que celle des moines, car l'usage est parmi les Arméniens de jeûner davantage à proportion de leurs dignités, ce qui diffère beaucoup de nos Archevêques, qui font bien meilleure chere que nos Curés de campagne. De tous les Chretiens il n'en est point qui croyent plus que les Arméniens à la vertu des jeûnes, les voyages les plus pénibles ne les en exemptent jamais, & les maladies ne leur ôtent même pas leurs scrupules la veille de certaines fêtes.

Il y a une imprimerie aux Trois-Églises, les caractères sont envoyés de Venise, mais la presse n'y gémit que pour les Bréviaires ou les Almanachs qui sont envoyés tous les ans dans toutes les villes où il y a des Arméniens qui ont fort peu de livres d'histoire, & ne connoissent guères que la Bible ou les réveries de quelques-uns de leurs béats.

Le mont Ararat est renommé, parce qu'on a dit que l'Arche de Noë s'arrêta sur son sommet; l'abord en est

très-pénible à cause des abîmes qui l'entourent, & son terrein sabloneux & mouvant, permet à peine de gravir au tiers de sa hauteur ; la cîme est couverte de neige en tous tems & fait reconnoître de très-loin cette montagne qui paroît isolée au milieu des plaines immenses dont elle est environnée ; il y a dans les alentours plusieurs monastères dont les moines ont grand soin de faire croire aux imbéciles que l'Arche est encore sur le mont Ararat ; il faut être Arménien pour croire à cette fable & payer encore celui qui la raconte.

Les Curdes habitent une partie de l'Arménie ; ce peuple pasteur voyage continuellement avec ses troupeaux & se répand en hyver dans les pays du Tigre & de l'Euphrate, & revient ensuite vers le lac de Van. Betlis, grande & bien habitée, est la capitale du Curdistan, qui fait partie de l'ancienne Assyrie ; les mœurs des anciens Parthes sont encore celles des Curdes ; excel-

lens cavaliers, ils tirent leur carabine par derrière en fuyant à toute bride; ils sont grands voleurs, & il est dangereux de se trouver sur leurs pas en plus petit nombre qu'eux; les caravanes qui traversent leur pays sont obligées de payer de gros droits pour acheter leur sureté. Le climat du Curdistan est tempéré; le mont Taurus le traverse d'Orient en Occident; il y a plusieurs villes bien peuplées, & les Arméniens habitent celles des environs du lac de Van, où ils ont plusieurs monastères.

Naksivan que les chroniques du pays désignent comme l'endroit où Noë fixa son séjour après le déluge, est une assez grande ville, presque ruinée depuis Nadir-Cha ; il s'y fait un grand commerce de soie & de laine; les caravanes y passent fréquemment; les habitans sont tous Chrétiens; la Mission Romaine y a un couvent de Dominicains à moitié ruiné; le nombre de

Catholiques ſurpaſſe celui des Arméniens, & le ſervice divin ne s'y fait point en latin mais en langue vulgaire.

L'ancienne Julfa, ſituée ſur l'Araxe n'eſt plus qu'un monceau de ruines; Cha-Abbas voulant ôter tout moyen de ſubſiſtance à l'armée des Turcs, ravagea tout le pays & fit venir les habitans de Julfa à Hiſpahan, où ils bâtirent la nouvelle ville de ce nom, qui fait un fauxbourg de cette capitale; d'autres Arméniens furent tranſportés dans le Guiland pour y élever des vers à ſoie & peupler cette province dont l'air eſt ſi mal ſain que les trois quarts de ces nouveaux colons y périrent par l'intempérie du mauvais climat.

Cha-Abbas, en attirant les Arméniens à Hiſpahan pour profiter de l'induſtrie qu'ils ont pour le trafic de l'Inde, leur accorda tous les priviléges qui pouvoient leur faire oublier l'ancienne Julfa; les Arméniens ſont naturellement propres à négocier: faux

avec ceux qu'ils connoissent, réservés avec ceux dont ils se méfient, avares par nature, sobres par économie, humbles par intérêt, & dissimulés par caractère : il est à présumer d'après toutes ces qualités, qu'ils font rarement banqueroute.

Ils ont des mœurs très-févères & leurs femmes sont rarement libertines par la précaution qu'ils prennent de les soustraire à la société des hommes. Cependant j'en ai vu dans plusieurs villes où ils se sont un peu rapproché des coutumes grecques ; les prêtres se marient une fois en leur vie, aussi tâchent-ils d'épouser une fille qui promette de vieux jours ; ennemis jurés des Catholiques, les Arméniens rendent cordialement au Pape l'excommunication qu'il a lancée depuis long-tems contre leur schisme.

C'est à quoi se réduit ce qu'on peut dire sur l'Arménie qui n'a plus aucun vestige de son ancienne splendeur, &

des Arméniens qui, misérables dans leur pays, ou fugitifs de leur patrie, n'ont plus rien qui retrace à leurs yeux la grandeur de leurs ancêtres. Semblables aux Juifs, ils gémissent sous une domination étrangère, & sont obligés de fuir loin de leurs foyers & des tombeaux de leurs pères, la tyrannie qui les opprime depuis plus de trois siècles.

CHAPITRE XXII.

État actuel de la Georgie, de la Mingrelie, de la Circassie, du Cuban, du Daguestan, & du Chirvan. Religion, mœurs, caractère & commerce des peuples de ces différens pays.

LA Géorgie connue anciennement sous le nom d'Iberie, a un climat aussi beau que le sol est fertile; ses habitans ont toujours été renommés par leur bravoure & passent pour les meilleurs soldats de l'Asie, les Géorgiens ont été successivement soumis aux Turcs & tributaires des Rois de Perse qui en avoient un grand nombre à leur service; j'en ai vu environ deux mille dans l'armée d'Ali Mourat-Kan qui en faisoit le plus grand cas.

Nadir-Cha, connu en Europe sous le nom de Thamas Kouli-Kan, revenant

de la conquête de l'Inde, donna au prince Heraclius, après s'être fait musulman, l'investiture de la Georgie; il en avoit dépossédé le prince Alexandre, dont la famille régnoit depuis long-tems à Tifflis, & qui se réfugia en Russie pour éviter les poursuites de ce conquérant.

Les Turcs luttèrent pendant long-tems avec Nadir-Cha pour se conserver la souveraineté de la Georgie & des autres pays du Mont Caucase; les peuples des environs de la mer Caspienne, subirent en même tems le joug de sa puissance, & ne revinrent à leurs chefs naturels, qu'après la mort de celui qui avoit ébranlé toute l'Asie par ses victoires.

L'octogénaire Héraclius gouverne encore la Georgie & la province de Kaket; son fils aîné d'Aoud-Kan a donné plusieurs fois des marques de bravoure dans différens combats contre les Lesguis & les Komouks qui renou-

vellent ſans ceſſe leurs incurſions pour enlever les jeunes Georgiennes dont la beauté fait l'ornement des ſérails de Perſe & de Turquie.

La Georgie n'a aucune place de guerre bien fortifiée, le Caucaſe conſerve mieux ſes frontieres; ce peuple guerrier peut être conquis, mais il ſera toujours impoſſible de lui impoſer longtems des loix qui bleſſeroient ſa fierté.

Les Georgiens ont une phyſionomie facile à reconnoître, ils ont preſque tous une belle figure, les traits réguliers & un air noble; leur caractere eſt franc, ils ont l'ame généreuſe, & quoiqu'ils ayent l'humeur aſſez douce, il eſt dangereux de mériter leur reſſentiment.

Leur ſecte eſt un mélange de la Grecque & de l'Arménienne; point ſuperſtitieux, ils ne font jamais à perſonne des reproches de n'être pas de leur religion.

Tifflis, capitale de la Georgie, eſt grande, aſſez mal bâtie, & s'étend

ſur le fleuve Kur ; elle eſt dominée par la citadelle qui n'eſt plus d'une grande importance ; ſes murailles flanquées de groſſes tours ſont délabrées par le tems & ne pourroient plus réſiſter à un ſiege. Il y a une aſſez belle place qui ſert de marché ; le palais du prince eſt vaſte, mais il n'a rien de remarquable que ſes jardins qui ſont d'excellens vergers.

La miſſion catholique y a une maiſon qui ſert d'hoſpice aux capucins de Florence, pluſieurs monaſteres de filles ſont des aziles pour celles que leurs parens veulent mettre en ſûreté juſques à leur mariage ; les religieuſes n'y font point de vœux perpétuels & ne s'immolent point en un jour pour toute leur vie ; elles ont quelque part au ſacerdoce, pouvant baptiſer & donner l'extrême-onction ; des écoles particulieres, ſont deſtinées à l'éducation des jeunes garçons, qui après avoir appris à lire & écrire, prennent ordi-

nairement le parti des armes ou s'adonnent à l'agriculture ; en général ils s'appliquent peu au commerce & le laissent aux Arméniens qui sont en grand nombre à Tifflis ; il y a fort peu de Musulmans, quoique le prince Héraclius, revenu à la religion de ses peres, leur ait donné le privilége d'avoir leurs Mosquées.

Le commerce de Géorgie consiste en beaucoup de soie, en vins, en eau-de-vie qu'ils changent avec des fourrures de Russie.

Les Georgiens & autres peuples du Caucase vendent leurs filles & les livrent à des marchands qui leur épargnent, disent-ils, les frais de l'éducation & des noces, n'étant nullement inquiets sur le sort de celles dont la beauté est un puissant mobile pour n'être pas malheureuses; mais ne vendent point leurs enfans mâles, & tous les esclaves Georgiens ou Circassiens, répandus en Asie & qui forment les *Mameluks* d'Égypte au service

vice des Beys qui les achètent ne sont que le fruit des rapines des Tartares & des Lesguis.

Les vignes viennent en Georgie à peu près comme dans la Lombardie, des treilles enlacées d'un arbre à l'autre, s'attachent autour des muriers, & donnent tous les ans de très-abondantes recoltes; les Georgiens aiment à boire & s'enyvrent fort souvent, ce défaut est même commun à leurs femmes qui lestes à vuider plusieurs brocs de vin & d'eau-de-vie, finissent ordinairement leurs festins par quelques libations au Dieu des plaisirs.

Les Géorgiens ont grand soin de leurs caves, des grottes taillées dans le rocher & revêtues de ciment leur servent de celliers.

Les Géorgiennes sont généralement belles; des grands yeux noirs, & un incarnat de roses les distinguent presque toutes; on ne les a jamais accusé d'être trop cruelles, & leur peu de sévérité

envers les étrangers leur a peut-être valu en partie cette préférence ſur toutes les autres femmes de l'Aſie, à cauſe des difficultés quelquefois inſurmontables que les mœurs oppoſent dans les autres pays où le beau ſexe eſt inviſible. Quoiqu'il en ſoit ce préjugé eſt commun à tous les Muſulmans qui donnent toujours la pomme aux Géorgiennes.

Les jeunes filles ſont peu timides & ſe font un plaiſir d'accorder à ceux qu'elles aiment des arrhes qui atteſtent leur bonne volonté de n'avoir plus rien à leur accorder.

La Mingrelie eſt la Colchide des anciens; quelque ſoit le myſtère de la toiſon d'or qui la rendit autrefois ſi célèbre, il eſt ſûr qu'il y a encore aujourd'hui de fort jolies blondes; ce pays comprend deux autres provinces, celle d'Imerette & de Guriel; la mort de Soliman-Kan qui avoit conſtamment réſiſté aux armes & aux négociations de l'Im-

pératrice de Russie, vient de faire cesser l'antipathie que ces peuples avoient contracté sous leur chef, & Catherine II les a mis sous sa protection.

Ce vaste pays situé le long de la mer Noire, posséde des mines de cuivre, de fer & d'acier, avec des forêts immenses où l'on trouve les plus beaux bois de construction; mais ces peuples chasseurs préfèrent des gibiers abondans, qui leur font négliger tous leurs avantages & les ressources d'un sol fertile & tempéré.

Les Mingretiens sont bien faits, leurs femmes tiennent au voisinage de la Georgie; mais la stupidité paroît faire l'apanage de ces peuples dont les mœurs crapuleuses & dissolues font regretter à ceux qui vont dans leur pays de ne pas trouver parmi eux le caractère, la noblesse & la franchise des Géorgiens.

La Porte Ottomane a perdu depuis quelques tems son influence en Mingrelie; en vain a-t-elle fait reclamer par le

Pacha de Kars le tribut qu'elle en percevoit jadis; ainsi la nonchalance des Turcs s'oppose très-souvent à leurs prétentions.

Les Mingréliens ont leurs supperstitions particulières, mais fort mal instruits en tout genre, ils se disent Chrétiens, sans s'inquiéter autrement des points de leur croyance.

La Circassie est située entre la Crimée, le Cuban & les déserts d'Astrakan; ses peuples soumis à la Russie, vivent par hordes comme les Tartares, ou habitent des villages bâtis dans les vallons du Caucase. Leurs principales richesses consistent en troupeaux qu'ils élèvent en grand nombre & dont les laines forment leur principal commerce : leurs chevaux sont excellents, & les secondent lestement dans leurs incursions de longue haleine qu'ils ont poussé bien des fois jusques en Pologne & en Hongrie.

Les Circassiens ont une taille avantageuse; leurs femmes sont grandes, belles

& bien faites ; elles doivent à la ſalubrité de l'air qu'elles reſpirent dans les montagnes cette fraicheur qui ne les quitte pas même dans un âge avancé. Leur galanterie portée à l'excès les rend très-aimables, même à l'égard de ceux qu'elles voyent pour la première fois, & leurs maris ſont bien éloignés d'attacher un point d'honneur à ce qui ne les brouille jamais avec leurs amis.

Entre la mer d'Aſoph & les déſerts d'Aſtrakan, eſt le Cuban, habité par les Tartares Naghuis qui faiſoient partie de la domination du Kan de Crimée. Ce peuple vit en hordes & mène une vie errante pour chercher des pâturages à leurs troupeaux ; de grands chariots couverts ſervent à tranſporter leurs familles & à fortifier l'enceinte de leurs tentes ; grands coureurs, ils vivent de rapines & de brigandages ; leurs chevaux ſont très agiles & propres à ſoutenir les fatigues. Les Naghuis ont une phiſionomie hideuſe, leurs femmes ſont rarement

agréables, & ils en sont peu jaloux. Ils ont quelques villes qui ressemblent plutôt à des camps, Taman situé sur le détroit d'Asoph est la plus considérable de tout le pays; il y a beaucoup d'Arméniens & il s'y fait un commerce très étendu avec les Russes & les Turcs quand ils ne sont pas en guerre.

Le Mahométisme est en usage parmi eux, ils sont de la Secte d'Omar ou du moins s'en donnent-ils les apparences.

Le *Daguestan* prend son nom de sa situation naturelle & veut dire pays de montagnes; il s'étend le long de la mer Caspienne, dans toute cette partie du Caucase qui est voisine de la Georgie, les peuples qui l'habitent, sont les Lesguis & les Komouks, réunis en hordes comme les Tartares, ils se choisissent des chefs, & ne reconnoissent d'autre souverain que celui qui peut réunir parmi eux un plus grand nombre de cavaliers. Ali-Merdan-Kan, s'étant rendu maître de Tirki, la plus grande ville

du pays, se fit reconnoître Prince des Lesguis.

Le grand nombre d'esclaves faits dans leurs courses, est pour eux une source d'un grand négoce; ils errent continuellement de montagnes en montagnes, conduisant leurs troupeaux & transportant leurs tentes de feutre qui forment des villages dans tous les endroits où ils s'arrêtent.

Le *Bosa*, liqueur fermentée, faite avec du millet, est leur boisson la plus agréable, & supplée au vin qu'ils n'ont pas dans leur pays.

Leurs chevaux, quoique petits & maigres, sont d'un service long & pénible; mais lorsqu'ils crèvent de fatigue, ils en dépécent les membres pour en faire de bons festins, la chair de cheval étant pour eux un mets délicieux: ce goût leur est commun avec les Tartares. Ils font cailler & aigrir le lait de jument, le mettent dans un outre, & en le délayant avec un peu d'eau, ils

en font une boiſſon qu'ils trouvent fort à leur goût. Les Turcs appellent *Yogourt* ce lait aigri, mais il eſt toujours de vache, de chèvre ou de brebis; cela eſt très-rafraîchiſſant & je l'ai trouvé aſſez bon pendant les grandes chaleurs.

La province de *Chirwan*, gouvernée par Baba-Fatali-Kan, eſt bornée au Nord par le mont Caucaſe, où ſe trouve le fameux défilé de Derbend, commandé de chaque côté par deux citadelles qui en rendent les approches ſi difficiles qu'une armée nombreuſe feroit culbutée par la ſeule garniſon.

Derbend eſt regardé par les Perſans comme la meilleure ſauve-garde de leur pays. Cette ville eſt aſſez bien habitée, & la rivière de Charmouka la traverſe; Chamaki eſt la capitale du Chirwan. Il y a beaucoup d'Arméniens & de Georgiens; le principal commerce conſiſte en ſoie, en fourrures & en gros draps, dont les Perſans font des manteaux. Les Ruſſes y font un grand trafic, &

cette province eſt un de leurs entrepôts ſur la mer Caſpienne; le pays eſt très-fertile & aſſez bien peuplé, quoiqu'il ſoit ſouvent expoſé à la petite guerre des Leſguis.

CHAPITRE XXIII.

Commentaire ſur la mer Caſpienne. Situation politique de la Perſe depuis la mort de Nadir-Cha. Différentes révolutions qui ont affligé ce Royaume. Relation de la dernière guerre qui eut lieu lorſque j'étois à Hiſpahan.

LA mer Caſpienne qui a environ trois cent lieues de long ſur cent cinquante de large, borne la Perſe au Nord, & reçoit dans ſon ſein pluſieurs grands fleuves; elle a intrigué tous les ſavans pour déterminer ſi ce vaſte baſſin ſitué au milieu de l'Aſie, n'a point de communication avec la mer Noire ou le Golphe Perſique.

M. l'Abbé de Beauchamp, correſpondant de l'Académie des ſciences, a fait récemment le voyage de Perſe, pour ajouter ſes obſervations ſur la mer

Caſpienne, aux autres découvertes dont il a fait part à l'Académie depuis ſon ſéjour à Bagdad, où il eſt Vicaire général de l'Évêché de Babylonne.

L'opinion générale eſt que cette mer a des communications ſouterraines avec le golphe Perſique : un tourbillon qui fait le plus grand bruit près Daſterabad, Ville du Mazendran, ſemble indiquer que les eaux s'y précipitent dans un gouffre, & ſe déchargent dans le golphe d'Ormus, parce qu'on y voit tous les ans paroître ſur la ſurface de la mer des feuilles de ſaule, & comme il n'y a point de fleuves qui aient leurs embouchures dans ces parages, on eſt porté à croire que la mer Caſpienne où ſe rendent pluſieurs rivieres, dont les bords ſont garnis de ces arbres, communique réellement avec le golphe Perſique, par le gouffre d'Aſterabad.

On voit encore dans pluſieurs Provinces de Perſe, des rivieres qui après un cours de vingt ou trente lieues, ſe per-

dent dans la terre en faisant un bruit effroyable, ce qui laisse présumer, que ces abîmes où elles se précipitent ont des issues jusqu'à la mer.

La mer Caspienne est infiniment dangereuse pour la navigation, des ouragants multipliés, des bancs de sables mouvants ou des rochers à fleurs d'eau, & très-peu de rades sures, renouvellent toutes les années la perte des navires & des marins, qui osent braver la haute mer & s'éloigner des côtes.

Les grands fleuves qui se jettent dans la mer Caspienne sont très-poissonneux; la pêche de l'esturgeon recherché à cause de ses œufs fournit aux Peuples voisins de ses bords, le commerce abondant des *Caviars*, appellés encore *Poutargues*; les Arméniens & les Grecs en font une grande consommation les jours maigres & pendant leur carême; je ne connois pas de mets plus désagréable au goût, & il faut être né en Orient pour

en vivre chrétiennement la moitié de l'année.

Je ne m'impose pas la tâche d'écrire ce que la Perse fut sous des regnes paisibles, des mœurs douces & voluptueuses distinguoient alors les Persans de tous les Peuples de l'Asie, la magnificence des Rois & le luxe des grands ajoutoient à l'idée qu'on se formoit de la puissance de ce Royaume.

Tavernier, Chardin & beaucoup d'autres Historiens avoient joui d'un spectacle plus agréable, lorsqu'ils parcoururent la Perse dans des tems plus heureux.

Les Persans conquis par Alexandre, ont été successivement soumis à Gingiskan, conquérant de la Chine, & à Tamerlan qui fit de leur pays une Province de son Empire, mais toutes ces dominations ne furent que passagères; la race des Sephis régnoit depuis ce tems-là, sur les Persans qui vivoient paisiblement, lorsque les Aghuans quittant les montagnes du Kandaar, se répandirent

dans la Perſe & vinrent menacer juſques à Hiſpahan, le trône du Roi Thomas. Ce Prince battu plusieurs fois par ſes fiers agreſſeurs, accepta les ſervices que vint lui offrir un berger du Koraſſan qui avoit réuni quelques brigands; devenu Général de l'armée royale, après avoir entièrement défait les Aghuans, qui regagnèrent leurs montagnes, Tamas-Koulikan couronna ſes forfaits par la mort de ſon maître, le dernier Roi de la race de Sephis : peu de tems après ſon fils unique perdit la vie entre les mains de cet uſurpateur, qui prit le titre de Nadircha, & ſe rendit ſi fameux par ſes victoires & la conquête de l'Inde.

Enrichi des dépouilles de l'Empereur Mahmoud, dont l'armée de douze cent mille hommes, affoiblis par leur nombre & par des mœurs effeminées, ne put réſiſter à quarante mille Perſans, nourris dans les combats, Nadircha voulut cimenter l'union de la Perſe avec l'Inde, ou crut

plutôt en assurer la possession à ses descendants, en mariant son fils aîné à la fille unique de cet Empereur détrôné, qui ne conserva que l'ombre d'une vaine puissance sur les bords du Gange, & dans les villes d'Agra & de Déli, qu'il avoit dépouillé de toutes leurs richesses; on sait que le trône seul de Mahmoud, d'or massif & couvert de pierreries, fut estimé cent soixante millions.

Nadircha revint en Perse, & à l'exemple d'Alexandre, obligea ses troupes à jetter dans le fleuve Indus, le prix de leurs fatigues & de leurs victoires; cette sévérité lui aliéna son armée & ses soldats découragés par la perte de leur butin, se lassèrent de vaincre sans s'enrichir; les Officiers qui veilloient pendant la nuit autour de ses tentes consspirèrent contre ses jours, & lui coupèrent la tête lorsqu'il reposoit dans les bras d'une Géorgienne.

A ce signal l'armée se divisa, commit les plus grands désordres, & des

chefs jaloux de ſuccéder à Nadircha, ſe firent mutuellement la guerre pour partager ſes dépouilles.

Tel eſt le principe de cette anarchie qui abolit en Perſe l'autorité Monarchique, & déſole depuis plus de cinquante ans, ce pays diviſé en autant de Gouvernemens qu'il y a de villes, & n'offre plus à leurs habitans que la perſpective de ſe voir aſſiégés ſucceſſivement par tous les chefs de partis, qui ſe détruiſent ſans ceſſe pour parvenir à la ſouveraineté.

La Perſe avoit enfin joui de la paix pendant quinze ans, chaque Kan qui s'étoit emparé d'une Province, la gouvernoit tranquillement, & Kérimkan de nation Curde, maître de Chiras qu'il avoit bien fortifié, s'étoit fait reconnoître Régent du Royaume, par les Kans d'Hiſpahan, de Kerman, & d'autres Provinces qui redoutoient ſa puiſſance : il reçut des envoyés de quelques Princes de l'Inde, & le grand Seigneur recher-

cha

cha ſon alliance pour mettre Bagdad & Baſſora à l'abri de ſes armes.

Les Perſans commençoient de reſpirer, lorſque la mort de Kerimkan occaſionna de nouveaux troubles ; ſon frere Sadikan fit empriſonner ſon neveu, deſtiné à ſuccéder au feu Régent ſon père. Un Curde dont la mère avoit épouſé Sadikan en ſecondes noces, voulant profiter du moment pour parvenir à la ſouveraineté, leva une armée contre ſon beau père, ſous prétexte de rendre la liberté à l'héritier préſomptif, s'empara de Chiras après un ſiége de neuf mois, & ſe défit le même jour des deux antagoniſtes. Il ſoumit en peu de tems pluſieurs Provinces, reçut les hommages de quelques autres, & Ali-Mourat-Kan, qu'on regardoit dix mois auparavant comme un être ſans conſéquence, fit dans Hiſpahan ſon entrée triomphante & prit la place des Rois.

Son regne fut orageux, & je fus témoin pendant mon ſéjour en Perſe de

tous les malheurs qui ont encore accablé les Perſans, après la mort de ce Souverain qui a laiſſé de nouveau ce Royaume en proie à toutes les horreurs de la guerre civile.

Mehemet-Kan, dont la famille gouvernoit depuis très-long-tems le Mazendran, fut fait Eunuque dans ſon bas âge, par le Roi Ismael-Séphi ; il le fit ainſi mutiler pour ſe venger d'Aſſan-Kan, ſon père, qui lui avoit fait une guerre cruelle.

Ce vieillard du genre neutre, âgé de ſoixante dix ans, ſoutenu par le courage & la valeur de ſes quatre frères qui commandoient ſes troupes, avoit refuſé de rendre hommage de ſa Province à Ali-Mourat-Kan, qui apprenant ſon alliance avec les Ruſſes, à qui il avoit permis d'occuper un port près d'Aſterabad, réſolut de ſoumettre le Mazandran.

Il envoya d'abord ſon fils aîné Checveskan avec une armée de trente mille hommes, pour combattre ce nouveau

Narsès, qui eut plusieurs fois le désavantage.

La nouvelle des victoires de Checveskan, répandit la joie dans Hispahan ; on y fit pendant trois jours des fêtes magnifiques ; tous les marchés furent tapissés en brocards d'or ou en étoffes de soie & illuminés pendant la nuit ; je n'ai jamais joui d'un coup d'œil plus agréable, n'ayant rien remarqué dans ces réjouissances qui ressemblât à celles de l'Europe ; on voyoit par-tout des batteleurs & des musiciens ; les rafraichissemens étoient offerts gratuitement à tous les passants qu'on inondoit d'eau de rose, & par-tout retentissoit le nom d'Ali-Mourat-Kan. Persuadé que sa présence lui obtiendroit de plus grands succès, il partit d'Hispahan le 24 Juillet 1784, avec une armée de soixante mille hommes, & fut s'établir à Teyran, ville frontière de l'Aderbijane & du Mazandran.

Mehemet-Kan s'étoit retiré dans sa

capitale, pour y réparer ſes pertes & oppoſer de nouvelles forces à celles d'Ali-Mourat-Kan; mais il reparut bientôt après & défit entièrement l'armée de Checveſkan, qui fut fort heureux d'avoir le tems de ſe réfugier à Teyran.

Dans ce même tems Jafferkan crut trouver l'occaſion favorable de lever l'étendart de la révolte; il alloit à Hiſpahan pour s'en emparer, lorſque Ali-Mourat-Kan ayant appris la trahiſon de ſon frère, ſe contenta de donner à un nouveau Général le commandement d'une partie de ſon armée pour aller au-devant de Mehemet-Kan; il s'empreſſa de marcher avec ſes troupes légères au ſecours de ſa capitale, & de prévenir Jafferkan qui n'avoit pas encore eu le tems de la ſoumettre; mais à quelques lieues de ſes portes, Ali-Mourat-Kan termina ſa carrière le 11 Février 1785, laiſſant la Perſe au moment d'être encore ravagée par ſon frère, qui alloit prétendre à ſa ſucceſſion, & par Mehe-

met-Kan qui ne pouvoit pas tarder à l'obtenir par la force de ſes armes.

D'après la rigueur de la ſaiſon, Ali-mourat-Kan m'avoit autoriſé à reſter encore ſix ſemaines à Teyran; je devois trouver moins pénible de faire la route de ville en ville, au lieu de camper ſur la neigne; ce motif de délicateſſe me préſerva d'être enveloppé dans les déſordres affreux, qui ſuivirent la mort de ce Souverain; les ſoldats ne reconnoiſſant plus d'autorité ni de diſcipline, pillèrent le tréſor qui étoit immenſe; les tentes des femmes furent renverſées par des meurtriers, & ces malheureuſes victimes de leur foibleſſe ſe virent en proie à toute la fureur d'une ſoldateſque effrenée; la ſeule fille du feu Régent Kerimkan, fut épargnée à cauſe du reſpect porté à ſa mémoire, & cinquante Géorgiens formèrent une barrière autour de la fille du Prince de Guiland qui s'étoit miſe ſous leur ſauve-garde; ce n'étoit dans tout le camp que pillage

& massacre, à cause des haines particulières entre les légions de différentes Provinces; l'armée vint ensuite se présenter aux portes d'Hispahan, mais elles lui furent fermées par le Gouverneur Bagalkan, qui conçut le chimérique espoir de s'en faire Souverain; le tumulte ayant augmenté par cette résistance, les troupes en se débandant ravagèrent les villages & les campagnes voisines, quelques chefs furent se renger sous les drapeaux de Jafferkan, qui ayant pénétré dans Hispahan, s'assura de la personne de Bagalkan, rappella les soldats dispersés, fit son possible pour calmer les esprits séditieux, & ramener la tranquillité dans cette capitale.

Le fils aîné d'Ali Mourat-Kan, auprès de qui j'étois resté à Teyran, pétrifié à la nouvelle de la mort de son père, partit à la hâte avec quelques domestiques pour se rendre à Hispahan où il fut fait prisonnier par son oncle.

J'appris singulièrement cette nouvel-

le ; vers minuit mon Secrétaire, s'étant réveillé, m'avertit que mes chevaux couroient dans la cour, croyant qu'ils s'étoient détachés, j'ouvris ma fenêtre & je les vis tous les quatre ayant chacun leur cavalier qui se sauvèrent à toute bride ; étant descendus par une terrasse, ils avoient eu le tems de les seller & d'ouvrir la porte pour s'enfuir aussi lestement.

Un moment après plusieurs personnes vinrent me dire, que Checveskan informé que des voleurs avoient enlevé mes chevaux, il les avoit fait arrêter, & m'attendoit au palais pour me les rendre ; j'y courus avec mon Secrétaire le sabre nud à la main, ayant déjà quelques soupçons, parceque j'entendois jetter des cris dans plusieurs quartiers ; arrivés sur la place nous y fumes abandonnés par nos conducteurs officieux, qui nous quittèrent à toute jambe ; alors je sçus la mort d'Ali-Mourat-Kan, & le départ précipité de Checveskan pendant que

ſes troupes livroient la ville au pillage. Je pris le parti de m'en retourner chez moi, où je me trouvai complettement la duppe de ceux qui m'avoient ſur ce prétexte attiré hors de ma maiſon, pour s'emparer plus aiſément en mon abſence de tous mes effets.

Réduit à ce que j'avois ſur moi, le Kan de Teyran fut ſenſible à ma ſituation, il continua de fournir à ma dépenſe comme le lui avoit ordonné Ali-Mourat-Kan, avant ſon départ de cette ville, & quelques jours après il me donna une eſcorte pour me rendre à Hiſpahan où j'arrivai le 20 Avril.

Jafferkan y regnoit depuis un mois, & réuniſſoit des forces conſidérables pour réſiſter à l'orage qui ſe formoit contre lui dans le Mazandran.

Des Officiers ruſſes qui ſuivoient Méhémet-Kan, laiſſoient préſumer que l'Impératrice avoit de fortes raiſons pour influer dans les affaires de Perſe, afin que les Perſans occupés de leurs guerres

inteſtines, fuſſent moins attentifs à ce qui ſe paſſeroit du côté de la Georgie; pluſieurs routes tracées depuis Aſtrakan juſqu'à Tiflis, & d'autres endroits du mont Caucaſe, prouvoient quelques intentions particulières ainſi que l'arrivée de ſix mille Ruſſes, cantonnés dans la province de Chirwan.

Enfin le vieil Eunuque ayant réuni dans le Mazandran, une armée nombreuſe, avoit taillé en pièces tous ceux qui s'étoient oppoſés à ſon paſſage; il n'étoit plus qu'à deux journées d'Hiſpahan lorſque Jafferkan épouvanté de la déroute générale de ſes partiſans, abandonna cette Capitale ſuivi de quelques troupes légères, emportant avec lui les tréſors de ſon frère, & ſe rendit à Chiras ſeule place capable de ſoutenir un long ſiège.

Méhémet-Kan ne trouvant plus de réſiſtance, fit ſon entrée dans Hiſpahan le 2 Mai; toute ſon armée ſe logea dans la ville qui fut impitoyablement ſaccagée;

jamais elle n'avoit éprouvé autant d'horreurs, même lorſqu'elle fut pillée par les Aguhans; les troupes dont il y en avoit beaucoup de Tartares, s'y livrèrent à tous les excès d'une fureur barbare, & commirent toutes ſortes d'atrocités.

Julſa ne fut pas épargné, & les Arméniens ſubirent avec autant d'infortune le joug terrible de leur nouveau maître; cette dernière ſecouſſe anarchique dont je fus témoin, avoit preſque enſeveli ſous un monceau de ruines, la célèbre ville d'Hiſpahan, qui cependant ſemble reſpirer encore au milieu de ſes décombres.

Fin du Tome premier.

NOV 22 1920

De l'Imprimerie de la Veuve DELAGUETTE.

G.

ERRATA.

AVANT-PROPOS, page 1, ligne 10, entraîne, *lisez* entraînent.

Pag. 3, lig. 12, dégradée, *lis.* dégradé. Pag. 189, lig. 17, Prince de Valachie, *lis.* Prince de Moldavie. Pag. 275, lig. 14, Mingrétiens, *lis.* Mingreliens.